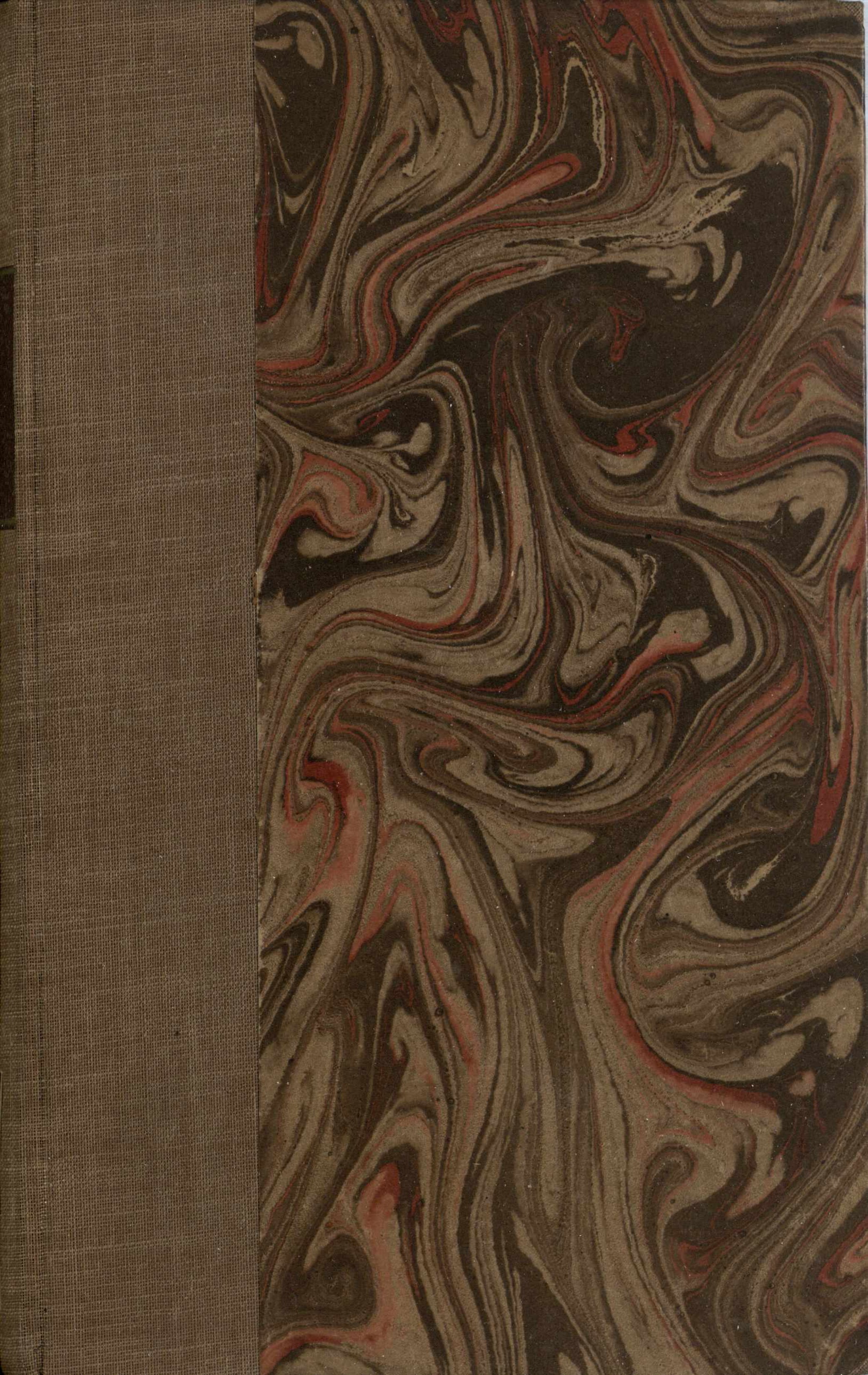


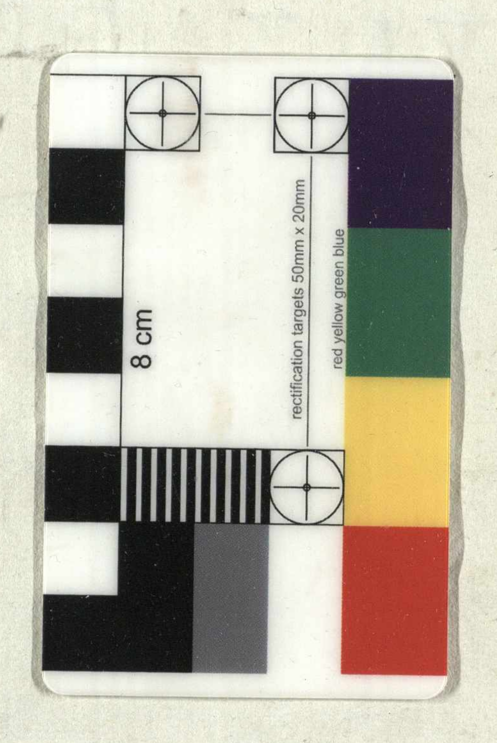


VOYAGE

EN

PIÉMONT.

v. pag. 190-193
e la tav. VII^a



VOYAGE

EN

PIÉMONT,

Contenant la description topographique et pittoresque, la statistique et l'histoire des six départemens réunis à la France, par le Sénatus-Consulte de l'an XI.

Orné de six cartes et de huit Estampes.

PAR J. B. J. BRETON, auteur du Voyage dans la Belgique, et sur la rive gauche du Rhin, pour la partie du texte; LOUIS BRION, père et fils, pour la partie géographique et celle du dessin.

Ab altero Apennini latere, ad Padum amnem Italiæ ditissimum, omnia nobilibus oppidis nitent.

PLINE.

A PARIS,

Chez
- BRION, éditeur, rue de Vaugirard, n°. 98, près l'Odéon.
- DÉTERVILLE, libraire, rue du Battoir.
- DEBRAY, libraire, place du Muséum, n°. 9.
- FUCHS, libraire, rue des Mathurins.

AN XI — 1803.

PRÉFACE.

L'accueil obligeant que le public a bien voulu faire à mon voyage dans la Belgique ; le suffrage que lui ont accordé la plupart des journaux français, et quelques journaux étrangers, entr'autres le *Monthly register* et l'*Universal gazetteer*, m'ont déterminé à publier la description d'une contrée non moins intéressante, qui vient d'être définitivement réunie au territoire français.

Ce volume termine la collection complète du Voyage dans les cent huit départemens de la France (1), dont la plume élégante de J. Lavallée a rédigé les quatre-vingt-neuf premiers cahiers. Cette entreprise a eu le sort de la toile de Pénélope. De nouvelles acqui-

(1) La collection entière formant quatorze volumes ou cent huit cahiers, ornée de cent neuf cartes enluminées et de trois cent quarante-trois estampes, se vend à raison de 2 francs le cahier, chez Brion, éditeur, rue de Vaugirard, n°. 98. On peut se procurer séparément chaque département ; les personnes qui acquerront la totalité de l'ouvrage obtiendront une forte remise.

sitions dues à nos conquêtes, ont, sans cesse, agrandi la tâche que s'étoit proposé l'éditeur. Une foule d'entraves et de difficultés, occasionnées par les circonstances; les dépenses énormes que nécessitoit une aussi vaste entreprise, en avoient retardé l'achèvement; elle est aujourd'hui tout-à-fait terminée, puisque le Piémont est le dernier pays qui, dans les formes constitutionnelles, ait été incorporé à la République française; qui, en un mot, ait obtenu la faculté de se faire représenter au corps législatif.

J'ai rédigé cette nouvelle production absolument dans le même esprit qui a présidé à la composition de mon Voyage dans la Belgique et sur le Rhin. Tout ce que je ne savois, pas, par moi-même, je l'ai puisé dans les documens les plus authentiques. Plusieurs amis, sur l'exactitude de qui je puis compter, ont bien voulu me transmettre des renseignemens utiles; de sorte que j'ose me flatter d'avoir renfermé dans mon livre tout ce qu'il y a de plus important et de plus curieux à connoître sur le Piémont.

Quoique toutes les personnes qui ont fait, dans des ouvrages périodiques, l'extrait de mon premier Voyage, m'aient traité avec infiniment d'indulgence, et qu'elles se soient

généralement accordées à en approuver le fond, elles ont cependant différé, dans leur jugement, sur quelques détails accessoires. Ce seroit un rapprochement fort curieux à faire, que d'opposer, les uns aux autres, ces avis si peu concordans. Les uns ont précisément blâmé ce que d'autres avoient loué.

Ceux-ci ont paru désapprouver l'extrême circonspection avec laquelle j'ai traité tout ce qui a rapport au culte : ceux-là, et particulièrement l'un des rédacteurs du Journal des Débats m'ont accusé d'avoir donné à quelques endroits une *teinte philosophique* (1).

Je réponds à tous ces reproches que je n'ai prétendu exprimer aucune opinion. Je n'ai pas voulu écrire en faveur de la religion, parce que je ne suis point théologien, et qu'elle a d'ailleurs assez d'autres avocats ; je me suis encore plus gardé de parler contre, parce que

---

(1) Cette légère critique du Journal des Débats m'a été d'autant plus sensible que l'auteur de l'analyse a commencé par me combler d'éloges que je ne mérite point; il a dit que la *manière dont j'avois traité la statistique le réconcilioit avec cette science*. L'exagération évidente d'une pareille louange ne m'autorise-t-elle pas à croire que la censure est également portée à l'extrême ?

je suis intimement persuadé que, dans l'hypothèse même où un empire pourroit subsister et prospérer sans culte religieux, [illegible]c-sauroit y renverser la religion établie [illegible] renverser aussi l'Etat lui-même. Enfi[illegible], [illegible] qui a pu donner lieu à l'imputation de *tein[illegible] philosophique*, c'est que je me suis franchement expliqué sur des superstitions *loc[illegible]les*, sur des croyances populaires, qui ne tiennent nullement aux dogmes fondamentaux, et qui d'ailleurs n'ont aucune consistance au-delà des limites très-étroites du pays où elles sont en vogue. On peut être très-pieux, et même très-dévot, et cependant ne pas croire que saint Monulphe et saint Gondulphe aient ressuscité par complaisance pour Charlemagne; que le diable ait fendu les portes de la cathédrale d'Aix-la-Chapelle, parce qu'on l'avoit mal payé de sa besogne, etc., etc. Ces faits-là ne sont pas, que je sache, avoués par les chefs de l'église; la tradition ne leur donne pas plus d'authenticité que n'en ont les contes de Féeries; toutes ces fables ont beaucoup plus nui à la cause de la religion, qu'elles ne lui ont servi; en effet, lorsqu'on a reconnu une absurdité d'une grossiéreté palpable, on se croit de même en droit de nier tout ce qui ne s'accorde pas avec la raison et le témoignage des sens.

Le pape Léon X étoit de cet avis, lorsqu'il s'empressa de désavouer une prétendue relique trouvée près de Valladolid en Espagne.

Des paysans, travaillant à la terre, avoient découvert une pierre sépulchrale : inspection faite de ce monument, on reconnut qu'il y avoit eu une inscription, absolument effacée, et dont il ne restoit plus de lisible que ces cinq lettres *S. VIAR.*

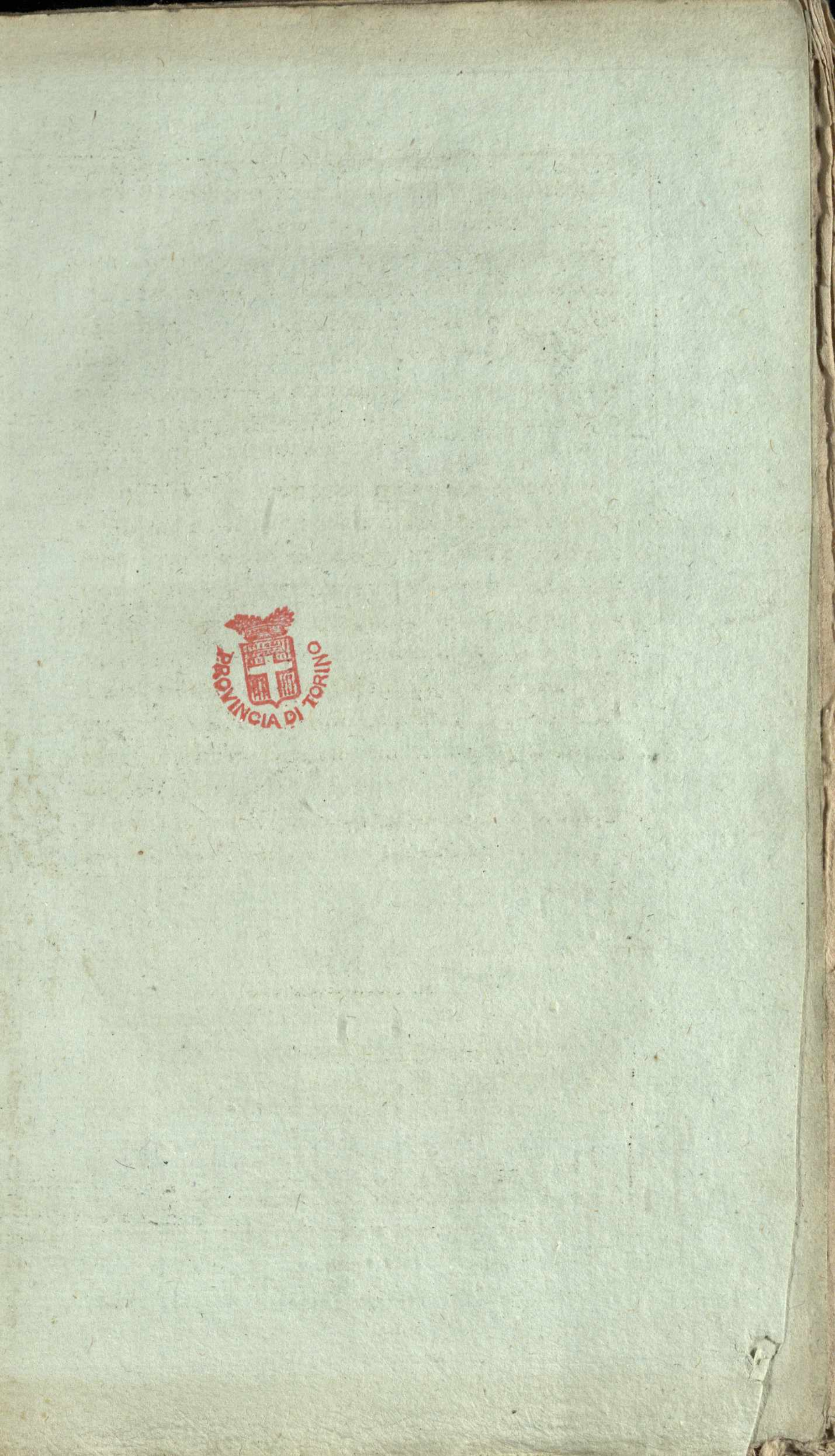
On s'imagine aussitôt que c'étoit la tombe de *Saint Viar*, et qu'on avoit oublié de faire mention de ce bien-heureux dans la légende. Les moines d'un couvent voisin s'emparent de la relique : elle est, chez eux, en grande vénération : tous les dévots accourent en foule; il se fait une infinité de miracles sur la tombe de saint Viar. Les moines, pour mieux mettre leur saint en crédit, supplient la cour de Rome de le canoniser.

Le Pontife eut la sagesse de ne point se laisser aveugler par un fol enthousiasme; il fit examiner, par des hommes instruits, la tombe du prétendu saint. Ce fut alors que les antiquaires reconnurent ce qui avoit échappé aux yeux de la multitude. La pierre miraculeuse n'étoit autre chose qu'un sépulchre romain, sous lequel on avoit déposé les cendres d'un *inspecteur des routes;* la lettre ma-

juscule que l'on avoit prise pour une *S.* étoit un *P.* Ces mots *P. Viar* étoient une abréviation de *Praefectus viarum*. On ne dit pas que, depuis cette vérification, le tombeau de l'inspecteur des routes ait continué ses miracles.

Léon X eût-il paru plus estimable, si, pour ne point compromettre le caractère des moines de Valladolid, il eût consacré une aussi grave imposture?

Nous avons usé dans notre ouvrage, et de la même circonspection, et de la même indépendance d'esprit que nous avions déjà manifestées. Au reste, ce n'est pas l'ambition de nous rendre agréable à tous les partis, qui a motivé notre conduite. L'expérience prouve, au contraire, que cet expédient ne sert, pour l'ordinaire, qu'à les aigrir tous également contre soi; mais nous n'avons pas voulu suivre la manie du siècle, et insérer d'insipides dissertations de controverse, dans des écrits, où certes, on ne devroit pas s'attendre à les rencontrer.




Remarque
l'Etendue de ce Département est
de 240 lieues quarrées.
Il se divise en 3 arrondissemens
communaux
Sa population est de 252,200 habs.
D. DU LEMAN
LE VA
Mt. Maudit
Rte. de Sion
Mont Gd. St. Bernard
Mont Blanc
Allein
D.
Cormajor
la Salle
Grande
Arvier
Doire
la Tuille
D. DU
Rte. de Moutiers
les Alpes
MONT BLANC
Ceresole
D. DU
DÉPARTEMENT
DE LA DOIRE
ci-devant
Duché d'Aoste et Province d'Ivrée.

aris.

30 6

Signes

Préfecture ......

sous Préfecture

46

A I S

Les Alpes

RÉPUB. ITALIENNE

D. DE LA SESIA

Eiles R.

Aoste

Ayas

Chatillon

rcel

Fontanamora

Verres

orchen

Bard

Settimo Vittone

Bergo Franca

YVREA

181

Albano

Parella

Canal

Malesma R.

Castelnovo

Locana

S. Martin

Rte de Verceil

Ponte

Aglie

Calaso

Rte de Casal

Chivas

Pô R.

D. DU TANARO

D. DE MARENGO

Orco R.

Rte de Turin

P Ô

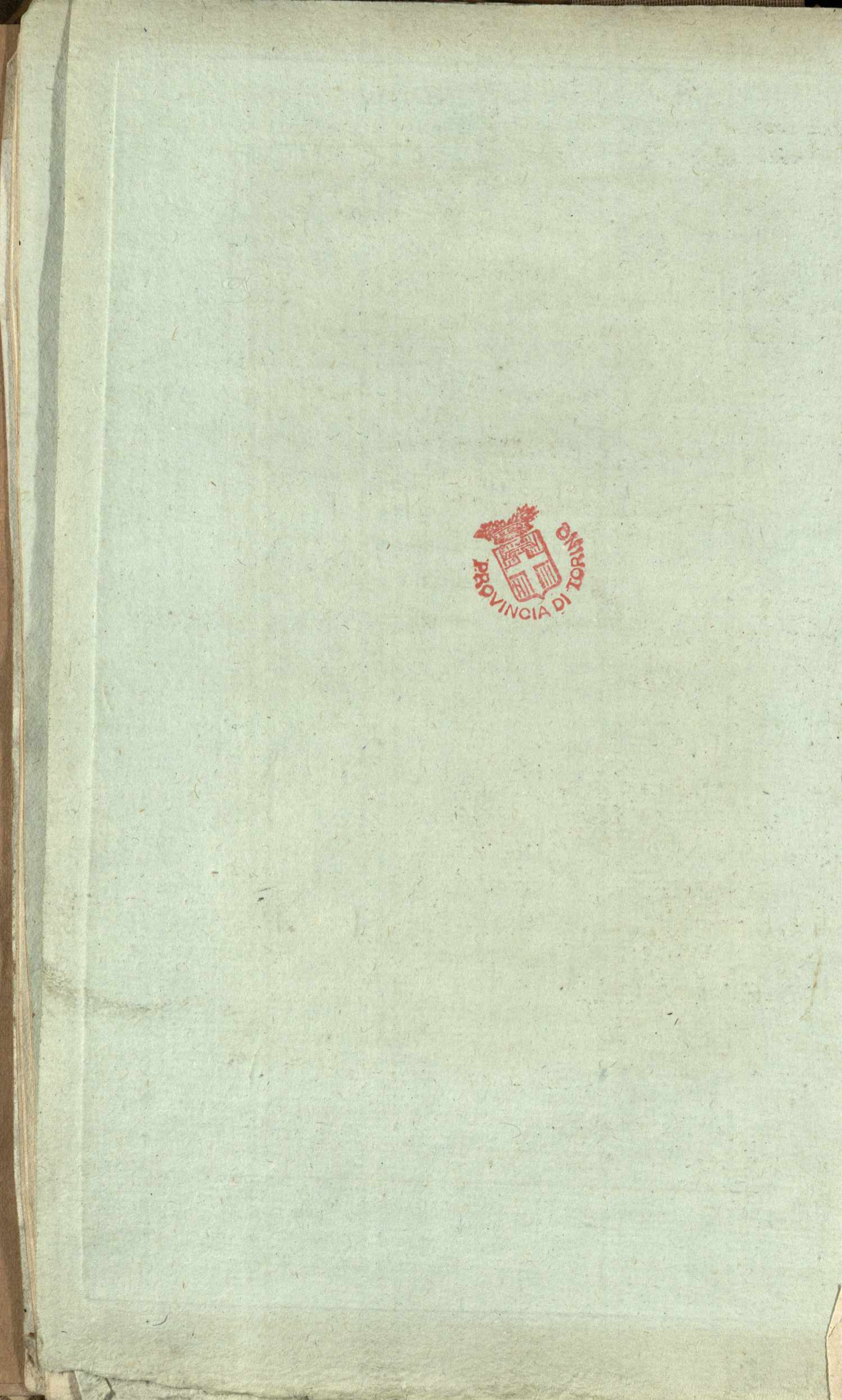
30

Lieues communes de 2283 toises.

5 10

30 26

de Fer.


PROVINCIA DI TORINO

VOYAGE
EN
PIÉMONT,

Contenant la description topographique et pittoresque, la statistique et l'histoire des six départemens, composant la vingt-septième division militaire.

DÉPARTEMENT DE LA DOIRE.

LES pays agricoles ont, sur les pays commerçans, un avantage qu'on ne sauroit contester.

Que le fléau de la guerre déchaîne un moment ses fureurs dans une contrée florissante par le commerce et l'industrie, les manufactures sont aussitôt détruites de fond en comble, les ouvriers dispersés, les matériaux anéantis, la circulation interrompue, toutes les sources de spéculation taries : ces monstrueux colosses, élevés à force de capitaux, à force de sacrifices, de tout genre, s'écroulent, et à peine retrouve-t-on, çà et là, quelques vestiges de prospérité. Tout-à-coup cependant les ravages ont cessé ; le glaive sanglant de Mars rentre dans son fourreau : verra-t-on subitement renaître la richesse commerciale ? Non : l'olivier de la paix ne fleurit qu'à regret au milieu des ruines. Les

murs des atteliers, des usines, des fabriques où régnoit naguères tant d'activité, ne trouvent personne qui veuille les relever. Les espèces métalliques ont disparu, ou restent enfermées dans les coffres de la défiance. Ce n'est que peu à peu, et par degrés insensibles, que les timides spéculateurs chercheront à ranimer l'étincelle presque éteinte de l'industrie.

Mais que les fureurs des combats désolent, pendant plusieurs années consécutives, une riante contrée dont le sol, favorisé par la nature, n'attend, de la main des hommes, qu'une légère préparation pour leur prodiguer toutes les richesses de l'agriculture; que les habitations paisibles du cultivateur soient ruinées; que ses fermes, que ses granges soient livrées aux flammes; que les laboureurs eux-mêmes armés d'un fer meurtrier, contribuent au bouleversement de leur pays natal; ces calamités accumulées offriront, il est vrai, des tableaux révoltans; l'humanité frémira; la nature éplorée cherchera en vain à faire entendre ses cris.... Mais qu'à des années de destruction et de carnage succède une seule année de paix, les choses reprendront, comme d'elles-mêmes, leur état primitif.

Déjà je vois le cultivateur quitter les bannières de Mars, pour venir obéir aux leçons de Triptolême; déjà je vois ces campagnes naguères jonchées de cadavres, couvertes des débris encore fumans, et des chaumières et des instrumens aratoires, n'offrant, de tous côtés, que le hideux

spectacle de l'infécondité, se revêtir de leur plus belle parure, des véritables trésors dont il est permis à l'homme d'user. Les cabanes, les fermes se reconstruisent : les bestiaux sont ramenés à leurs anciens pâturages. Leur nombre est beaucoup moindre à la vérité; mais l'économie, les soins et l'intelligence du fermier ne tardent pas à les multiplier.

En un mot, et pour achever de peindre, d'un seul trait, le contraste du pays qui ne vit que du commerce, et du pays qui trouve dans son propre sol toutes les nécessités, toutes les commodités de la vie, arrêtons-nous à ces définitions qui nous paroissent exactes.

Une contrée commerçante exige une longue suite de temps heureux et prospères. Il faut que les habitans, formés à l'école de l'industrie, éclairés par une lente expérience, aient encore, avec les pays voisins, de faciles relations; il faut que leur pays soit situé d'une manière, tellement favorable, qu'il puisse échanger ses superfluités contre celles des autres états. Transportez, au contraire, des hommes et du fer dans des contrées incultes; mais qui ne demandent qu'à être fertilisées, et vous verrez bientôt ce territoire se couvrir d'abondantes moissons, de riches vignobles et d'habitations rustiques qui respireront la joie et le contentement.

Telles sont les idées qui nous ont frappés à l'aspect des champs fertiles du Piémont, de cette ré-

gion précieuse qui tant de fois, comme la Belgique, fut signalée par des événemens fameux. Les Brennus, les Bellovèse, les Annibal, et leurs modernes imitateurs, après s'être ouvert un passage dans les montagnes qui l'enferment, y préludèrent à ces événemens importans dont, tant de fois, dépendit la destinée de Rome.

Quel spectacle varié que celui qui s'offre à l'observateur qui, pour la première fois, pénètre dans le Piémont!

Quels sites imposans il a contemplés avant d'y parvenir! Mais arrivé dans le cœur du pays, il jouit tour à tour de la vue de paysages sauvages et pittoresques, ou de campagnes riantes. Ici il admire ces glaciers qui s'élancent au-delà des nues et cachent dans l'azur des cieux leurs sommets blanchis de glaces et de neiges éternelles: plus bas, il aperçoit de noires forêts de pins, de melèses ou d'autres arbres amis des frimats. A cette zône en succède une moins sombre, composée de châtaigniers, de chênes et d'autres grands arbres. Enfin à la base de ces montagnes on reconnoît les effets d'une température plus douce: le sol moins rebelle aux efforts de l'infatigable industrie, commence à récompenser le zèle des cultivateurs. Ce spectacle consolant vous prépare à la vue des superbes vallées voisines de la Ligurie, où les orangers, les limonniers, les oliviers croissent en pleine terre, où les domaines de Palès et de Pomone semblent être confondus avec ceux de Cérès.

Au moment même où nous nous préparons à tracer la description des six départemens de la vingt-septième division militaire, nous apprenons qu'ils sont définitivement réunis au territoire de la république française. Depuis longtemps ils étoient administrés comme s'ils en eussent fait réellement partie : on y introduisoit peu à peu les lois françaises : on accoutumoit insensiblement les Piémontais à se regarder comme nos compatriotes ; mais il étoit permis de conserver encore quelques doutes sur la réunion irrévocable et définitive ; aujourd'hui toutes ces incertitudes sont levées.

C'est ainsi que le dix-huitième siècle a vu naître et mourir un royaume en Piémont ; car si les anciens maîtres de ce pays portoient et portent encore aujourd'hui le titre de rois de Sardaigne, il est évident que des raisons politiques avoient influé sur cette dénomination, et que le Piémont étoit la plus précieuse et la plus importante de leurs possessions, le vrai centre de leur royaume.

Il n'y a guère que six cents ans que le Piémont a reçu le nom qu'il porte encore aujourd'hui. L'étymologie en est évidente, et ne sauroit occasionner aucune difficulté entre les savans : jamais aussi dénomination ne fut donnée plus à propos ; en effet, ce pays est situé à la base ou au pied de montagnes qui le cernent presque de toutes parts.

Il faisoit autrefois partie de la contrée connue sous le nom de *Ligurie*, *Plaine* ou *Méditerranée*. Il étoit habité par les Ombres et les Liguriens. Les

Liguriens eux-mêmes se divisoient en plusieurs nations ; savoir : les *Statielli* qui occupoient la partie orientale, les *Vagienni* ou *Bagienni* qui étoient entre le Pô et le Tanaro, les *Taurini* (ainsi nommés du taureau qu'ils portoient sur leurs enseignes), dont les possessions étoient circonscrites entre le Pô et la petite Doire (*Doria Riparia*), et qui les étendirent ensuite jusqu'aux Alpes. Le territoire des Salasses étoit entre les deux Doires : les Lébétiens possédoient le pays de Verceil et de Bielle entre la grande Doire (Doria baltea) et la Sesia.

L'origine des Liguriens appelés par les Grecs *Ligues* et *Ligustini* par les Latins, ne nous est pas positivement connue ; on sait seulement que c'étoit une des nations méridionales de la Gaule, qui avoit avec les Gaulois en général les plus grandes conformités d'habitudes. Cela n'empêcha pas ceux-ci, sous la conduite de leurs chefs Brennus et Bellovèse, d'envahir la Ligurie, et d'y commettre d'effroyables déprédations. Dès ce moment, l'ancienne Ligurie et l'Insubria, ou Milanais moderne, prirent le nom de Gaule cisalpine jusqu'à l'irruption des Lombards, où toute cette contrée fut érigée en royaume de Lombardie.

Nous ne nous occuperons pas des événemens qui, depuis Charlemagne, ont si souvent balancé le sort de la Lombardie, dont l'opulence excitoit, à juste titre, la convoitise des principales puissances continentales de l'Europe : nous devons nous

borner à offrir à nos lecteurs une esquisse succincte des faits qui ont rapport à l'histoire particulière du Piémont.

Après le démembrement de l'empire de Charlemagne, la Savoie et le Piémont échurent aux comtes de Maurienne qui en conséquence prirent le titre de comtes de Savoie.

Si nous en croyons les auteurs les plus accrédités, et si le desir d'une origine brillante n'a point fasciné les yeux de la maison de Savoie, Bérold, général des Bourguignons, fut le premier auteur de cette famille. Le roi Rodolphe, pour le récompenser de ses services, lui donna en l'an 1000 la Savoie et la Maurienne. Dès l'année 1024, Humbert premier, dit *aux blanches mains*, et fils de Bérold, petit-fils lui-même du fameux Witikin, se fit appeler comte de Savoie (1).

Amédée VII, fameux par son abdication et sa retraite au prieuré de Ripaille en 1434, son élection à la papauté sous le nom de Félix V, et sa renonciation à cette dignité, fut le premier duc de Savoie. Jusques-là les seigneurs de ce pays n'avoient pu réussir à prendre le titre de ducs, quoiqu'ils possédassent le duché d'Aoste : dans la suite, la possession *in partibus* du royaume de Chypre qui n'avoit pas cessé d'appartenir aux Vénitiens, ne leur fut pas plus utile pour ériger leurs domaines en royaume : ils sentoient eux-mêmes si bien la futilité de ce titre, qu'ils n'énonçoient la qualité de roi de Chypre qu'à la suite de la longue série des duchés, princi-

pautés, marquisats, seigneuries, etc., dont ils étoient investis.

Victor Amédée II fut le premier qui, enorgueilli des services qu'il avoit rendus aux alliés dans la guerre de la succession, et ayant, par l'intermédiaire de la reine Anne, pris possession de la Sicile, se fit, en 1713, proclamer roi de cette dernière île; mais son règne ne fut pas de longue durée. Cinq ans après, les Espagnols envoyèrent une flotte formidable contre la Sicile et s'en emparèrent. Victor Amédée auroit donc été obligé de s'en tenir à sa royauté imaginaire de Chypre, s'il n'eût exigé qu'on lui cédât la Sardaigne, et si la quadruple alliance signée à Londres le 2 août 1718, ne l'eût confirmé dans cette prétention.

L'île de Sardaigne tire son nom de *Sardus*, fils d'Hercule qui y conduisit une colonie grecque. C'est, après la Sicile, la plus grande île de la Méditerranée : elle n'en diffère cependant pas beaucoup pour l'étendue, et, sous ce rapport, Victor Amédée ne perdoit pas infiniment au change; mais, eu ég rd à la richesse, à la fertilité, cette possession étoit plutôt un fardeau qu'une conquête précieuse: à peine, dans ce temps-là surtout, le revenu de l'île suffisoit-il à l'entretien des garnisons. Mais enfin Victor Amédée vouloit à toutes forces une couronne, et les puissances européennes aimoient beaucoup mieux accorder ce titre honorifique à une misérable île qui ne faisoit envie à personne, qu'aux riches provinces subalpines que chacune d'elles

convoitoit, et se proposoit bien de s'approprier à la première occasion.

Victor Amédée devint bientôt la victime de son ambition. Ses projets sur le pays de Parme et sur la Toscane avoient excité le mécontentement de l'empereur et du roi d'Espagne.

Cet habile politique trouva un moyen sûr de les appaiser, ou du moins de leur enlever tout prétexte d'hostilités; ce fut d'abdiquer la couronne pour sauver le royaume. Il se retira à Chambéri, où il épousa une de ses maîtresses. Tout porta à croire que cette renonciation n'étoit point sincère; qu'il attendoit que l'horison politique fût calmé, ou plutôt que ses rivaux, occupés de leurs démêlés particuliers, n'eussent plus le loisir de se mêler des affaires d'Italie, pour continuer l'exécution de ses projets et agrandir ses possessions, de tout le territoire de la Lombardie. Tel étoit son plan, et l'on assure que son fils Amédée III, qui occupoit le trône, s'y seroit prêté volontiers : mais les ministres qui avoient tout à perdre dans un changement, et rien à gagner, s'y opposèrent. L'infortuné monarque fut arrêté, avec son épouse, le 29 septembre 1731; on les sépara aussitôt. Amédée fut conduit à Rivoli, et sa femme à Céva. Le premier mourut à Moncalier, trois ans après; et comme la mort prompte et inopinée des princes est toujours attribuée à des causes extraordinaires, on a prétendu qu'une odieuse trame avoit abrégé ses jours.

Depuis Amédée II, les rois de Sardaigne, même au sein de la paix, ne respirèrent que les progrès de l'art militaire. Lever des armées nombreuses, entretenir leurs régimens sur le pied le plus respectable, suivre, en un mot, l'exemple des souverains de Prusse qui venoient de créer aussi un nouveau royaume en Europe, fut leur plus chère occupation.

Les revenus nets du Piémont étoient de vingt-quatre millions argent de France. Le roi en dépensoit seize millions cinq cent mille livres pour le seul département de la guerre. Toutes les vues du gouvernement se tournoient de ce côté. De-là cet esprit militaire qui dominoit parmi toutes les classes de citoyens. Les cultivateurs eux-mêmes affectoient un air martial. Ils achetoient avec empressement les anciens habits des soldats; et, sous cet accoutrement guerrier, ils conduisoient leurs charrues; ils vaquoient aux travaux des champs. C'est surtout avant la révolution que cet usage étoit presque général. Il l'étoit même au point que, comme l'observe Baretti, les étrangers qui n'en étoient pas instruits, s'imaginoient tout naturellement, que, dans ce pays, on faisoit labourer la terre par les soldats, comme les rois de Prusse font fabriquer des étoffes et filer de la laine par leurs troupes en temps de paix.

Si depuis les campagnes du prince Eugène, jusqu'à notre révolution, le gouvernement de Piémont n'a plus cherché à faire des conquêtes, à

main armée, il employoit l'expédient plus sûr des négociations. Les successeurs d'Amédée III faisoient tout ce qu'il falloit pour réaliser une maxime de ce prince. Il avoit coutume de dire que *l'Italie étoit un artichaut qu'il falloit manger, feuille à feuille.* Mais ils ne se bornoient pas à revendiquer des parcelles de territoire sur les limites de la Lombardie, du duché de Parme et du Pays génois; ils annonçoient aussi des prétentions sur le Bresse, la Bugey et le pays de Vaud.

A l'entrée de Bonaparte en Italie, lorsque le roi de Sardaigne fut forcé, pour sauver momentanément sa capitale, de livrer aux Français les principales forteresses de ses états de Piémont, ce système, depuis longtemps adopté, ne s'étoit pas anéanti. La cour de Turin négocioit secrètement avec le Directoire de la République française, pour s'emparer de l'état de Gênes. Il fut un temps, sans doute, où cette proposition dut paroître très-acceptable; c'est lorsque l'armée d'Italie, pénétrant dans le Tyrol, ayant, dans la Toscane, l'état de l'église, et le royaume de Naples, des alliés dont on devoit se défier, se trouvant menacée par des troupes que l'on rassembloit à la hâte, pour arrêter sa marche victorieuse, n'étoit pas assez forte pour s'emparer de la Ligurie. Mais la suspension d'armes de Léoben fournit bientôt aux Français l'occasion de faire seuls cette expédition; et ils prirent possession de Gênes et de tous les fiefs impériaux, presque sans aucune résistance.

Que pouvoient, contre les Français, les Génois qui, en 1746, ne durent, qu'à des Français, le succès de leur défense contre les Autrichiens?

Nous parlerons en leur lieu des événemens qui ont amené l'ordre de choses qui existe aujourd'hui dans le Piémont. Pour ne point anticiper, nous nous occuperons de suite de la partie descriptive du département de la Doire par lequel nous entrons.

Il y a en Italie deux rivières qui portent le nom de Doire : l'une, la *Doria Baltea*, et c'est la plus considérable des deux, prend sa source dans les Alpes, près du petit Saint-Bernard; l'autre, la *Doria Riparia* ou petite Doire, a sa source à la base du Mont-Genèvre, et vient se jeter dans le Pô, à quelque distance de Turin.

La première a donné son nom au département qu'elle divise en deux parties à-peu-près égales. Le sol de cette contrée, même dans les cantons voisins du Pô, est inégal et rempli de hauteurs; mais c'est surtout vers le nord, du côté de la vallée d'Aoste, que les montagnes sont entassées et comme pressées les unes sur les autres. Il sembleroit que le Mont-Blanc, le Mont Saint-Bernard, et tous ces autres pics élevés qui dominent sur la chaîne des Alpes, se fussent éboulés dans les temps anciens, et que de leurs débris se fussent formées ces montagnes comparativement plus petites. C'est, du moins, sur cette hypothèse que les physiciens et les géologues ont appelé montagnes primitives,

celles dont la masse est formée de granit, de quartz, de porphyre ou d'autres substances dures, et montagnes secondaires, celles où dominent les sables, les graviers, les terres calcaires et argilleuses, les pyrites, les cailloux, les marbres, les pierres calcaires et coquillières qui se sont lentement formées des particules entraînées par les pluies, les avalanches, ou des dépôts de corps marins, entassés par le séjour des eaux.

On a même été jusqu'à calculer la progression de ces élévations et abaissemens successifs de terrein. Selon Gensane, les Pyrénées s'abaissent de dix pouces par siècle; et comme les plus hautes montagnes de cette vaste chaîne ont 1,763 toises d'élévation, il faudroit 1,369,300 années pour les détruire.

Mais ce qui déconcertera toujours les naturalistes dans l'étude des lois, suivant lesquelles ils prétendent que se sont faites les révolutions du globe, c'est l'irrégularité des bancs et des couches. Il faut en convenir : pour peu qu'on examine les parois latérales d'une carrière en exploitation, on aperçoit très-distinctement les couches de différentes substances superposées les unes sur les autres avec une sorte de régularité et de symmétrie : c'est d'abord le terreau végétal, ensuite le tuf, puis les sables, puis les pierres calcaires de différentes espèces. Toutes ces couches se font aisément reconnoître par leur couleur qui tranche plus ou moins avec celles qui les avoisinent; mais elles ne s'éten-

dent pas toutes à la même distance : elles sont au contraire les unes très-grandes, les autres très-petites ; plusieurs se trouvent tout-à-coup interrompues par des filons de matières hétérogènes ; puis elles renaissent à quelque distance de là : et, circonstance qui est encore à remarquer, c'est que la plupart du temps l'épaisseur ne se trouve pas la même partout.

Agitez dans un vase plein d'eau, de la limaille très-fine de plusieurs métaux ou substances de pesanteur différente, vous verrez d'abord un mélange qui semblera n'offrir à vos yeux qu'une matière homogène suspendue dans le liquide ; laissez le reposer, les molécules de la substance la plus lourde formeront un premier lit ; ensuite les particules de la matière immédiatement la plus pesante après celle-ci, formeront au-dessus d'elle une seconde couche ; vous aurez, en un mot, autant de couches qu'il y aura de substances d'une nature différente : tous ces lits seront absolument de la même épaisseur ; l'un n'empiétera jamais sur le domaine de l'autre.

Suivant l'idée que nous nous faisons des changemens qu'a dû éprouver le globe, il auroit dû arriver quelque chose d'à-peu-près semblable. Les filons auroient dû être bien distincts, les couches uniformes et partout d'une épaisseur égale. Considérées en petites quantités, ces couches offrent bien une disposition telle que la donne la théorie ; et c'est là ce qui nous abuse : mais si l'on observe en masse

la surface de notre globe, cette régularité chimérique disparoît ; et c'est là ce qui fera toujours le désespoir des savans (2).

Nous nous défions trop de la fidélité et de l'énergie de nos pinceaux pour chercher à donner une description de ce que produit sur tous le sens l'aspect imposant des Alpes. L'imagination ne sauroit s'en faire une idée : le récit le plus poétique, aidé du dessin le plus exact, en présenteroit à peine une légère esquisse. De quel œil, en effet, nous autres habitans des plaines, familiarisés avec cette idée que les nuées sont à une hauteur incommensurable, qu'elles touchent presque le ciel, devons-nous contempler ces monts audacieux, sur la cîme desquels les nuages s'amoncèlent, se pressent, se déchirent comme les vagues de la mer se brisent sur les rochers ?

Quelquefois, merveille plus admirable encore ! les nuages, ou rembrunis, ou d'une blancheur éblouissante, ou nuancés par des accidens de lumière, se confondent par la couleur, par la forme avec ces verrues du globe ; ils semblent en faire partie : on croiroit que ce sont de nouveaux mammelons placés au niveau des autres ; et lorsque le vent vient à agiter ces vapeurs épaisses, toute la masse paroît s'ébranler; les sifflemens des ouragans, les éclats de la foudre semblent être l'effet du choc de ces énormes colosses.

Pourrions-nous donner à nos lecteurs la plus légère idée de ces glaciers éternels, de ces océans

de neige condensée qui, placés à une distance où le feu central de la terre ne peut plus se développer, où les rayons du soleil n'étant plus retenus ou réverbérés par les corps environnans, perdent leur force et leur énergie, ne sont cependant autre chose que de vastes vallées? On diroit que les sommets des montagnes primitives se sont déchirés sous les efforts prolongés du temps, et que dans leurs crevasses toutes les neiges de leurs cîmes se sont rassemblées. En effet, la superficie de ces glaciers ne ressemble pas à celle des lacs ou des rivières dont le contact d'une atmosphère glaciale solidifie la surface. Elle est raboteuse, inégale; la cassure des morceaux de glace présente une contexture grenue: la densité de cette matière n'est pas égale partout; elle est même presque généralement inférieure à celle de la véritable glace; de sorte que c'est plutôt le résultat de la condensation de la neige que de la congélation de l'eau liquide.

Peindrons-nous les avalanches, ces effrayans cataclismes qui, en une minute, exercent dans leurs environs les plus grands ravages? Elles ont lieu principalement lorsque la neige commence à s'échauffer par les rayons du soleil, ou à s'amollir par la pluie: la cause la plus légère peut faire naître ces éboulemens. Une petite masse de neige se détache d'abord; elle en entraîne à sa suite une plus grande; enfin un torrent de substance à demi-liquéfiée parcourt avec rapidité les pentes escarpées des montagnes: les échos répercutent le fracas qui

ne sert qu'à effrayer, sans être d'un avertissement salutaire; car une fois que la masse s'est ébranlée, elle engloutit tout ce qui se trouve sur son passage; il n'est plus temps de l'éviter; les voyageurs, leurs guides sont ensevelis sous des monceaux de neige: ceux-là seuls qui se trouvent sur les bords du torrent, ou qui n'ont été que renversés par le mouvement rapide de l'air, sont susceptibles d'être rappelés à la vie.

Mais ne cherchons pas à décrire en *vile prose* les effets gigantesques de la nature, lorsque le hardi pinceau de M. Delille les a tracés d'une touche mâle et vigoureuse. Citer dix-huit vers des Géorgiques françaises tiendra lieu des plus pompeuses descriptions.

Malheureux cependant les mortels téméraires
Qui viennent visiter ces horreurs solitaires,
Si, par un bruit prudent, de tous ces noirs frimats,
Leurs tubes enflammés n'interrogent l'amas!
Souvent un grand effet naît d'une foible cause,
Souvent, sur ces hauteurs, l'oiseau qui se repose
Détache un grain de neige. A ce léger fardeau
Des grains dont il s'accroît se joint le poids nouveau,
La neige autour de lui rapidement s'amasse;
De moment en moment, il augmente sa masse;
L'air en tremble, et soudain, s'écroulant à la fois,
Des hivers entassés, l'épouvantable poids
Bondit de roc en roc, roule de cime en cime;
Et de sa chute immense ébranle au loin l'abîme,
Les hameaux sont détruits, et les bois emportés;

On cherche en vain la place où furent les cités,
Et sous le vent lointain de ces Alpes qui tombent,
Avant d'être frappés, les voyageurs succombent.

Au milieu de ces périls sans cesse renaissans, entre ces abîmes dont on n'ose franchir qu'avec horreur les escarpemens difficiles, quels sont les hommes assez courageux, assez libres de toute inquiétude personnelle, qui se dévoueront par état à prêter aux voyageurs une main secourable ? Seront-ce des mercenaires qui guetteront sans cesse les accidens de toute espèce, et proportionneront leur vigilance à l'étendue du salaire qu'ils reçoivent ? L'or ni l'argent ne sauroient payer le sacrifice entier de l'existence.

Il faut donc rendre grace au philantrope Bernard de Menthon, archidiacre d'Aoste, qui a établi sur ces montagnes presque inaccessibles une respectable communauté de cénobites chargés d'une aussi honorable mission.

C'est sur le *Mont-Joux* que Bernard de Menthon fonda cette institution utile. La reconnoissance a substitué le nom du cénobite chrétien à celui du dieu payen ; car Mont-Joux est une corruption de l'expression latine, *Mons Jovis*. C'est sous le règne d'Auguste qu'il reçut cette dénomination : on le connoissoit auparavant sous celle de *Mons Penninus*. Ici les étymologistes ne sont pas d'accord ; et ce ne sont pas seulement les commentateurs modernes qui expriment, à cet égard, des

doutes et des incertitudes. Tite-Live lui-même assure que cette montagne en particulier et toute la partie des Alpes voisines avoit reçu le nom de *Pennines*, *Pennini Montes*, parce que c'étoit dans ce lieu qu'Annibal s'étoit frayé un passage avec son armée. *Pennini* lui paroissoit donc dériver de *Pœni* ou *Punici*, nom que les Latins donnoient aux Carthaginois.

Mais cette supposition de Tite-Live est démentie par les monumens historiques qui attestent qu'Annibal ne passa point les Alpes Pennines, mais bien les Alpes Cottiennes, du côté du Mont-Genèvre ou du Mont-Cénis.

D'autres savans dérivent le mot Pennines de la statue de Jupiter Penninus qu'on y adoroit. L'existence de cette idole est avérée. Tous les auteurs s'accordent à dire qu'elle représentoit un jeune homme rayonnant de majesté comme l'Apollon du Belvedère ; elle étoit posée sur un piédestal de marbre avec cette inscription :

Lucius Lucilius
Deo Pennino
optimo
maximo
Donum dedit.

Bernard, dans un accès de zèle, détruisit la statue, ainsi que plusieurs autres monumens du paganisme. Il fut en cela emporté par la fureur qui dans la

suite dirigea les bras de tant de fougueux iconoclastes. Jusqu'à quand les hommes croiront-ils détruire les opinions en détruisant une pierre insensible ?

Mais est-ce l'idole qui a donné son nom à la montagne ? ou bien est-ce la montagne qui lui a donné le sien ? Cette alternative n'est pas facile à vérifier : nous sommes cependant disposés à nous ranger de l'opinion de ceux qui ont prononcé que, dans la langue celtique, *penn* signifioit ce qu'expriment les mots latins *pinna* et *pinnaculum*, les mots français *pic* et *puy*. Montagnes Pennines signifioient dans l'idiome de ce peuple des montagnes escarpées, et par contre-coup *Jupiter Penninus* vouloit dire *Jupiter protecteur du sommet de la montagne*.

Au surplus, et quoique cette explication nous paroisse satisfaisante, nous devons prévenir qu'on fait dire à l'idiome celtique et aux autres langues, soit anciennes, soit vivantes, tout ce qu'on veut : aussi nous dispenserons-nous de rapporter les origines qu'on attribue au nom des Alpes en général ; la moins forcée consiste à le déduire d'une contraction de ces mots grecs ἀλλ' ἀπαλληλα qui signifient *les uns sur les autres*.

Le grand Saint-Bernard, élevé de 1274 toises au-dessus du niveau de la mer, est situé sur la frontière du Valais. L'hospice y a été non seulement conservé ; mais on a pris des mesures pour l'entretenir dans toute sa splendeur. On a déjà établi des institutions semblables sur le *Simplon* (3),

et le Mont-Cénis : on se propose d'en fonder d'autres sur le Mont-Genèvre et le col de Tende ; tous ces religieux seront du même ordre et assujétis à la même discipline. La république italienne doit contribuer à les doter.

Le passage de nos troupes, par cette montagne, en l'an 8, est trop connu, les détails en sont trop présens à la mémoire et l'admiration de toute l'Europe, pour que nous ayions besoin de les retracer. On sera toujours surpris que le conseil aulique de Vienne se soit assez laissé aveugler sur le but et les moyens de l'expédition de l'armée de réserve. Peut-être les généraux autrichiens, trompés par des renseignemens qui leur faisoient croire que l'armée d'observation étoit composée en entier de vieillards ou d'enfans imberbes, qu'elle étoit dépourvue d'artillerie, voulurent-ils la laisser pénétrer dans la plaine, afin de la détruire plus sûrement ? mais ces calculs furent démontrés faux par l'expérience.

Nous venons de dire qu'Annibal ne franchit point les Alpes dans cet endroit : mais un autre héros y fit passer une partie de son armée : ce fut César. Entr'autres passages qui l'attestent, nous citerons le suivant dont voici la traduction littérale.

« César, se disposant à retourner en Italie, en-
» voya Galba, avec la douzième légion et une par-
» tie de la cavalerie, dans le pays des Nantuates,
» des Véragres et des Sédunois (peuples qui habi-

» bitoient le Haut-Valais), qui s'étend depuis les
» frontières des Allobroges, le lac Léman et le
» Rhône, jusqu'au sommet des Alpes. Le but de
» cette expédition étoit d'ouvrir le passage de ces
» montages où les marchands ne pouvoient péné-
» trer sans courir de grands risques et sans être
» soumis à des impôts exorbitans. »

Qui ne reconnoîtroit à cette description exacte et précise, comme toutes celles que César nous a laissées, la partie des Alpes Pennines que nous examinons en ce moment?

Les anciennes chroniques nous apprennent que Charlemagne, passant en Italie, avec une armée formidable pour combattre Didier, roi des Lombards, franchit le Mont-Cénis, et envoya Bernard, son oncle, avec le reste de ses forces, par le *Mont-Joux*.

Dans ces temps, la marche des armées n'étant embarrassée, ni par des éléphans, comme les troupes d'Annibal, ni par le transport de l'artillerie, comme les armées modernes, semble avoir été moins difficile : mais outre les obstacles naturels qui ont été à-peu-près les mêmes dans tous les temps, les soldats de Charlemagne avoient à lutter contre une autre source de frayeur.

Quelque personne, mal affermie sur un sentier étroit, étoit-elle précipitée dans les abîmes : des pierres, détachées de ces roches sourcilleuses, écrasoient-elles un ou plusieurs soldats; des Avalanches engloutissoient-elles des escadrons entiers? ils

attribuoient ces accidens, non pas à des causes naturelles; mais à l'influence des esprits malins. Ils alloient faire la guerre aux ennemis de l'église ; il leur paroissoit tout naturel que les diables, fidèles alliés de leurs adversaires, suscitassent des entraves à ceux qui alloient les combattre. Si nous en croyons ces mêmes historiens, ce qui détermina Bernard de Menthon à fonder son hospice, ce ne fut pas le seul desir d'établir dans ces déserts un asyle hospitalier pour recevoir les voyageurs ; car, disent ces mêmes auteurs : « Etant allé sur le mont con-
» sacré à Jupiter, il en chassa un grand nombre de
» démons qui tourmentoient les habitans et les
» passans. »

Nous pensons que le vertueux saint Bernard ne se borna pas à des exorcismes, et que, pour conjurer les malins esprits, le moyen le plus efficace qu'il employa fut d'applanir ces sentiers et d'offrir aux voyageurs une retraite assurée en cas d'accidens.

Ses dignes successeurs s'acquittèrent avec un zèle incroyable de la mission qu'ils se sont imposée pour toute leur vie.... Mais ils savent que, dans de telles entreprises, la seule sagacité humaine ne suffit pas; ils ont associé à leurs soins l'animal que Buffon appelle l'ami de l'homme. Possesseurs de la meilleure et de la plus fidèle race de chiens qui soit sur tout le globe, ils ont dressé ces dociles animaux à découvrir dans les lieux les moins accessibles, les traces des voyageurs égarés, à déterrer

sous les neiges les hommes qui y sont ensevelis. Lorsqu'il en est temps encore, lorsque les aboiemens de l'animal intelligent ont donné l'alarme à propos, les religieux arrivent sur le lieu de l'accident; ils prodiguent les secours les plus prompts, et donnent pendant trois jours, sans aucune rétribution, un asyle aux voyageurs.

L'hospice du grand Saint-Bernard étoit autrefois très-riche; mais on le dépouilla de presque tous ses biens : le gouvernement français pourvoit aujourd'hui à toutes les dépenses nécessaires.

Le duché d'Aoste et le Canavois qui constituent la plus grande partie du département de la Doire n'appartenoient point au Piémont, proprement dit.

Au pied des Alpes, et dans leur voisinage, on ne doit pas s'attendre à reconnoître un sol uni. Cependant les hauteurs, s'écartant à l'est et à l'ouest, laissent entr'elles un intervalle considérable qu'on appelle la vallée d'Aoste. Elle commence au Pas-de-Bard ou de Saint-Martin près des frontières du Canavois, elle est bornée à l'est par le *Mont-Jouet*, hauteur que l'on remarque à quelque distance d'Aoste, et dont le nom est un diminutif du Mont-Joux. Elle est terminée par l'ancienne Tarentaise et le Faucigny.

Tout ce pays, arrosé et fertilisé par la grande Doire, abonde en pâturages et en toutes sortes d'arbres fruitiers. C'étoit le séjour des anciens Salasses, de ce peuple fier et belliqueux qui voulut

soutenir son indépendance contre la puissance romaine ; mais qui fut enfin réduit par Terentius Varro à une humiliante servitude.

Les jeunes Salasses, furent vaincus par ce proconsul à Rome, et ignominieusement vendus ; on distribua les terres entre les soldats prétoriens. L'empereur Auguste envoya dans leur ville de Cordella, aujourd'hui la ville d'Aoste, une colonie de citoyens romains, gouvernés par un préteur. Cette cité prit en conséquence le nom d'*Augusta Praetoria*, d'où est venu par contraction le nom d'*Aouste* ; cette origine paroît indubitable, nous ne devons pas tout-à-fait dissimuler qu'elle n'est pas admise par certains auteurs modernes. Séduits par le mot contracté, *óste*, ils se sont persuadés que la même ville se nommoit *Ostia*, parce qu'elle étoit comme la porte de communication entre l'Italie et la Gaule.

La grandeur de l'enceinte d'Aoste annonce que cette ville a joui d'une certaine splendeur. Mais la population, ainsi que le nombre des maisons et des édifices publics, ne sont point du tout proportionnés à cette étendue. Au moins les habitans ont l'avantage d'avoir leurs champs, leurs vergers et leurs prairies à leur portée ; car presque toute la ville est remplie de terres labourables et de jardins ; les monumens les plus remarquables ne sont plus que des ruines, qui cependant attestent d'une manière imposante la grandeur et la puissance des Romains.

Caïus Avillius, sous l'empire d'Auguste, a fait bâtir au-dessus du bourg d'Amerville, dans un enfoncement de la vallée, un pont dont les dimensions sont remarquables. Il est d'une seule arche, élevée d'une hauteur effrayante au-dessus d'un torrent rapide et profond. Ce pont est non seulement utile au passage des voyageurs et des bêtes de somme; mais il sert en même temps d'aqueduc pour diriger les eaux, en abondance, de la partie occidentale de la vallée au côté oriental.

Toute la contrée que nous parcourons est remplie de la magnificence d'Auguste. Deux arcs de triomphe, particulièrement, ont été élevés à sa gloire. L'un est le fameux monument de Suze, le second est dans la ville même d'Aoste. On en voit encore quelques vestiges dans la partie orientale.

Cet édifice étoit construit d'une seule voûte. Depuis la base jusqu'aux premiers arceaux, il étoit composé de grandes pierres de divers couleurs qu'on a dû amener de fort loin, car il ne s'en trouve pas de semblables dans le pays. Un triple rang de colonnes corinthiennes soutenoit le monument : leurs bases étoient posées sur un piédestal continu. La hauteur de la voûte, depuis le terrein jusqu'au faîte, est d'environ cinquante pieds, et l'ouverture intérieure de trente. Des creux, remarqués en plusieurs endroits de la muraille, ont donné lieu de penser que c'étoient des niches destinées à recevoir des statues; mais on n'a jamais pu trouver un seul fragment de ces figures.

La porte orientale de la ville n'est pas la seule que les Romains aient jugé digne d'être illustrée par leurs travaux : on voit, aumilieu, des masures qui attestent l'existence, dans cet endroit, de l'ancienne porte occidentale. Les aggrandissemens successifs d'Aoste ont reculé son enceinte de ce côté, de sorte que le monument qui lui servoit d'entrée, se trouve aujourd'hui dans la même position que nos anciennes barrières, et nos anciens boulevards de Paris, qui sont absolument enfermés dans la ville, à une distance souvent considérable des limites actuelles.

Tout le département, et surtout la partie du nord, est enrichi de sources minérales, de mines de fer et d'autres métaux. Il s'y trouve même dit-on, des mines d'or ; mais leur produit seroit si peu considérable qu'elles ne valent pas la peine d'être exploitées. Il paroît que du temps des Salasses elles étoient d'un grand rapport. Ces peuples tiroient le minerai des filons, et le purifioient au moyen d'un procédé très-simple qui consistoit à le laver dans les eaux de la Doire ; après quoi on le fondoit dans des fourneaux, et on le débarrassoit aisément des molécules hétérogènes.

Ils ne se servoient donc pas du mercure dont l'emploi est aujourd'hui presque indispensable pour extraire ce métal précieux des minérais grossiers qui le recèlent.

Lorsque les Romains se furent emparés de ces

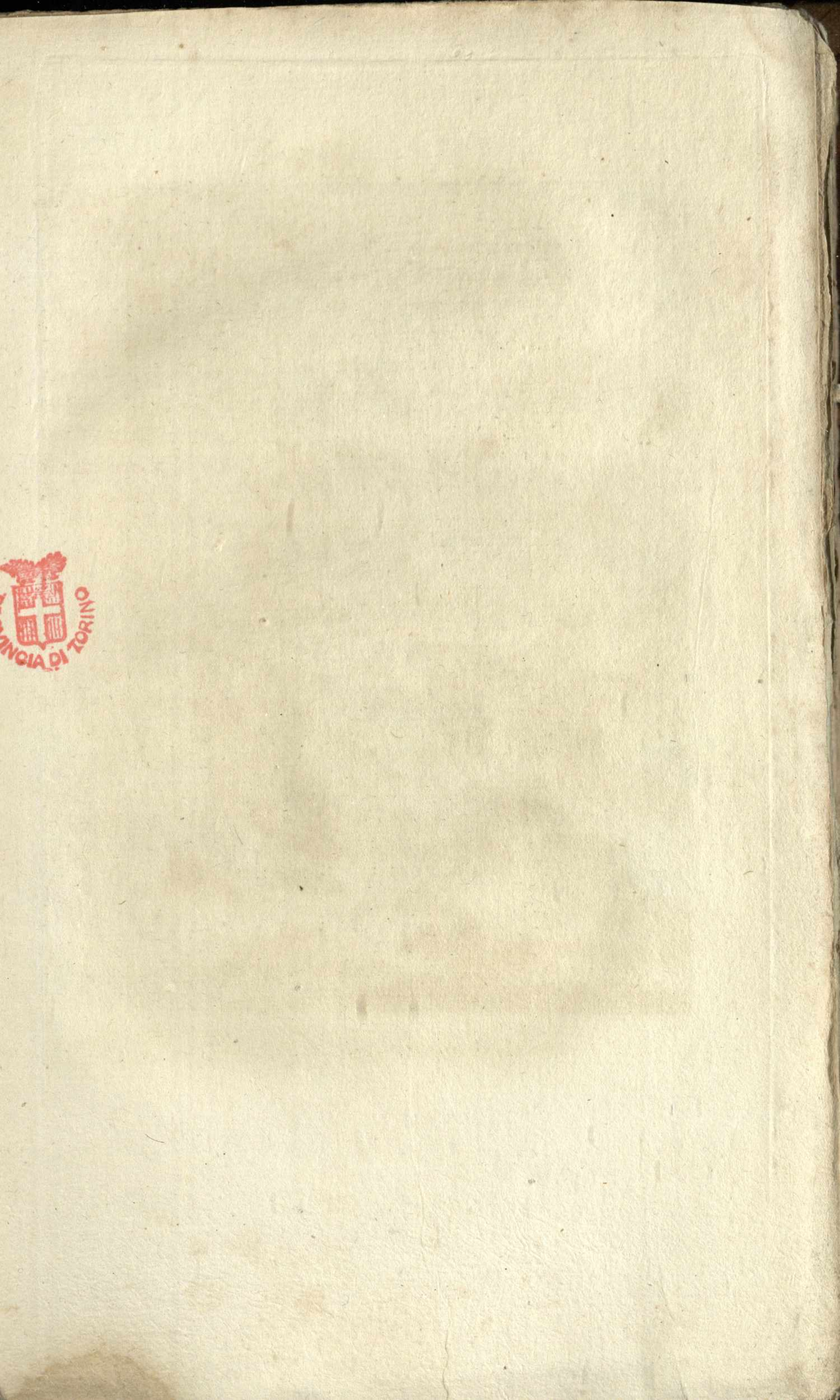
vallées, les Salasses chassés dans les montagnes perdirent l'usage de leurs mines; mais cette nation industrieuse sut encore tirer parti de ce qu'elle n'avoit plus en sa possession. En effet, maîtres des sources, des rivières, ils pouvoient à leur gré, ou les détourner ou les abandonner à leur cours naturel.

L'exploitation des mines étoit impossible, si les entrepreneurs n'avoient, à leur disposition, une quantité d'eau suffisante; les vainqueurs furent donc obligés de transiger avec les Salasses et de leur payer un tribut.

Animés contre leurs oppresseurs, ils pilloient impitoyablement tous ceux qu'ils pouvoient saisir. Decius Brutus, s'enfuyant de Modène, tomba entre leurs mains, et ne se racheta qu'en donnant une dragme à chacun de ceux qui l'avoient fait prisonnier. Les généraux romains, qui avoient leurs quartiers dans leur voisinage, étoient obligés de leur payer tout le bois qu'ils faisoient abattre.

Tous ces tributs étoient humilians pour la fierté romaine. On ne tarda pas à trouver l'occasion de s'y soustraire. Bientôt les Salasses, poursuivis de toutes parts, ne trouvèrent plus, dans leurs montagnes, presque inacessibles, un asyle assez sûr; trois mille Romains franchirent tous les obstacles qui s'opposoient à leur passage : ils débusquèrent partout leur ennemis, en exterminèrent la plus grande partie et mirent le reste dans les fers.

En suivant les rives de la grande Doire, nous


NCIA DI TORINO

Dép. de la Doire



fort de Bard.

voyons des passages bornés sans cesse par des sites pittoresques : la plupart de ces défilés sont célèbres par les forteresses qui y ont été construites pour en défendre le passage. L'ancienne forteresse de Verrez, dont Antonin fait mention dans son *itinéraire*, sous le nom de *Vitricium*, est de ce nombre. Elle est aujourd'hui détruite : mais au pied de la colline est une ville ou gros village, divisée en plusieurs parties par un torrent. On y compte cent cinquante maisons au plus. Elles sont, pour la plupart, belles et commodes.

Mais une autre forteresse qui sera fameuse dans l'histoire des événemens qui ont concouru à terminer la guerre de la révolution, c'est celle de Bard qui fut prise en un clin-d'œil, par l'armée de réserve.

La ville de Bard et son château passoient jusqu'alors pour le rempart inexpugnable du val d'Aoste. Dans ce site sauvage, les montagnes sont tellement rapprochées, qu'à peine la Doire elle-même y trouve-t-elle un passage libre. La route qui la côtoie a été laborieusement excavée dans le roc ; et il sembloit que quelques pièces d'artillerie dussent retenir les armées les plus nombreuses.

Grace à l'imprimerie, tous ces faits seront consignés dans l'histoire, avec leur date précise et la description exacte des lieux. Les historiens des siècles à venir ne seront pas mieux éclairés sans doute que tous leurs prédécesseurs, sur les causes

primitives et secrètes des événemens; mais ils auront sur les Hérodote, les Tacite, les Polybe, et même sur nos modernes compilateurs, cet avantage, que les époques et les lieux seront fixés d'une manière indubitable. Ils ne seront pas obligés de se perdre dans le vague des conjectures. Lorsque les routes du Simplon, du Mont-Cénis, et tant d'autres seront restaurées et applanies, on ne sera pas embarrassé pour reconnoître les auteurs de ces ouvrages. Il n'en est pas de même pour nous d'une arche taillée dans le roc, à quelque éloignement de la ville de Donax, entre Aoste et Ivrée. On ignore quel est l'auteur de cet admirable chef-d'œuvre. On ne sait pas quel génie audacieux a donné l'ordre de ciseler ce roc, ni quelles mains dociles et patientes ont pu l'exécuter.

Ce chemin a douze pieds de largeur : et non seulement on y passe à pied et à cheval; mais de larges ornières, sillonnées dans le roc, attestent qu'autrefois des charriots même y ont passé. Cependant la négligence qu'on a mise à y faire les réparations nécessaires, a causé, en quelques endroits, des dégradations qui rendent le passage difficile : de sorte que les voitures s'y hasardent rarement; mais on y voit des bêtes de somme en grand nombre.

Ce qui est peut être le plus admirable, c'est l'attention bienveillante de ceux qui ont ouvert cette route : ils ne se sont pas contentés de l'applanir, de la rendre praticable, ils ont encore voulu épar-

gner au voyageur, l'effroi que lui causeroit la vue des précipices au-dessus desquels le grand chemin est comme suspendu. Ils ont en conséquence laissé du côté de la rivière qui baigne le fond de ces gouffres, un parapet d'un pied et demi d'épaisseur, qui s'élève à hauteur d'appui.

L'autre côté de la route est bordé d'une haute muraille de rochers durs, noirâtres, taillés verticalement avec tant d'adresse, qu'il est difficile de concevoir qu'on ait pu exécuter une aussi merveilleuse entreprise dans des tems où l'on ne connoissoit ni les mines, ni la poudre à canon qui servent à abréger les ouvrages de ce genre.

Les gens du pays, imbus de cette opinion erronée, qu'Anniba la traversé leur patrie pour marcher contre Rome, n'ont pas manqué d'attribuer la construction du chemin de Donax, au général Carthaginois. Ils s'appuyent sur ce que la pierre est taillée avec tant d'art, qu'elle semble s'être divisée sans efforts, et aussi aisément que l'on coupe les matières les plus tendres; et ils ne sont pas éloignés de croire avec Plutarque, Tite-Live, Ammien-Marcellin, et tous les anciens auteurs; qu'Annibal coupa ces rochers, après y avoir fait allumer un grand feu, et les avoir arrosés de vinaigre.

Diduxit scopulos et montem fregit aceto.

JUVENAL.

Ceux qui répètent cette fable, ne songent pas, sans doute à la prodigieuse quantité de combustibles

et de vinaigre qu'il auroit fallu pour amollir des masses aussi considérables de rochers.

Nous avons lu quelque part qu'un homme instruit voulut répéter en petit l'essai de l'ennemi des Romains. Il prit quelques fragmens de rochers, tirés des Alpes, de Suisse, les fit chauffer fortement : puis les ayant mis dans du vinaigre, il s'aperçut que la masse entière s'amollisoit et devenoit friable; dans son enthousiasme, il ne douta plus de l'efficacité de la recette. On peut répondre à cette expérience qu'elle est inffacilible, si l'on a soin de prendre de la roche calcaire, parce que les acides les plus foibles, et le vinaigre lui-même, chassent l'acide carbonique qui s'y trouve uni avec la chaux : mais toutes les pierres des Alpes ne sont pas de la même nature. Les silex, les granits, les porphyres, les basaltes ne sont pas susceptibles de céder à un agent aussi peu énergique que le vinaigre.

Nous ne nous étendrons pas davantage sur ce que nous avons été à portée de remarquer dans le voisinage des Alpes. Le plan de notre voyage va nous rapprocher des campagnes fertiles de la Lombardie; mais nous ne nous écartons pas pour toujours de ces hauteurs sourcilleuses : le Mont-Genèvre, le Mont-Cénis, le Mont-Viso, la Roche-Melon, le Col-de-Tende et leurs environs, nous présentront plus d'une fois, leur aspect imposant et sublime.

Nous ne parlerons pas non plus à l'article de

ce département, de différens détails relatifs aux mœurs, aux usages et au climat de l'Italie, ces diverses notions se placeront beaucoup mieux dans d'autres départemens, à l'article d'autres villes où une population plus nombreuse, des richesses plus considérables, un commerce mieux étendu, nous faciliteront davantage le moyen de les approfondir.

Pour achever de tracer le tableau du département de la Doire, il ne nous reste plus qu'à esquisser en peu de mots, ce qui concerne les principales villes qu'il renferme.

Ivrée, le chef-lieu, arrosée par la grande Doire, est située entre deux collines. Elle est comme nous l'avons dit, la capitale du *Canavois*; et nommer le pays, c'est annoncer en un seul mot quelle est la plus riche et la principale branche de ses productions. En effet, *Canavois* ou *Canavèse* dérive, comme il est facile de s'en apercevoir, du mot *chanvre*. On ne pouvoit donner une dénomination plus juste à un pays où la culture de ce végétal est fort multipliée. Elle fournit une grande abondance de matières premières aux tisseranderies répandues sur la surface des six départemens. On en exporte encore au-dehors une quantité assez considérable.

A quelques lieues d'Ivrée est le *Mont-Rosa*, auquel on donne 2300 toises d'élévation; le terrein où sont situés Ivrée et le *Mont-Rosa*, est une chaîne de montagnes; le pays intermédiaire

forme *deux vallées* qui, avec les deux autres vallées de Fénestrelle et de Château-Dauphin sont connues sous le nom des *quatre vallées* protestantes.

Nous présenterons dans la suite un aperçu des causes qui forcèrent les ducs de Savoie, alors même qu'ils résistoient à plusieurs puissances de l'Europe, et qu'ils prenoient de sévères précautions pour que le catholicisme ne souffrît pas dans leurs états la plus légère atteinte, à respecter le culte des habitans des vallées, en les soumettant toutefois à des restrictions sur lesquelles nous aurons occasion de nous expliquer plus amplement.

Cerisole est une petite place qui n'a jamais eu de réputation que comme forteresse. Nous en pouvons dire à peu près autant de *Chivas*. Il est inconcevable combien de fois cette ville fut prise, évacuée et reprise, soit par les Français, soit par les ennemis, contre lesquels ils eurent à lutter dans les différentes guerres de Piémont.

C'est de sa position dangereuse que la ville de Chivas a tiré son nom. Placée à peu de distance du Pô, entre Turin, le duché d'Aoste, la seigneurie de Verceil, le Montferrat; et voisine des frontières de la Lombardie, elle étoit comme la clef de ces différens pays : c'est ce qui lui a fait donner le nom de *Clavasium*, en italien *Clavi*, d'où, par corruption, on a fait *Clavasco*, et enfin *Chivasco* (qui se prononce *Kivasco*.)

La beauté du site, nous dirons même l'élégance

de l'exposition, font de la petite ville de Saorgio un lieu de délices et où les voyageurs doivent s'arrêter, quoiqu'après le château des comtes de Saint-Georges, et un pont d'une construction assez hardie, on n'y trouve pas de monumens dignes de remarque. Au surplus la beauté de *Saorgio* (dérivé par contraction de St.-Georges) est depuis long-temps célèbre. C'est ce qui est attesté en termes pompeux par la devise suivante qui décoroit les armes de la ville :

Antiquissimum sancti Georgii Castrum, quod nobilissimum et pulcherrimum ars et natura progenuit.

Saint-Martin est une petite ville dans la fertile vallée de ce nom. Quant à celle de Lasalle et plusieurs autres, elles sont comme perdues au milieu des montagnes; et si les voyageurs s'y arrêtent avec plaisir, c'est qu'après de difficultueux passages à travers les gorges des montagnes, ils sont charmés de rencontrer des auberges.

Qu'on ne croie pas au surplus que dans ces villes de passage, dont les habitans n'ont guère d'autre ressource que d'exercer envers les étrangers une hospitalité intéressée, une émulation salutaire, résultat de la concurrence, y fasse rencontrer toutes les commodités qu'on peut attendre dans une bonne auberge; on est au contraire servi dans ces hôtelleries avec une indolence extrême. Ce qui choque le plus les étrangers, c'est que ce ne sont pas comme en France, et presque partout ailleurs, des filles qui

font le service, mais généralement des garçons. On est tout surpris d'être conduit dans un galetas mal meublé, mal décoré, par un homme que l'on prendroit plutôt pour un valet d'écurie : cet arrangement est surtout fort désagréable pour les dames qui ne s'accommodent pas du tout de pareilles *femmes-de-chambre*.

Les Anglais sont particulièrement ceux qui se plaignent le plus amèrement des auberges d'Italie, et surtout des hôtelleries du Piémont, qu'ils visitent ordinairement les premières, d'après le plan que presque tous adoptent dans leur voyage, qui consiste à s'embarquer à Douvres pour se rendre à Calais, à séjourner à Paris, et enfin à se rendre en Italie par Lyon et le Mont-Cénis.

Aussi les relations de leurs voyageurs sont-elles ordinairement remplies de virulentes apostrophes contre les procédés de leurs hôtes Italiens. Ils ne se plaignent pas seulement des dépenses auxquelles on les oblige; car si les aubergistes de ce pays écorchent un peu plus que ceux des autres nations, la différence n'est cependant pas assez sensible pour mériter qu'on se récrie avec tant de chaleur; mais l'élément des Anglais est une propreté scrupuleuse et recherchée. Il est difficile que, partout ailleurs que dans leur patrie, ils soient servis selon leurs goûts; et, de tous les peuples du monde, c'est la nation Italienne qui sympathise le moins avec la nation Anglaise.

Les Allemands et principalement les Suisses

qui se rendent en Piémont par le Valais, vivent avec trop d'économie et trop peu de façons pour y éprouver la moindre gêne.

Quant à nous autres Français, nous avons la louable habitude de nous trouver fort bien partout où le hasard nous conduit, de nous accommoder à toutes les circonstances; et les Italiens (je ne parle ici que des aubergistes) se plaisent à exercer la patience dont le ciel nous a doués.

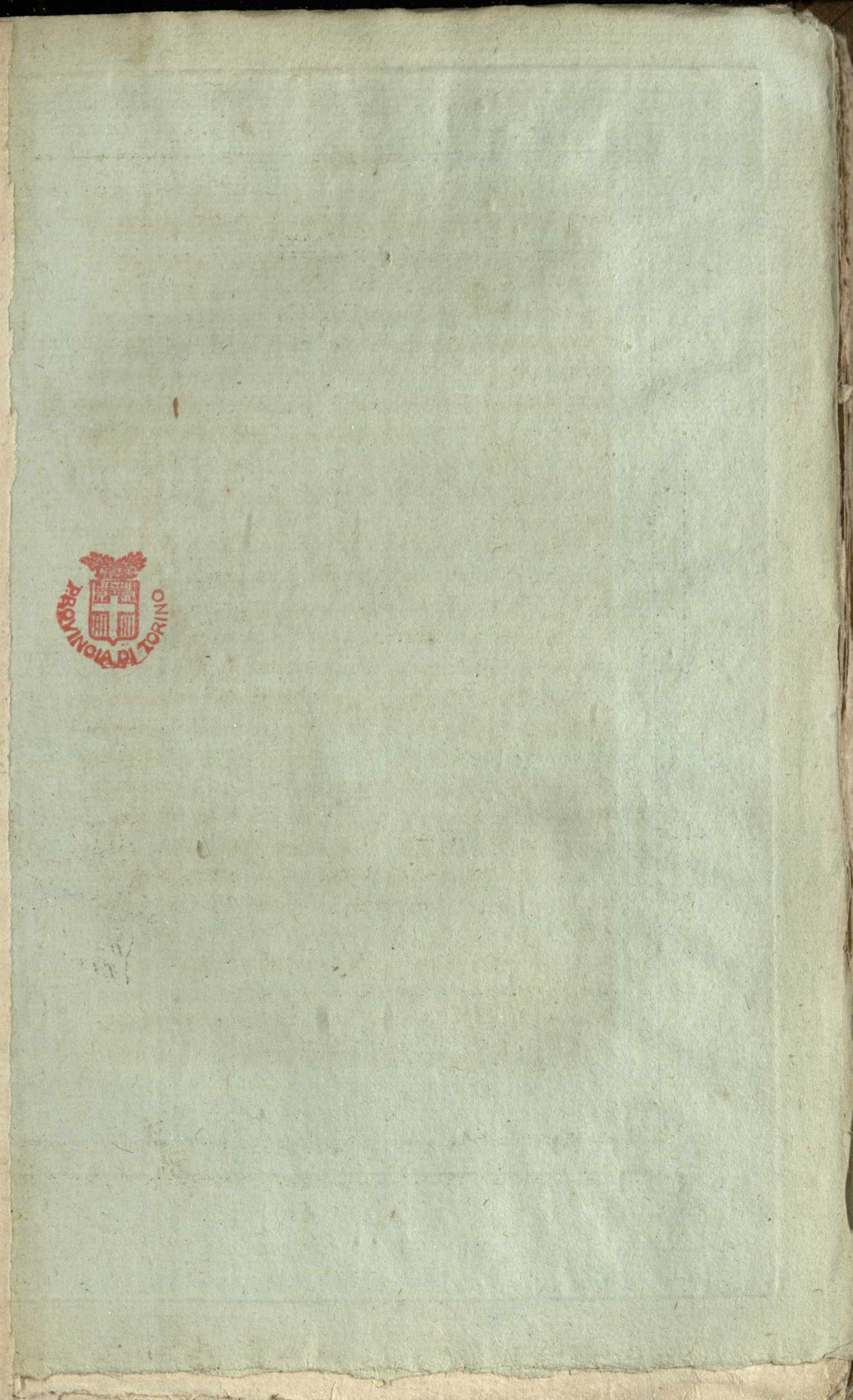
DÉPARTEMENT DE LA SESIA.

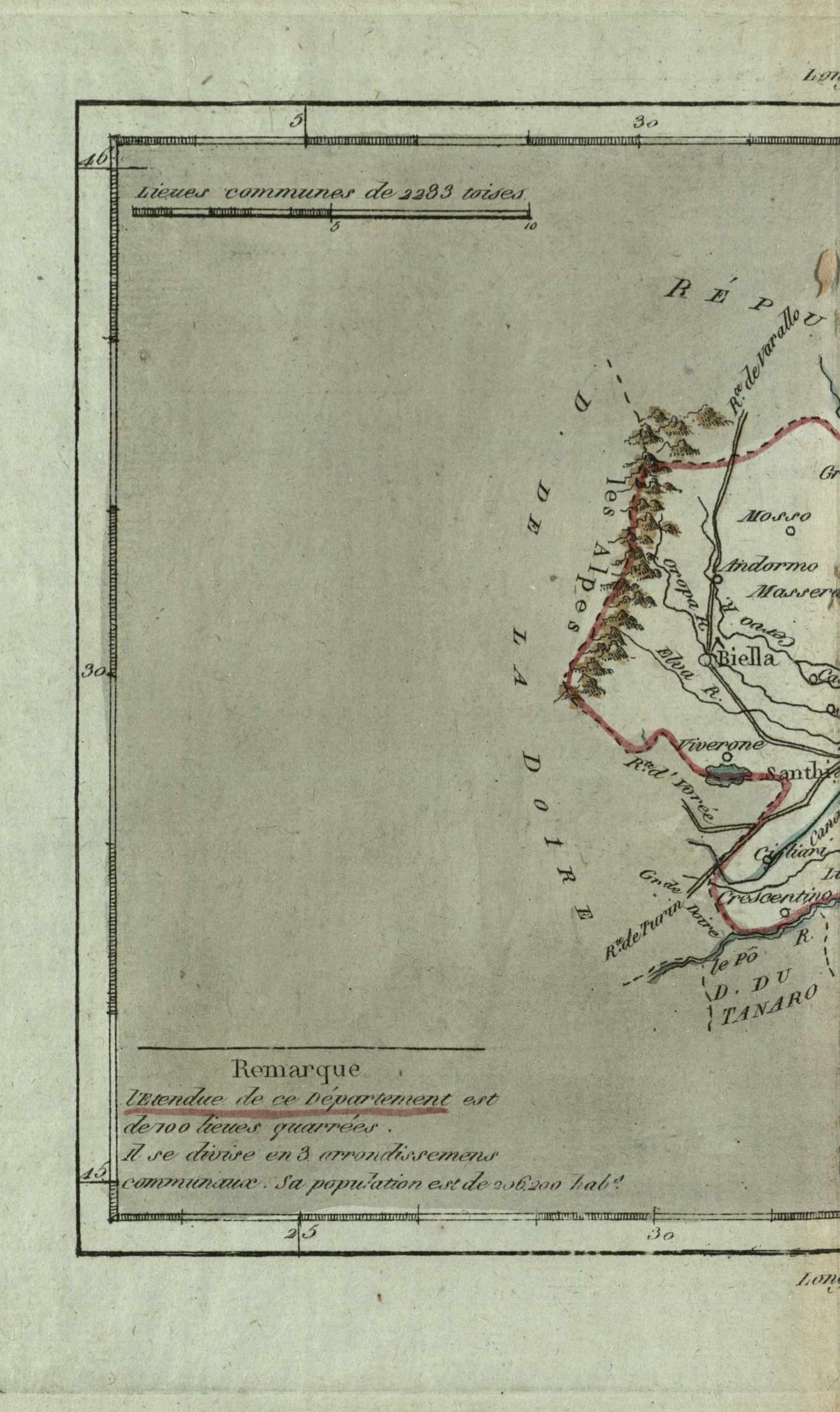
En considérant la surface entière du sol de l'Italie, on voit que les deux tiers au moins consistent en montagnes ou en collines. Deux mers baignent ses côtes : la partie qui touche à la terre ferme est environnée par les Alpes. L'Apennin la traverse dans toute sa longueur, et projette ses rameaux dans toutes les directions ?

L'humidité n'est-elle point favorisée par toutes ces circonstances réunies ? Est-il étonnant, d'après cela, que la quantité de pluie qui y tombe annuellement surpasse de plus d'un tiers celle qui tombe dans les régions moyennes de la France ?

Ainsi le Piémont qui est comme resserré entre les Alpes Pennines, Grecquès, Cottiennes, et la chaine de l'Apennin, qui, du côté de la Lombardie, est environné de grands lacs, et dont le sol est partout entrecoupé de rivières et de canaux, doit avoir une forte portion dans ce partage.

Il ne faut pas cependant induire de cette observation que les pluies y soient continuelles. Le soleil y est trop vif pour permettre l'amas de ces vapeurs qui obscurcissent l'atmosphère et la chargent de brouillards permanens et incommodes. Les sécheresses y sont quelquefois d'une durée assez considérable; mais la température vient-elle tout-à-


PROVINCIA DI TORINO


Lieues communes de 2283 toises.
RÉPU
Rte de Varallo
D. DE LA DOIRE
les Alpes
Mosso
Andormo
Biella
Elva R.
Cervo R.
Oropa R.
Viverone
Rte d'Yvrée
Cigliari
Crescentino
Gnde Doire
Rte de Turin
le Pô
R.
D. DU TANARO
Remarque
l'Etendue de ce Département est de 100 lieues quarrées.
Il se divise en 3 arrondissemens communaux. Sa population est de 206,200 hab.s

g. de Paris.

6 30

46

DÉPARTEMENT DE LA SESIA

ci-devant

Seigneurie de Verceil et Principauté de Masserano.

B.

I T A L I E N N E

enacor

Avostola R.

Galinaro

Sesia R.

no

Buronzo

rsellengo

S. Damiano

S. Germano

VERCEIL 184

Azigliano

ucedio

D. DE MARENGO

30

Signes

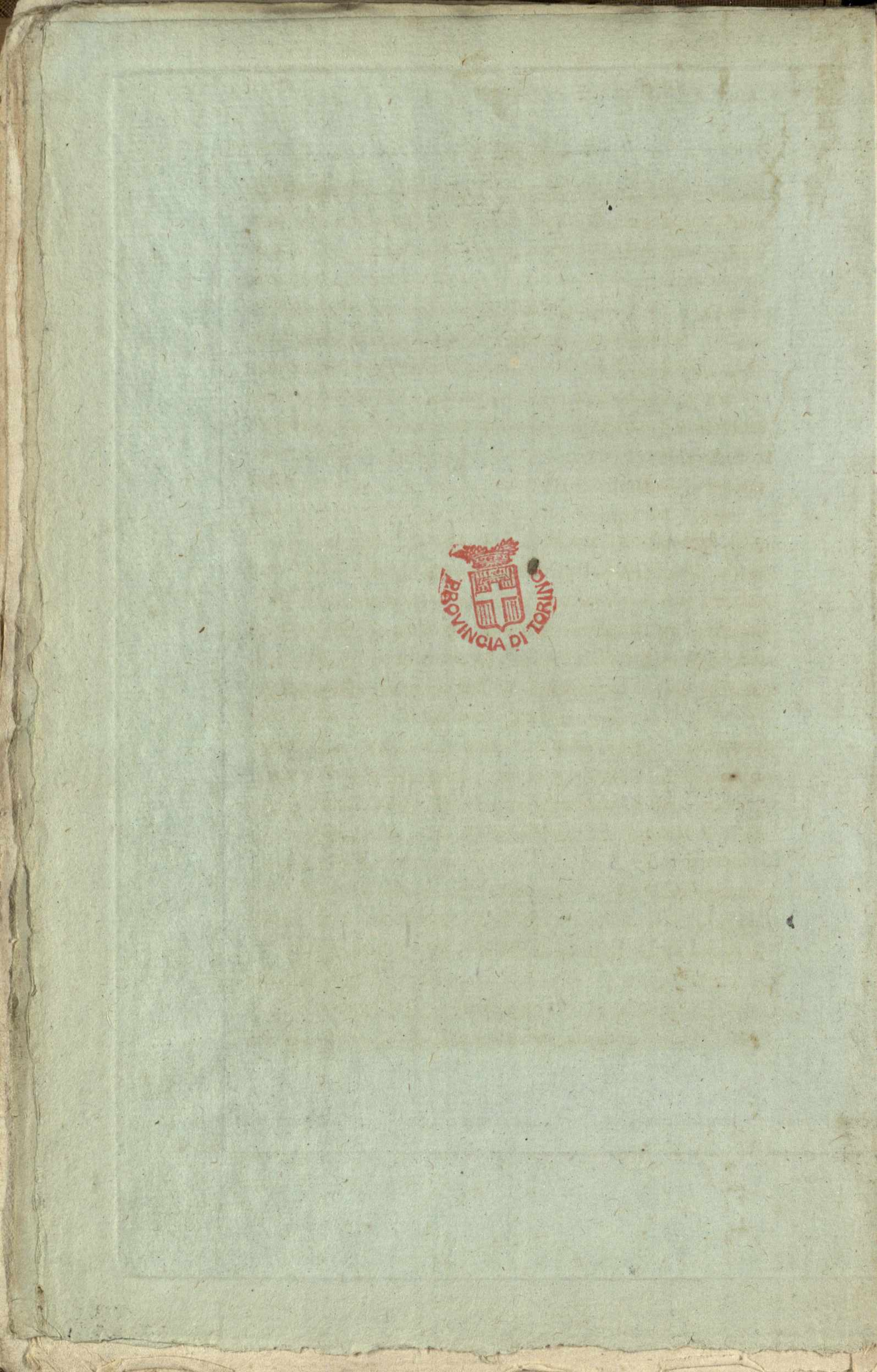
Préfecture .....

sous Préfecture

45

26 30

g. de l'I. de Fer.



coup à s'abaisser ? l'eau qui par une merveilleuse opération de la nature, s'étoit intimement unie à l'air, en avoit adopté et la transparence et la légèreté; et l'élasticité se délivre subitement de cette étroite union, et reprenant sa forme liquide, elle tombe en raffales de pluies; les nuées épaisses qui la retiennent encore, se rapprochent de la terre, et leurs vapeurs humides condensées par les mamelons des montagnes, ruissellent tout-à-coup en innombrables torrens qui abreuvent le sol des campagnes, enflent les sources, et grossissent le lit des rivières. Souvent aussi, l'eau vaporisée ne repasse point immédiatement à son état de liquidité; ses molécules saisies par le froid, au moment où elles veulent se rapprocher, se métamorphosent en larges flocons de neige. Souvent encore, et lorsque le refroidissement est subit, la condensation devient plus prompte et produit des effets plus redoutables. Des grêlons d'un volume considérable, et d'une dureté qui égale celle du caillou, naissent au milieu des airs. Entraînés par les vents qui ajoutent encore à leur rapidité, ils se précipitent avec furie sur les moissons, sur les espérances du laboureur. Une destruction prématurée dépouille les campagnes de leur riche verdure : les animaux sont mis en fuite, ou succombent sous les coups redoublés de cette eau qui a acquis la consistance et la dureté de la pierre.

Les habitations, elles-mêmes, inutile abri où le cultivateur s'est réfugié, sont détruites ou ravagées.

Ces malheurs causés par la grêle, ne sont que trop communs dans la plus grande partie du Piémont, et notamment dans les lieux que nous parcourons.

La neige couvre quelquefois la terre pendant plusieurs mois consécutifs ; et dans tout cet intervalle de temps, le thermomètre se fixe à dix degrés au-dessous de la glace. Comme la rigueur de l'hiver peut causer de grands préjudices aux vignes lorsqu'elles sont exposées au nord, la plupart des cultivateurs sont dans l'usage de les enterrer pendant cette saison.

On prend également un soin fort attentif des arbres fruitiers, pour les préserver du froid, dont l'impression leur seroit d'autant plus préjudiciable qu'il succède presque immédiatement aux grandes chaleurs. La plupart des hivers s'annoncent par de violens orages mêlés de tonnerres et d'éclairs. Cette circonstance explique parfaitement un passage d'Horace, dans lequel, si l'on n'étoit pas instruit de cette particularité, on seroit tenté de regarder comme absurde, un rapprochement entre la neige et la foudre.

At cum tonantis annus hybernus Jovis,
Imbres nivesque comparat.

La Sesia qui a donné son nom au département, lui sert de limites au sud-est. Cette rivière prend sa source au pied des Alpes; ses détours arrosent la vallée de la Sesia dans les possessions qui

ont autrefois appartenu au roi de Sardaigne, et qui ont été cédées à la république Italienne. Elle entre dans le département dont nous nous occupons, à quelque distance de son confluent, avec la Sessera. Depuis ce point jusqu'à sa jonction avec le Pô, elle forme au nord-est la frontière, tant du département de la Sesia que de celui de Marengo; elle se grossit auparavant d'une foule de rivières qui, presque toutes, prennent leur origine dans le Verceillois.

Toutes ces rivières coulent au bas de riches vallées, dont les coteaux offrent à l'agriculture des mines inépuisables. Dans plusieurs endroits, la pente peu sensible des collines permet à l'eau de les inonder pendant la majeure partie de l'année. Il sembloit que cet envahissement des eaux dût affaiblir les ressources du laboureur. Il a su au contraire en tirer parti, et les approprier au genre de culture qui seul peut leur convenir.

Quelles sont ces campagnes inondées qui semblent n'offrir à l'œil de l'observateur attristé, qu'un vaste et inutile marais? Quelles sont ces herbes aquatiques qui surmontent timidement la superficie des eaux? Ces oiseaux de rivières qui les parcourent d'un vol inégal, n'attestent-ils point que ce sol, continuellement submergé, n'a jamais été sillonné par le fer de la charrue?

Ou bien, à la régularité des plantations, ne doit-on pas croire que ce sont des arpens entiers qu'un déluge partiel a surpris? La désolation ne règne-

t-elle pas dans ces habitations rustiques bâties sur ces éminences ? Leurs infortunés propriétaires n'ont-ils pas vu s'anéantir à leurs yeux le fruit de leurs sueurs et de leurs travaux infatigables ?

Mais désabusons-nous d'une erreur que la prévention inspire trop facilement. Ces terres noyées ne sont point un larcin fait par les eaux aux domaines de la culture ? Des écluses , des batardeaux favorisent au contraire dans ces plaines le séjour de l'élément liquide. Et quelle est la plante qu'on y cultive?. . . . C'est le plus sec de tous les graminées : c'est un végétal qui , par sa nature , sembleroit ne devoir germer qu'au milieu des terreins les plus arides : c'est en un mot, le riz transporté des pays d'Orient dans les champs féconds de la Grèce et de l'Italie , et qui, par un singulier contraste, ne prospère que dans des terres continuellement imbibées et amollies par les eaux , dans une atmosphère échauffée par un soleil brûlant.

Les habitans du Verceillois arrêtent, dès le commencement du printemps , le cours des ruisseaux et des petites rivières ; ils retiennent leur tribut dans des fosses ou réservoirs pratiqués en terre. Ils labourent le sol avec soin , sement ensuite leurs grains , puis ouvrant tout-à-coup et simultanément leurs réservoirs , ils inondent toute la plaine. C'est alors que les chaumes noueux et cannelés du riz , ses feuilles arondinacées et charnues , prêtent à toute la plaine l'apparence d'une mare couverte de joncs : les poules d'eau , les hérons,

les vanneaux, les grèbes, et mille autres oiseaux aquatiques qui voltigent à la surface de ces étangs artificiels, ajoutent à l'illusion.

Le grain mûrit fort tard, et la récolte ne se fait guère que vers le milieu de l'automne. Et bien qu'en ce moment, les épis qui surmontent l'eau soient desséchés et se revêtent de la couleur dorée des moissons, le chaume doit encore rester au milieu de l'eau; aussi, pour le recueillir, les moissonneurs sont-ils obligés de s'enfoncer dans la boue jusqu'à la ceinture.

Les propriétés et les usages économiques de ce graminée sont trop connues pour que nous ayions besoin de les décrire. Les peuples de l'Inde en font leur aliment presque exclusif; ils en tirent par la fermentation et la distillation une liqueur fort énivrante, connue sous le nom d'*arack*. Sa culture convient parfaitement au sol d'une grande partie de l'Italie, et elle y est fort commune; mais elle n'y est pas sans inconvénient. Le séjour perpétuel des eaux stagnantes propage dans les environs, des maladies épidémiques. On assure que la plupart des cultivateurs qui se dévouent à ce genre de plantation, deviennent hydropiques avant d'avoir atteint leur quarantième année.

Les rois de Sardaigne frappés de cette triste observation avoient pris de sages réglemens pour prévenir ces funestes effets : ils avoient défendu la culture du riz dans la plus grande partie de leurs possessions, et ne la permettoient qu'aux environs de

Verceil et de Novarre ; encore avoient-ils ordonné que les rizières fussent au moins à une demi-lieue de distance des hameaux et des grandes routes.

Les naturalistes ne connoissent jusqu'à présent qu'une seule espèce de riz : on prétend néanmoins que dans la Chine il en existe une variété dont la pulpe est de couleur rouge, et qui croît sur le sommet des montagnes les plus arides. Si nos sociétés d'agriculture s'avisent jamais d'exécuter le projet depuis longtemps conçu, d'introduire en France la culture de cette plante, il sera bon qu'elles se procurent auparavant des semences de riz de la Chine, afin de ne point introduire avec le riz une nouvelle source de mortalité.

M. Carver, voyageur Anglais dans l'Amérique septentrionale, a observé dans les parties les plus chaudes de ce continent de vastes savanes où le riz, abandonné à lui-même, croît naturellement et sans les secours de l'art, quoiqu'il paroisse nécessaire pour faire croître les autres graines céréales, dont nous faisons le plus important article de notre nourriture.

Nous citerons ici le passage même de cet auteur.

« Cet utile végétal croît dans les lieux où l'eau » a deux pieds de profondeur, et où il trouve un » bon fond de vase ; ses tiges et les pannicules » qui portent les épis, ressemblent à ceux de l'a» voine, soit à l'extérieur, soit dans leur ensemble, » et elles s'élèvent au-dessus de huit pieds de hauteur.

» Voici la manière dont les Indiens font leur

» récolte. Vers le temps où la pulpe commence à » perdre son lait et à mûrir, ils naviguent dans » leurs canots à travers ces savanes inondées ; ils » lient les épis en faisceaux avec des brins d'é- » corce au-dessous des pannicules, et ils les laissent » ainsi pendant trois ou quatre semaines, jusqu'à » ce que la maturité soit complète ; ils y retournent » à la fin de septembre, et chaque famille recon- » noissant à la manière dont les faisceaux sont liés, » ce qui est de son lot, elle récolte son grain.

» Cette moisson se fait en plaçant le canot immé- » diatement au-dessous des faisceaux de riz, de » manière à recevoir ce qui en tombe lorsqu'on les » secoue, et qu'on les bat avec des bâtons destinés » à cet usage.

» Lorsque les Indiens ont ainsi ramassé leur riz, » ils le font sécher à la fumée, puis ils séparent le » grain de la bâle ou enveloppe extérieure, en » marchant dessus, ou en le vanant. Lorsqu'enfin » ils ont achevé de lui donner la préparation né- » cessaire, ils le mettent dans des peaux de faons » ou de jeunes bisons, cousues en forme de sacs, » et ils l'y conservent jusqu'à la moisson suivante. »

Si l'Amérique septentrionale, ce continent, pour ainsi dire, encore neuf, est favorable à la culture du riz par l'abondance des eaux dont son territoire est arrosé de toutes parts, cette plante et en général toutes celles qui ne réussissent bien que dans les sols humides, doivent prospérer en Italie et spécialement dans la Lombardie, qui est peut-être le

pays du monde où l'irrigation artificielle est dirigée avec le plus de discernement et de méthode. Ce n'étoit pas assez que les sommets sourcilleux des Alpes, des Apennins, comme autant d'alembics, alimentassent une quantité prodigieuse de ruisseaux et de rivières; la plupart de ces écoulemens d'eau ne sont en quelque sorte que des torrens presqu'à sec pendant l'été, et qui, durant l'automne et le printemps, se débordent dans les plaines. Le *naviglio* ou canal qui, partant d'Ivrée, se rend par une ligne courbe et irrégulière à Verceil, et fait communiquer les eaux de la Doire avec celles de la Sesia, nous presente un modèle des travaux qu'on a su faire en ce genre. Semblable à ceux qui joignent ensemble le Tésin et l'Abbiate, la Martesana et l'Adda, et qui tous établissent médiatement ou immédiatement la navigation avec le Pô, que les anciens nommoient le roi des fleuves, il n'a pas seulement pour but de faciliter la circulation intérieure, de fournir aux produits du commerce et de l'industrie un véhicule nécessaire; il contribue encore à inonder momentanément les terres qui l'avoisinent, à y déposer à-la fois un limon fécondant, et une humidité sans laquelle il n'y a plus de végétation (4).

Il est hors de doute que les anciens Romains connoissoient la pratique de l'inondation des terres. S'il y avoit quelque incertitude à cet égard, il suffiroit de citer des passages de Columelle et de Virgile, qui tranchent péremptoirement la ques-

tion. En effet, à moins de supposer, comme le fameux Perrault et d'autres détracteurs de l'antiquité, que les anciens auteurs de la Grèce et de Rome ont été faits ou presque entiérement refaits par des moines du moyen âge, nous devons croire que leurs descriptions sont exactement conformes aux usages de leurs temps : on voit d'ailleurs en quelques endroits de l'Italie des conduits qui ont évidemment servi à cet usage. On voit encore dans la vallée de Terni, dans les états de l'église, deux aqueducs très-bien conservés, qui servent à arroser les terres : cependant ce territoire, malgré sa fertilité, n'est pas aussi riche qu'il le fut autrefois, puisque, si nous nous en rapportons au témoignage de Pline le naturaliste, on y fauchoit les prés quatre fois par an.

Il paroît que dans le quatrième siècle, lorsque l'irruption des barbares anéantit tous les arts d'utilité et d'agrément, cette salutaire méthode fut discontinuée. Ce furent les hommes du nord qui portèrent à l'agriculture ce coup qui paroissoit devoir être irréparable, et (chose plus surprenante) ce fut un homme du nord, Théodoric, le premier prince des Goths, qui ait régné en Italie, qui osa arrêter le torrent de la dévastation, qui empêcha la ruine et la démolition du petit nombre d'édifices échappés à l'ignorante fureur des barbares; ce fut lui, en un mot, qui dirigea toutes ses pensées vers l'amélioration de l'agriculture. Il entreprit le desséchement des marais Pontins, déjà tenté par les empereurs;

et s'il n'y réussit pas, c'est que l'exécution de ce louable desir étoit sans doute impossible ; c'est que les souverains modernes de l'Italie, et entr'autres le vénérable Pie VI, ont infructueusement tenté d'assainir la campagne de Rome, en augmentant la quantité des terres cultivées.

Dans ce temps-là, les arts persécutés s'étoient réfugiés en Afrique, en Arabie : ils fleurissoient chez des peuples, aujourd'hui replongés dans l'ignorance et dans le vandalisme, comme s'ils n'avoient eu qu'en dépôt ces précieuses connoissances. Théodoric employa près de lui des Africains pour l'aider de leurs lumières. Un d'eux, Aquilegius, possesseur du secret d'inonder les terres, et de les imbiber à propos de la quantité nécessaire à la végétation, s'étoit rendu à Rome pour y enseigner ses procédés. Théodoric l'accueillit magnifiquement, et lui fit donner des appointemens considérables.

Mais avec Théodoric s'évanouirent toutes les espérances que l'Italie pouvoit former, de voir renaître l'ancienne source de ses richesses. Ce beau pays retomba dans une aveugle barbarie; et il fallut, pour y ramener le goût des arts, que des milliers d'hommes, entraînés dans la Palestine par la soif de la gloire, l'espoir des conquêtes, et des motifs de religion, reprissent chez les Orientaux ces bienfaisantes théories qui s'étoient éclipsées en Europe.

Les croisades furent assurément bien sanglantes : elles coûtèrent bien des larmes, bien des gémissemens

mens à l'humanité ; leurs auteurs, on ne peut se le dissimuler, furent guidés par des motifs bien frivoles, condamnés trop rigoureusement peut-être par la philosophie, désapprouvés par la religion elle-même : elles procurèrent toutefois des avantages que ne soupçonnoient pas ceux qui entreprenoient ces guerres lointaines. Elles arrêtèrent les progrès du mahométisme triomphant ; elles furent la première origine du droit politique qui lie, même pendant la guerre, toutes les nations de l'Europe. Pour combattre l'ennemi commun, toutes les haines particulières des peuples chrétiens furent oubliées ; tous se prêtèrent un appui mutuel. Les Français, les Anglais, les Allemands, les Italiens, les Espagnols rapprochés par cette grande confédération, s'accoutumèrent à se voir, à combattre ensemble en faveur de la même cause ; et, pour rompre des alliances cimentées par la religion, il ne falloit peut-être que des discussions religieuses.

Mais un avantage plus réel et plus sensible que l'Europe retira de ces expéditions, ce fut la restauration des arts. Le petit nombre de croisés qui survécurent à la destruction, revinrent dans leur patrie, frappés du souvenir des plaines délicieuses qu'ils avoient contemplées sous un climat embrasé. Ils se rappeloient les campagnes florissantes de la Syrie, entourées de déserts ou de sables arides, mais dans le sein desquelles, des canaux distribuoient la fertilité, et réparoient l'oubli de la nature qui, dans ces pays, est avare des eaux pluviales.

Ils voyoient, en un mot, de toutes parts, la fable des jardins de Sémiramis réalisée. De retour chez eux, ils voulurent exécuter en petit, ce qu'ils avoient admiré en grand. Les Piémontais et les Milanais furent les premiers qui profitèrent de l'exemple et des instructions des croisés.

Chaque morceau de terre en Piémont, susceptible d'arrosement, fut arrangé de manière à rapporter à son propriétaire le tribut le plus abondant qu'il fût possible. Les rivières devenues dociles aux travaux des laboureurs ne suivirent plus exclusivement la pente que leur avoit tracé la nature; elles se partagèrent en une multitude de petits ruisseaux, qui ne contribuèrent pas seulement à fertiliser les terres, mais qui les créèrent en quelque sorte, en y déposant sans cesse les alluvions des torrens, la terre végétale suspendue dans les eaux en molécules imperceptibles, et qui s'en précipite sous la forme de limon. Aussi, toute la plaine de la Lombardie et la majeure partie du territoire Piémontais peuvent-elles être appelées le don des rivières, comme le sol de l'Egypte a été anciennement nommé le don du Nil.

Obligés de nous borner à ce qui touche particulièrement le territoire du Verceillois, et le département de la Sesia, nous n'offrirons pas à nos lecteurs le tableau des productions que les Italiens, en géneral, retirent de la méthode des arrosemens dans des terres où, sans cela, régneroit une infécondité absolue.

Nous venons de parler du riz qu'on y récolte ; nous devons ajouter que les autres grains y viennent avec un égal succès, pourvu qu'ils soient semés dans les terroirs qui leur sont propres. Il n'y a point de forêts dans ce pays : le peu d'arpens de bois qui ait été conservé, l'a été pour les menus plaisirs des rois de Sardaigne qui ne vouloient pas se priver des agrémens de la chasse. Tous les bois de ce départemens fourmillent de gibier : on élève dans les fermes une foule de bestiaux et de volailles.

La culture des mûriers y produit une grande quantité de soie. Cette production fait la principale partie du commerce de tout le Piémont; mais comme on ne sait pas l'y travailler, on n'en tire pas tout le parti qu'il seroit possible d'en obtenir. Les rois de Sardaigne ont de tout temps fait les plus grands efforts pour encourager dans leurs possessions la multiplication de cet arbre précieux qui fournit et nourrit la plus industrieuse des chenilles. Il sembleroit que l'intérêt personnel ne fût pas un mobile assez puissant pour diriger les hommes. Ils spéculent rarement dans l'avenir ; un léger bénéfice assuré et prochain a pour eux plus d'attrait qu'un gain considérable, mais douteux et éloigné ; aussi les Piémontais auroient-ils eu l'imprudence de négliger les mûriers, si leurs princes ne les eussent rappelés à cette intéressante spéculation, par des primes, par des exemptions d'impôts.

La culture de ces arbres est d'autant plus précieuse dans ce pays qu'ils croissent sur des terroirs

qui ne seroient pas bons à autre chose. Nous avons vu que les endroits inondés sont réservés à la culture du riz ; les lieux moyennement humides sont consacrés à celle du bled, du lin, du chanvre ; les côteaux dont le sol est léger, graveleux et maigre, sont favorables à la culture des vignes, et produisent d'excellens raisins, dont on tireroit un vin précieux, si la méthode de faire les vins étoit mieux connue dans toute l'Italie en général. Enfin les endroits trop arides pour la vigne conviennent parfaitement aux mûriers. Ceux qui croissent dans ces sols pierreux et sablonneux sont d'un rapport beaucoup plus lucratif que ceux qu'on cultive dans les lieux plus humides. Non seulement le corps entier de l'arbre y est plus beau ; mais la qualité des feuilles y est infiniment meilleure, et cette différence en apporte une très-sensible dans la qualité de la soie.

Les mûriers ont d'ailleurs un grand avantage, c'est qu'ils sont les plus tardifs de tous les arbres à donner leurs feuilles, et par là, moins exposés que tous les autres aux vicissitudes des saisons. Dès le printemps on les dégarnit de leurs premières feuilles, pour la nourriture des vers à soie ; ils se regarnissent bientôt après, et donnent jusqu'à la fin de l'automne un ombrage utile et agréable.

Ce sont les mûriers blancs (5) que l'on cultive pour cet objet. Les mûriers noirs ont des feuilles plus grandes, plus abondantes ; les fruits sont meilleurs et plus nourrissans ; mais les vers à soie en

tirent une nourriture trop grossière et trop substancielle ; elle nuiroit à la bonté et à la finesse de la soie.

Le département de la Sesia se divise en six arrondissemens de sous-préfecture; savoir : Verceil, Biella, Santhia, Crescentino et Masserano. Le Novarais et tous le pays enfermé entre les Alpes d'une part, le Tessin, le Pô, et la Sesia de l'autre, faisoient autrefois partie des possessions des rois de Sardaigne; ils les avoient acquises dès 1707; mais la confirmation ne leur en fut donnée que par le traité d'Utrecht de 1714 : on les força de les restituer à la paix de Campo Formio, et ils furent réunis à la république Cisalpine. Ils ont continué depuis d'appartenir à cette puissance, aujourd'hui nommée république Italienne.

La ville de Verceil, chef-lieu du département, est une cité fort ancienne et fort célèbre. Pline, Ptolomée, Polybe, Strabon, Tite-Live, Cicéron, Antonin, Tacite et beaucoup d'autres écrivains fameux de l'antiquité en ont parlé avec distinction. Son origine est fabuleuse comme celle de tous les lieux dont la fondation se perd dans l'histoire de l'enfance des empires. On en a attribué la fondation à Phaéton, à Hercule le Libyen (ou plutôt Lébétien) ou à la Vénus Troyenne. Pline pense avec beaucoup de probabilité que Verceil étoit une des villes principales des Lébétiens, peuple qui s'étendoit depuis la grande Doire jusqu'à la Sesia.

Le nom de Verceil dérive, suivant la plupart

des auteurs, d'un temple consacré à Vénus qui se trouvoit dans son voisinage : ainsi le mot latin *Vercellae*, seroit une corruption de *Veneris cellae*, c'est-à-dire, chambres, cellules ou même boudoirs de Vénus. L'existence de ce temple où l'on se livroit à des plaisirs infames est avérée ; il n'est pas moins certain que l'empereur Constantin en ordonna la démolition.

Martial parle de cette même ville sous le nom de *Vercellae Apollineae* : les étymologistes un peu embarrassés par l'amalgame de deux déités, qui n'avoient pas précisément les mêmes penchans, se tirent d'affaire en disant que si on y sacrifioit à Vénus, on pouvoit tout aussi bien y adorer Apollon. Ils vont même jusqu'à prétendre que les Verceillois s'étoient adonnés à l'étude des sciences et de la poésie, et avoient pour cette raison consacré leur cité au dieu du goût. Il vaut mieux croire que ces dénominations sont arbitraires.

Quoi qu'il en soit, cette jolie ville est située dans une plaine charmante, près de la rivière de la Sesia ; nous avons parlé de la fertilité de ses environs, nous devons ajouter qu'il s'y trouvoit jadis des mines d'or fort productives, dont Pline nous a conservé le souvenir dans le 33e. livre, chapitre XXI de son *Histoire naturelle*. Il falloit qu'elles fussent dans une exploitation bien florissante, puisque cet auteur nous apprend que les censeurs défendirent à ceux qui en avoient la ferme d'y employer plus de cinq mille hommes. On vouloit

sans doute réserver des bras aux travaux champêtres ou aux entreprises militaires.

C'est une chose assez remarquable que la plupart des mines d'or et même d'argent se soient trouvées comme subitement taries, peu de temps après la découverte des mines abondantes de l'Amérique ?

Nous pensons néanmoins que si ces mines ont été négligées il ne faut pas l'attribuer uniquement à l'épuisement qui tôt ou tard devoit s'y manifester, mais à la richesse des mines d'Amérique qui offroient à l'exploitation une plus grande facilité. Si jamais les trésors du Mexique, du Pérou et du Potose venoient à se dessécher, les métaux précieux enfouis dans les entrailles de la terre européenne seroient encore exploités par des mains avares. Les mines anciennes seroient rouvertes ; on en découvriroit de nouvelles.

La population et la puissanse de Verceil n'ont pas toujours été les mêmes. Du temps de Tacite, c'étoit une place importante, l'une des plus fortes villes municipales qui fussent au-delà du Pô. Elle étoit bien déchue de cette splendeur dans le temps où vivoit St. Jérôme. Voici en quels termes ce père de l'Eglise en parle : *Vercellae, Ligurum civitas haud procul à radicibus Alpium sita, olim potens, nunc est raro habitatore semiruta.*

« Verceil, citée des Liguriens, située à peu de » distance des Alpes, jadis puissante, est aujour- » d'hui déserte et à moitié ruinée. »

Puisque nous citons St.-Jérôme, nous ne devons

pas oublier une anecdote qu'il prétend être arrivée dans cette même ville. Le passage même que nous avons copié figure en tête de cet article. Un mari avoit accusé sa femme d'adultère devant le proconsul romain qui parcouroit la province. L'accusée fut traduite à son tribunal, ainsi que le jeune homme qu'on supposoit être son complice. Comme ils nièrent l'un et l'autre le délit qui leur étoit imputé, on les exposa aux tortures les plus cruelles. L'excès de la douleur fut tel que le jeune homme, ne pouvant la supporter, préféra avouer tout ce qu'on vouloit, bien qu'il fût innocent, plutôt que de souffrir plus longtemps; mais l'infortunée femme persista dans ses protestations d'innocence, et prononça ces paroles sublimes : « Seigneur Jésus, à qui » rien n'est caché, vous qui sondez les replis les plus » secrets des cœurs, je vous prends à témoin que » ce n'est pas dans la crainte de la mort, mais » par amour pour la vérité, que je nie le crime » odieux dont on m'accuse. Et vous, misérable » jeune homme, si vous êtes empressé de voler à » un trépas certain, pourquoi, par un aveu men- » songer, exposer à un supplice infamant deux » victimes innocentes? Je consens à mourir, mais » disculpée du crime d'adultère . . . . . »

Cette fermeté extraordinaire ne fit qu'irriter le juge : inutilement ordonna-t-il de redoubler les supplices, la constance de l'accusée fut inébranlable. Enfin, les deux accusés furent condamnés à perdre la tête. Celle du jeune homme fut abattue du

premier coup ; deux bourreaux réunirent en vain leurs efforts pour faire tomber celle de la femme ; en vain ils la frappèrent jusqu'à sept fois, ils purent à peine lui faire une blessure légère.

Le peuple enthousiasmé par ce miracle se précipita sur le lieu du supplice, et arracha à ses bourreaux celle que la divinité prenoit aussi évidemment sous sa protection.

Ce qui nous étonne le plus dans cette aventure, c'est que le proconsul et le mari se soient crus fondés à demeurer dans une incrédulité opiniâtre. Au lieu de se ranger de l'avis de la multitude, ils firent de nouvelles poursuites contre l'infortunée, et cherchèrent à la reprendre pour lui faire subir un supplice auquel il lui fût impossible d'échapper ; mais l'empereur, frappé des circonstances merveilleuses de cette affaire, ne balança pas à accorder la grace de la condamnée.

Saint-Jérôme, écrivain d'ailleurs fort grave, raconte ce fait avec toute l'apparence de la conviction : on ne peut s'empêcher de croire qu'il en étoit fermement persuadé. Quant à nous, il n'est pas nécessaire que nous exposions nos doutes à cet égard. Ah ! si le ciel, daigna une seule fois, retenir dans la main des bourreaux le glaive dirigé par l'erreur ou par l'injustice, pourquoi ne réitéra-t-il pas le même miracle dans tant d'autres circonstances où il n'étoit pas moins nécessaire, soit pour protéger l'innocent, soit pour raffermir la foi ébranlée !

Nous ne parlerons point des révolutions successives qui firent passer Verceil et tout le territoire des Lébétiens sous la domination de plusieurs conquérans, d'Alaric, roi des Goths, des Lombards, et des autres peuples qui tour-à-tour dévastèrent l'Italie. Elle passa ensuite aux *viscontis* de Milan. Ces princes y bâtirent une forte citadelle et un château qui commande la plaine, qu'arrose la rivière de Cervo. Enfin, en 1627, Philippe Marie, de cette même famille, voulant épouser Marie de Savoie, céda aux ducs de Savoie la possession de la ville et de toute la seigneurie.

Les habitans de cette cité goûtèrent, sous le gouvernement d'Amédée VIII, un repos et une tranquillité dont leurs troubles intérieurs et l'ambition de leurs voisins les avoient privés depuis long-temps. Ce bonheur dura pendant plus d'un siècle ; mais ils eurent ensuite à souffrir des guerres des Français et des Espagnols : les deux partis attaquèrent, prirent et saccagèrent leur ville tour-à-tour. Charles Emmanuel II, à qui elle fut rendue à la paix, sentant l'importance de cette place, clef de ses possessions subalpines, l'environna d'une nouvelle enceinte de murailles et d'ouvrages réguliers qui la rendirent imprenable, dans l'acception que l'on est convenu de donner à ce mot en langage de tactique. Verceil figuroit donc au nombre de ces imposantes forteresses qui sembloient ne pouvoir manquer d'arrêter les pas du vainqueur qui auroit eu la témérité de franchir les Alpes. Ce-

pendant toutes ces ressources n'empêchèrent point qu'au commencement, au milieu et à la fin du dix-huitième siècle, le Piémont ne devînt, presque sans interruption, le théâtre de la guerre : il faut avouer cependant que, par une fatalité bien étrange, ces places n'ont presque jamais, dans tout le cours de ce même siècle, supporté de siége en règle. Après la fameuse bataille de 1706 où le prince Eugène fit lever le siége de Turin et délivra tout le Piémont, lorsqu'il n'avoit eu d'autre but que de jeter des renforts dans cette place, une capitulation faite par suite de cette action mémorable, lui livra la plupart des forteresses de l'Italie, sans en excepter Mantoue.

Nous avons vu des capitulations semblables livrer, sans coup férir, au général Bonaparte les principales villes de Piémont, à sa première entrée en Italie, et le Piémont tout entier après la bataille de Marengo. Lorsque le général russe Suwarow attaqua et prit l'une après l'autre les villes fortifiées de ce pays, Verceil étoit démantelé depuis longtemps.

La forme de la ville est presque circulaire. Elle a la Sesia au nord, et le Cervo au nord-ouest. Dans la première de ces rivières et en face de la ville, est une île d'une certaine étendue, qui contient quelques habitations où logent des pêcheurs et des mariniers. C'est en effet dans cette partie que se trouve le port. La communication immédiate de la Sesia avec le Pô facilite les relations de cette ville qui pourroit fleurir par le commerce,

si toutefois le génie italien ne s'opposoit point à des spéculations semblables.

Un peu plus à l'est, se trouve un bac par lequel on arrive à la route de Milan. Avant d'arriver à Milan, il faut passer le Tesin, et on le traverse également dans un bac. Il est bien étonnant que, dans ce pays, on ne se soit jamais occupé de faciliter, par la construction des ponts, le passage des rivières : il faut absolument les traverser dans des barques souvent incommodes et dangereuses; et l'on acquitte un droit de péage proportionné à la crue des eaux.

Dans les autres contrées de l'Europe, nous regardons les voyageurs comme des hommes utiles qui viennent nous apporter leur argent en échange *de nos marchandises*, ou qui se chargent de nous fournir les articles qui nous manquent; ou enfin comme des curieux qui, au détriment de leur patrie, veulent bien nous faire jouir d'une portion de leurs richesses. En conséquence nous leur facilitons, le plus qu'il est possible, la circulation dans notre territoire; nous leur applanissons les routes, nous leur frayons au-dessus des rivières un chemin sec et solide. Les Italiens, au contraire, sont un peu accoutumés à ne voir dans les étrangers que des curieux, du caprice desquels il faut profiter; ils cherchent à les rançonner par tous les moyens possibles.

On dira peut-être que la construction des ponts éprouve, notamment dans cette partie de l'Italie,

des inconvéniens auxquels ailleurs elle n'est point sujète. Il est des rivières, comme par exemple la Gogna qui passe aussi fort près de Verceil, que dans l'été on traverse à pied sec, et qui dans la saison humide se débordent dans les campagnes; mais il nous semble qu'il seroit facile de proportionner l'étendue des ponts ou de leur chaussée à l'élévation des plus hautes eaux. Le plus grand malheur qui en résulteroit, c'est que ces rivières semblables au Mançanarèz, petit ruisseau près de Madrid, tout fier du pont majestueux que Philippe II y a fait construire, couleroient sous une seule arche pendant une partie de l'année; mais, dans les grandes eaux, elles se distribueroient uniformément sous toutes les arches.

La porte, dite de Milan, se distingue par la noblesse et l'élégance de son architecture. Elle présente six groupes de triples colonnes ioniques, dont les fûts, les chapiteaux et les piédestaux sont engagés les uns dans les autres. Au milieu d'elles, est l'ouverture qui sert de porte, décorée de quatre colonnes d'ordre corinthien. Leur chapiteau s'élève au tiers du fût des colonnes ioniques. Ce mariage de deux ordres est fort agréable, quoiqu'il se trouve en contradiction avec les règles de l'architecture. En effet, il est bien permis de mêler plusieurs ordres dans un même édifice; mais on les place ordinairement les uns au-dessus des autres, et on ne les confond pas dans le même étage, dans la même partie du bâtiment. Ensuite il est d'usage de placer

en bas les ordres les plus lourds, comme devant plus naturellement servir d'appui aux autres. Ici on a fait tout le contraire ; car les colonnes corinthiennes, les plus légères de toutes, sont posées plus près du sol.

Entre les colonnades il y a des fenêtres ou embrasures par lesquelles passent les canons. Cette fabrique est surmontée de six statues représentant des personnages célèbres.

L'emplacement où fut la citadelle est une chaîne de collines qui entourent la ville presque de toutes parts, si nous en exceptons la partie qui fait face à la Sesia. Les principales places publiques sont la grande place, ou *Piazza Maggiore*, située presque au milieu de la cité. La ville est partagée en deux par une belle rue qui malheureusement éprouve vers le milieu un coude qui interrompt l'alignement; c'est la promenade intérieure de la ville. La partie septentrionale de ce cours s'appelle *Corso di Borgo*; la partie méridionale, *Corso di Strada*. La place *del Duomo* est aussi fort belle, mais n'est pas régulière. En général, la manière dont les rues ont été bâties se ressent de la forme circulaire de la ville. Du côté oriental, on voit une grande rue qui figure un quart de cercle presque parfait. Les rues en Italie n'ont point, comme en France, de numéros pour faciliter l'indication des adresses; mais comme les églises, ou plutôt les chapelles y sont singuliérement multipliées, on s'en sert pour désigner les

maisons particulières. Ainsi on écrit: *Al signor N...* près S. Pierre, S. Paul, S. Eustache, etc.

Le château des anciens comtes de Verceil n'a rien qui soit digne d'une mention. Les autres édifices les plus remarquables sont ceux consacrés au culte. Comme le diocèse de Verceil étoit anciennement fort étendu, ce n'étoit pas une petite distinction pour une église que d'en être la cathédrale. Deux temples se disputèrent longtemps cet honneur; l'un consacré par S. Eusèbe au martyr S. Theonest, et qui dans la suite fut dédié au fondateur lui-même; l'autre sous le vocable de sainte Marie-Majeure; mais le premier a triomphé. On conservoit dans son trésor des objets fort curieux, entr'autres un manuscrit des évangiles de saint Mathieu et de saint Marc, écrits sur un parchemin vélin très-mince: on assure qu'il a été tracé par saint Eusèbe dans le quatrième siècle. Cette cathédrale a été fameuse par le concile que le pape Léon IX y convoqua dans le onzième siècle contre l'hérésie de Bérenger, archidiacre d'Angers. Ce théologien s'efforçant de concilier la raison et la foi, s'étoit fabriqué un système à lui sur l'eucharistie. Comme il s'étoit fait un nombre infini de partisans, il ne fallut pas moins qu'un concile général pour combattre les innovations qu'il vouloit introduire dans les dogmes.

Le pavé de Sainte-Marie-majeure est une mosaïque presque entièrement effacée, qui représente l'histoire de Judith avec toutes ses circonstances.

On montroit au grand hôpital de Verceil un objet fort curieux, devant lequel se prosternoient les dévots, et que les physiologistes examinoient avec curiosité : c'est le corps d'André Valla, né à Angers, et qui mourut à Verceil vers l'année 1685. Les rigueurs et la longue abstinence qu'il s'étoit imposées pendant son pélerinage à Rome, lui causèrent une étisie générale qui termina sa carrière. Tous les fluides de son corps s'absorbèrent ; les muscles s'endurcirent et se pénétrèrent de sucs calcaires; le tissu cellulaire disparut; en un mot, il avoit, dans toute la rigueur du terme, la peau exactement collée sur les os. Cette pièce pathologique s'est conservée depuis dans le même état, sans aucune altération ; la peau d'une blancheur éblouissante laissoit voir sur les joues les rougeurs qui caractérisent ce genre de maladie.

En suivant la route de Verceil à Turin, nous voyons de toutes parts ces signes non équivoques de prospérité qui justifient si bien ce mot du duc Charles Emmanuel, lequel parlant des diverses ressources de ses domaines, disoit : *qu'il tiroit de la Savoie tout ce qu'il pouvoit, et du Piémont tout ce qu'il vouloit.*

A six ou sept lieues de Verceil nous rencontrons la ville de Santhia, ainsi nommée par syncope de *Santa Agatha*, nom de la sainte sous les auspices de qui, ses pieux fondateurs l'avoient consacrée. Cette cité, aujourd'hui peu considérable, est célèbre par l'ambassade solemnelle et par les présens

que

que Charlemagne y reçut de la part d'Aaron, roi de Perse, et d'Amurat Abraham, roi d'un petit état de l'Afrique. Elle jouissoit, au commencement du onzième siècle, d'une assez grande splendeur; mais les guerres civiles qui désoloient tout le territoire de Verceil y portèrent le ravage et la désolation. Le peu d'habitans qui y resta s'y trouvoit au milieu des décombres : cependant les habitans de Verceil la rétablirent, y envoyèrent plusieurs colonies de leurs propres citoyens, et même plusieurs familles nobles. La commodité de la situation et la beauté du site y attirèrent promptement un grand nombre d'étrangers; l'enceinte des murailles ne tarda pas à se trouver trop étroite pour contenir une population florissante; il fallut reculer au loin ses limites, tracer une seconde enceinte, et la fortifier par des tours.

Elle devint enfin tellement redoutable que Bonnivet, seigneur français, et Louis de Bizague, natif de Milan, à la tête d'une poignée de troupes, y soutinrent victorieusement les efforts prolongés de l'armée espagnole, commandée en personne par le duc d'Albe, lieutenant-général de l'empereur Charles-Quint en Italie. Au reste, la chance ne fut pas toujours aussi heureuse en faveur des habitans de Santhia, ou plutôt de ceux qui se chargeoient du soin de les empêcher de changer de maîtres. Cette ville succomba ensuite plusieurs fois aux attaques des différens partis.

Santhia est située dans une belle plaine. Le

nombre des maisons n'est pas considérable ; mais elles sont disposées avec régularité. Le canal d'Ivrée à Verceil passe sous ses murs, du côté du midi.

La ville de Crescentino, chef-lieu de Sous-Préfecture, est située dans un lieu bas et marécageux, près de la rive droite du Pô, à peu de distance du confluent de la grande Doire avec ce beau fleuve.

L'air y est par conséquent humide, fréquemment chargé de brouillards, et fort insalubre ; mais cet inconvénient ne nuit pas à la population, la situation favorable de cette ville sur la route de Turin, d'Ivrée, de Verceil, de Casal, d'Asti et de tant d'autres villes, la fécondité du sol environnant, le parti qu'on a su tirer des marais pour les réunir par des canaux et arroser toute la campagne d'eaux courantes ; enfin, le goût naturel des habitans pour les occupations du commerce et l'agriculture, concourent à y amener la prospérité.

Il faut ajouter à la louange des Crescentinois qu'ils exercent envers les étrangers une hospitalité touchante. Cet accueil, à la vérité, est intéressé, puisque sans cela les foires ne seroient pas aussi bien fréquentées; mais dans les actions des hommes, il faut plus souvent avoir égard aux résultats qu'aux motifs qui les dirigent.

Les villes ont leur généalogie comme les grandes familles. Ceux de Crescentin s'efforcent de prouver que l'origine de leur ville remonte à la plus haute antiquité, et qu'elle se nommoit autrefois *Cam-*

paniole; mais ils n'en rapportent pas de preuve satisfaisante. Il paroît, au contraire, que dans les temps où les factions des Guelfes et des Gibelins ravageoient la Gaule Cisalpine, des proscrits de Verceil, du Mont-Ferrat et du Canavois, chassés de leur sol natal, choisirent un lieu où ils pussent fonder un modeste village, et s'y mettre à l'abri des persécutions. Le territoire de Crescentin leur parut convenable à tous égards. Ils employèrent le peu de fonds qu'ils avoient réussi à sauver du naufrage, pour bâtir ce hameau, lequel s'aggrandit successivement, et finit par devenir une cité florissante. Un accroissement si prompt fit donner à la nouvelle ville, le nom *Crescentino*, du mot Italien *Crescere*, croître.

Il ne nous reste plus à parler que d'une seule ville qui offre quelque intérêt : c'est celle de Bielle; elle se raproche un peu plus du centre du département que celles que nous avons déjà décrites. Les auteurs latins l'appellent *Bugella*; quelques anciens monumens portent le nom de *Buiella* ou *Bujella*, qui est à peu de chose près le même. Comme il croît en abondance sur les collines voisines une espèce de bouleau nommé dans le pays *Bioglio*, et qui sert à faire des cercles de tonneau, un auteur moderne s'est imaginé que le nom de la ville dérivoit de l'utile végétal qui croît dans ses environs : cela lui parut d'autant plus probable que, dans les armoiries de Bielle; on remarque des pièces qui ont quelque rapport avec cette conjec-

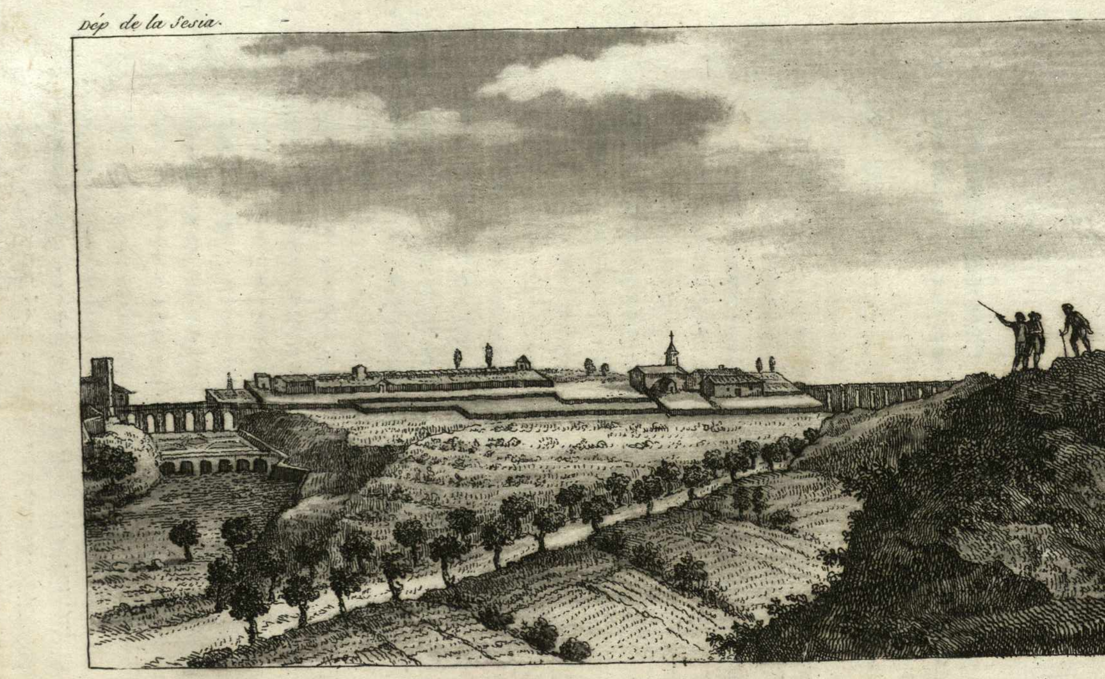
ture. D'autres écrivains disent que Décius Brutus y fit quelque séjour pendant son gouvernement de la Gaule Cisalpine, et qu'elle fut nommée en conséquence *Bruticella*, et par corruption *Brucella*, etc.

On y voit d'ailleurs fort peu de traces d'antiquités romaines, si l'on en excepte les masures d'un ancien temple que la tradition prétend avoir été consacré à Apollon.

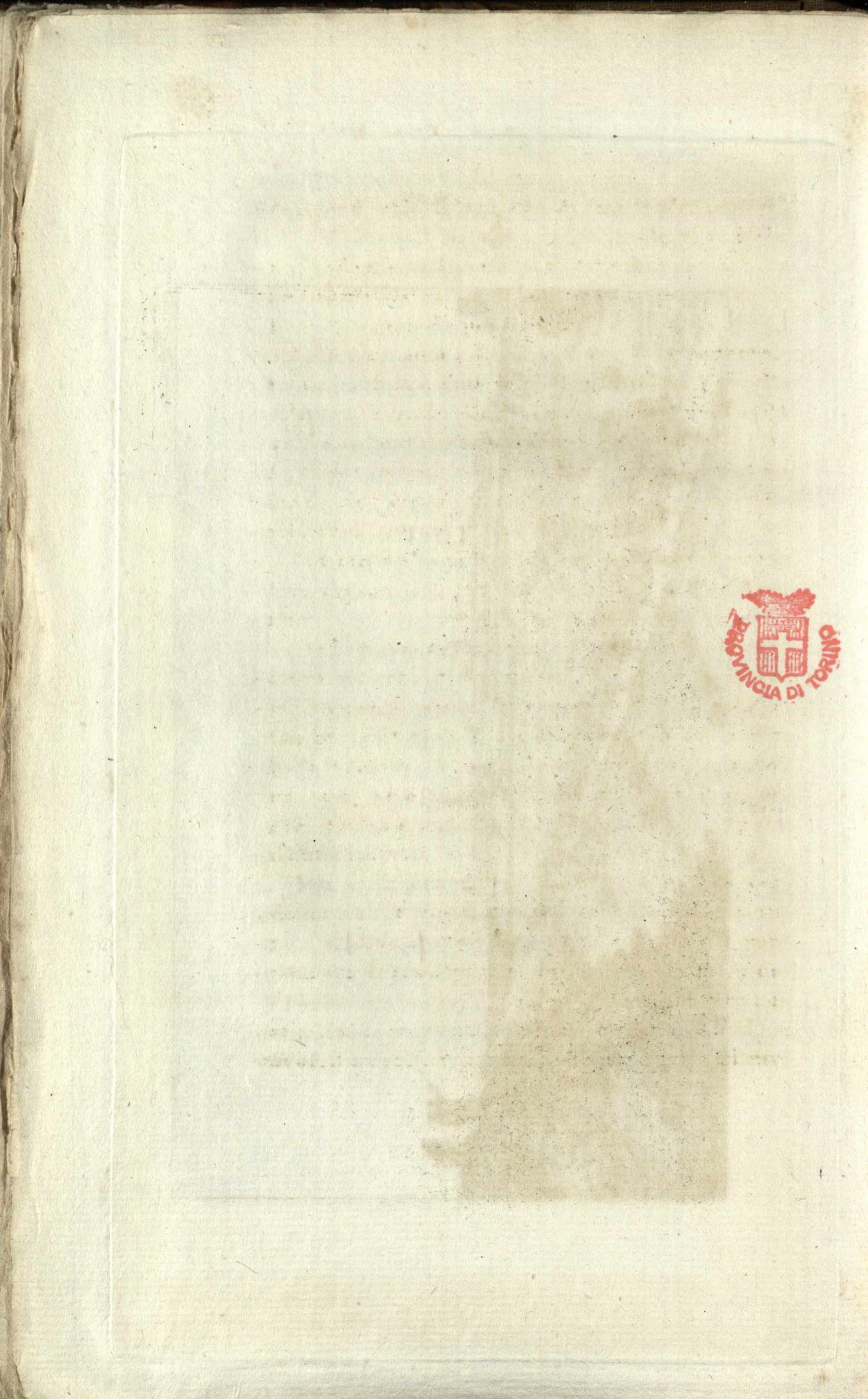
Bielle est bâtie au pied d'une éminence située au midi. Les maisons disposées en amphithéâtre s'élèvent comme des gradins jusqu'au sommet de cette même colline. Ainsi elle se divise naturellement en deux parties, dont l'une s'appelle *la Plaine*, et l'autre qui a été bâtie la dernière s'appelle *quartier de la Place*. Le *Cervo* baigne ses murs d'un côté; elle est arrosée de l'autre par un torrent, dans le sable duquel on trouve quelquefois de petites particules d'or, ce qui lui a fait donner le nom d'*Aurena*.

La ville basse est la moins peuplée; elle s'élève par une pente presque insensible, et tout à coup la colline, devenue plus escarpée, n'est plus couverte que de jardins, de vignes et de vergers. Un peu au-dessus est la ville haute, ou quartier de la place. Le sol devenu plus uni a permis d'y bâtir un nombre considérable de maisons, et toute la population a reflué de ce côté.

A l'extrémité orientale est un aqueduc superbe, sans lequel toute cette partie de la cité seroit privée



l'Acqueduc de Biella.



d'eau, parce que la profondeur des puits y est trop considérable.

Ce fut un évêque de Verceil qui, en 1140, occasionna, en quelque sorte, le déplacement de la ville. Ayant fait construire une forteresse sur l'emplacement où l'on voit aujourd'hui un couvent de Dominicains, il accorda différens priviléges et exemptions, à ceux qui viendroient s'établir sur le sommet de la colline. Ces avantages séduisirent beaucoup de personnes, et la ville basse se seroit bientôt trouvée déserte, si la culture des terres n'eût forcé quelques particuliers à y demeurer. Mais cette circonstance fit naître entre les habitans des deux quartiers une division d'où s'ensuivirent des rixes fréquentes et même des meurtres. Cette animosité éclata avec plus de fureur sous l'empereur Frédéric II, qui éleva un schisme contre l'église romaine. Les habitans se partagèrent en deux factions, l'une pour, l'autre contre les prétentions de l'empereur. Chacun des deux partis se mit à incendier et à détruire le quartier ennemi; l'un et l'autre obtinrent un succès malheureusement trop complet, et la ville entière fut démolie par ses propres citoyens. Heureusement un évêque de Verceil, Martin Avogrado, parvint à la rétablir. Les Biellois, reconnaissans, consacrèrent par une épitaphe honorable les soins et l'humanité de ce respectable prélat.

Toute la ville de Bielle fourmille de monumens destinés au culte : il n'y en a pas moins dans ses

environs; mais, de toutes ces églises, la plus fameuse est celle de la Vierge, sur le mont Oroppa, à six milles de Bielle. Les milles d'Italie sont de soixante au degré ; six milles valent en conséquence deux lieues et demie de nos lieues.

Cette montagne est un des mammelons d'une chaîne de hauteurs, dont le pic le plus élevé s'appelle *Monte-Mucrone*. Au bas de celui-ci est une petite vallée enfoncée, dans le creux de laquelle se rassemblent les eaux des sources ; elles y forment un lac de cinq cents pas de large, d'où sort la petite rivière d'Oroppa.

Six cents pas plus loin, cette rivière arrose la base de la montagne, à laquelle elle a donné son nom.

De loin, cet amas de montagnes, de rochers et de précipices, inspire une mélancolique terreur ; mais vu de plus près, leur aspect est plus agréable. On aperçoit alors des collines parées de la plus belle verdure, ornées de bosquets naturels, où croissent pêle-mêle, et dans un aimable désordre, toutes sortes de sauvageons, de peupliers ou d'autres arbres.

Des eaux courantes divisent ces nappes verdoyantes, et y entretiennent une fraîcheur continuelle. Dans d'autres lieux, que la nature n'a point pourvus de ces bosquets, ou bien que la main des hommes en a privés à dessein, le fénu-grec, le sainfoin, le serpolet, le raigrass, ou d'autres herbes, nourriture recherchée des bestiaux, élèvent à l'envi

leurs jeunes tiges. Les chèvres, suspendues au-dessus des abîmes, arrivent, malgré les obstacles de tous genres, à ces délicieux pâturages, et cherchent, au milieu des lichens et des mousses, leurs alimens favoris.

La montagne d'Oroppa n'est pas la plus haute, mais elle est la plus considérable par sa masse et par son étendue. Lorsqu'on en a atteint le sommet, on découvre tout le pays environnant, aussi loin que la vue peut s'étendre. C'est dans ce lieu que l'on a consacré à la Vierge une église entourée d'une grande quantité de chapelles; avant qu'on eût achevé cette construction, le passage étoit impraticable pour les chevaux et les bêtes de somme, et même pour les gens de pieds; mais le soin qu'on a eu de construire la route en *zig-zag*, de détruire des rochers en plusieurs endroits, de paver les lieux boueux et glissans, facilite le passage aux carrosses et aux charrettes. Chacun des angles de ces zig-zags est orné d'une chapelle où les dévots font station.

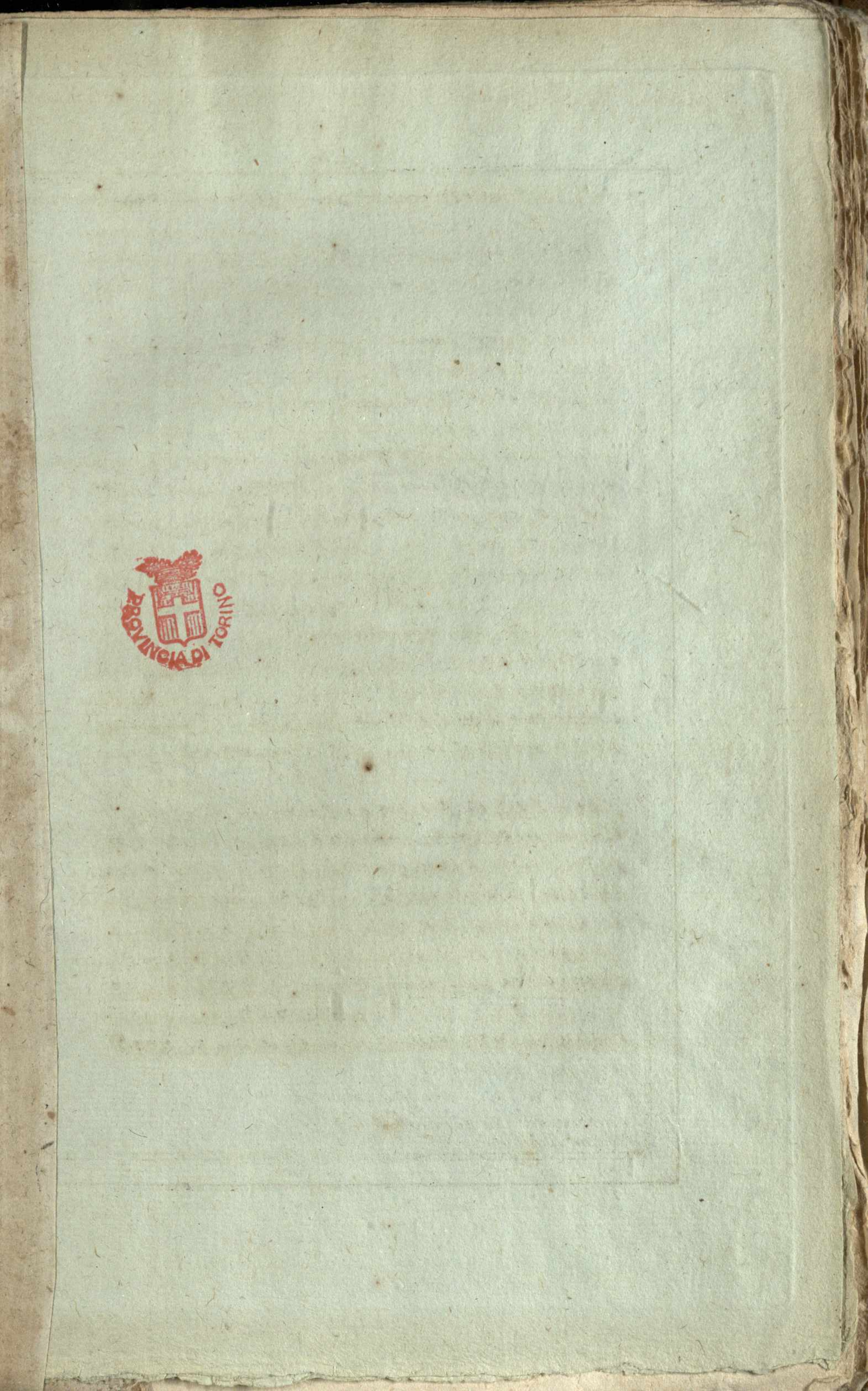
Lorsqu'on entreprit ce travail, le devis des architectes se montoit à une somme si forte qu'on fut sur le point d'y renoncer; mais la dévotion des habitans du pays diminua de beaucoup les frais : les paysans y vinrent travailler volontairement; on n'eut besoin de salarier que les chefs des travaux, de sorte qu'on dépensa à peine trois mille ducats pour construire l'ouvrage.

Voici à quelle occasion les peuples de ce canton

ont eu une vénération si grande pour la montagne d'Oroppa.

Saint-Eusèbe, chassé de son siége par les armes, s'étoit enfui en Syrie : il en rapporta trois statues de bois de la Vierge, attribuées par la tradition à saint Luc, l'évangéliste. Il en envoya une à Cagliari : la seconde fut placée sur une montagne du Mont-Ferrat ; et il apporta la troisième à Verceil où il venoit d'être rétabli ; mais la persécution s'étant renouvelée, ce prélat voulut mettre l'image de la Vierge en sûreté, et il lui fit bâtir, sur le Mont-Oroppa, une petite chapelle de vingt pieds de long sur dix de large, dont la voûte étoit grossièrement construite de pierres qui n'étoient pas taillées. Quant à lui, doué d'une fermeté que l'orgueilleuse philosophie doit elle-même admirer, il ne voulut plus abandonner ses ouailles : il préféra le martyre. Il dédaigna, en un mot, d'user pour lui de la même précaution dont il avoit usé pour le simulacre de la Vierge : il ne tarda pas à tomber au pouvoir des Ariens qui le lapidèrent.

Enfin la vierge d'Oroppa produisit un si grand nombre de miracles, et ces miracles furent si bien payés que l'on finit par construire, autour de la chapelle, une magnifique église. Les auberges et les maisons particulières, situées dans les environs, devinrent insuffisantes pour recevoir la foule de pélerins et d'étrangers qui s'y rendoient de toutes parts ; on bâtit, pour les loger, un édifice sur un plan régulier, d'un style d'architecture simple, mais élégant.


PROVINCIA DI TORINO

Long.

30 6 3

30

45

D. DE LA SESIA

la Sesia R.

Rte. de Givas

Trino

le Pô R.

R. Stura

Casal

Stura R.

Rte. de Vigevano

RÉP. I

Monteglio

Moncalvo

Rinco

Mirabello

St. Salvator

Lu

Valence

D. DE TANARO

187

ALEXANDRI

Annone

Rte. d'Asti

Felizano

Tanaro R.

Castellazzo

Sezze

Cassine

Rte. d'Aqui

Bormida R.

Orba R.

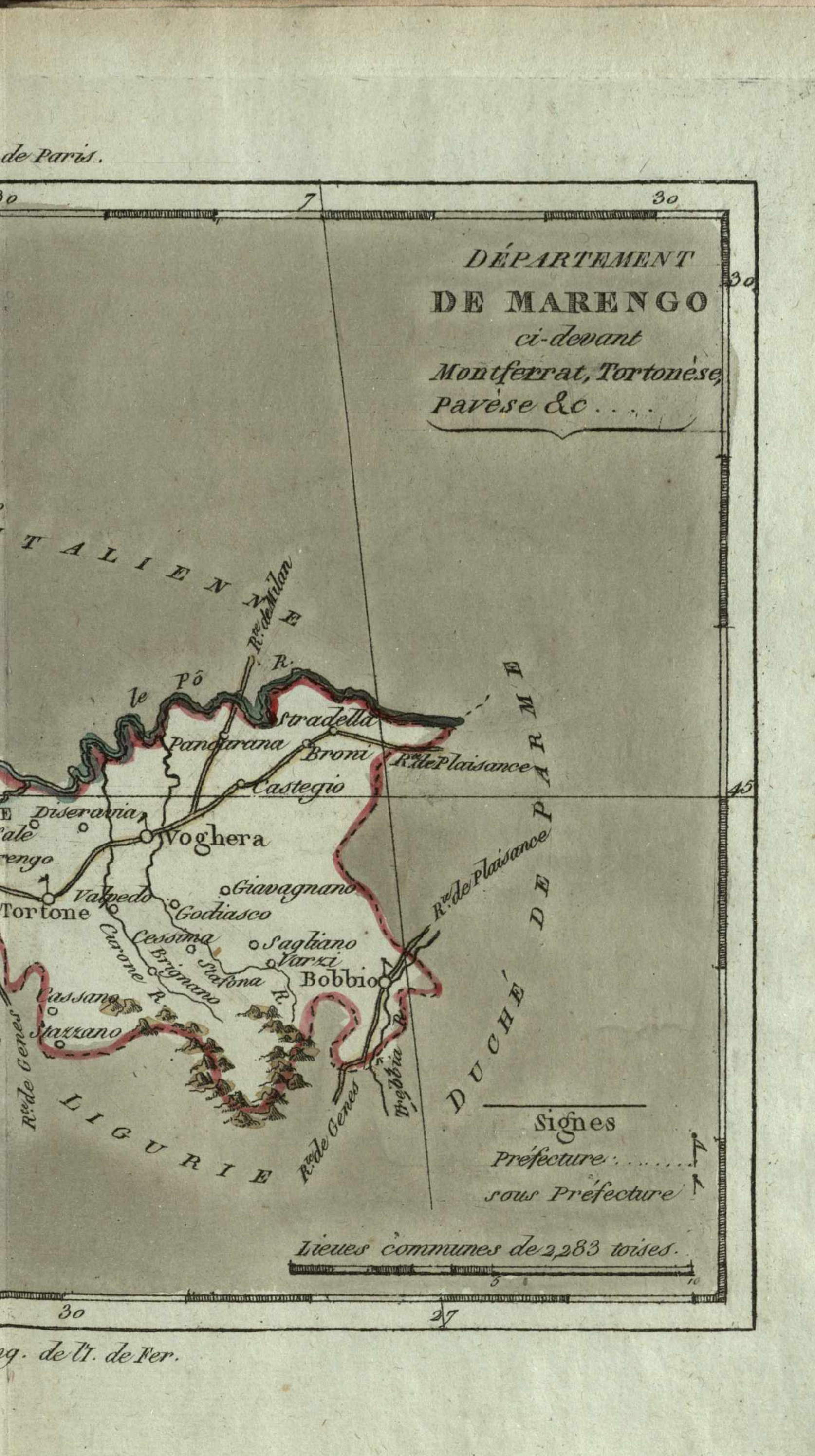
Remarque

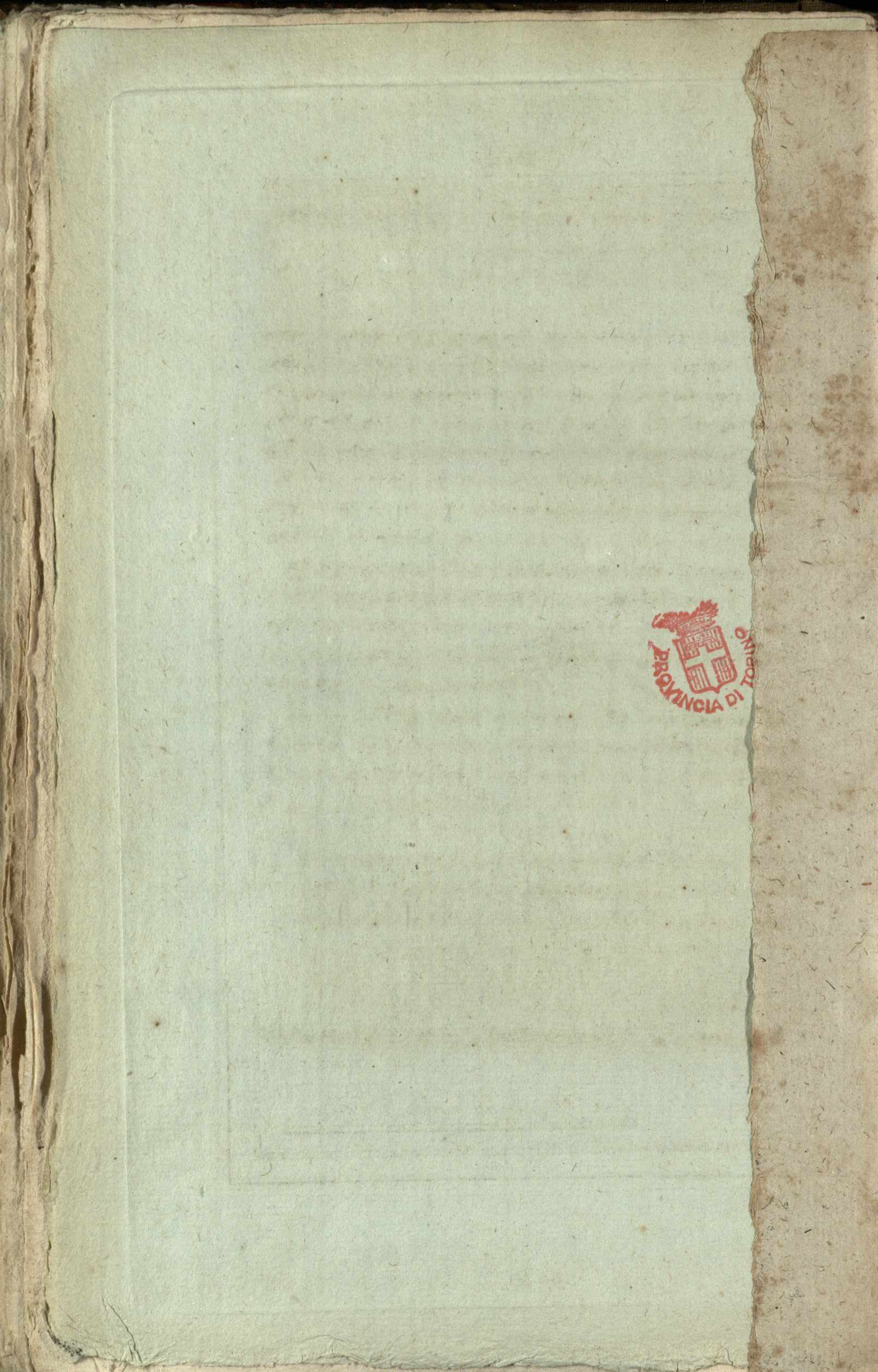
L'etendue de ce Départemt. est de 175 lieues quarrées.

Il se divise en 5 arrondissemens communaux. Sa population est de 373.100 habitans.

30 26

Long.


de Paris.
DÉPARTEMENT
DE MARENGO
ci-devant
Montferrat, Tortonése,
Pavése &c....
ITALIENNE
Rte de Milan
le Pô
R.
Stradella
Pancarana
Broni
Rte de Plaisance
Castegio
Diserauria
Voghera
Tortone
Valpedo
Giavagnano
Godiasco
Cessima
Sagliano
Varzi
Bobbio
Brignano
Stafona
Curone R.
Cassano
Stazzano
Rte de Genes
LIGURIE
Trebbia R.
Rte de Plaisance
DUCHÉ DE PARME
Signes
Préfecture
sous Préfecture
Lieues communes de 2,283 toises.
5
10
30
27
30
7
30
45
ng. de l'I. de Fer.



DÉPARTEMENT DE MARENGO.

Déja, en parcourant les deux départemens qui précèdent, nous avons entrevu le Pô. Ce *roi des fleuves* baigne en effet les environs de Chivas, de Crescentino; il forme au sud-est la frontière du département de la Doire et de celui de la Sesia. En entrant dans l'ancien pays de Mont-Ferrat, ses deux rives s'offrent encore à notre admiration. Cet endroit de son cours, il est vrai, est loin de lui mériter le surnom magnifique dont les anciens peuples d'Italie se plaisoient à le décorer. Si l'antique *Eridan* considéré dans toute sa longueur, dans toute l'étendue de terrein qu'il arrose et qu'il fertilise, est inférieur au Nil, au Volga, au Danube et aux autres fleuves de l'ancien monde connu; si, comparé à l'immense volume d'eau que charrient le St.-Laurent, le Mississipi, l'Orénoque, le Rio de la Plata et le Maragnon, fleuves superbes et majestueux de l'une et l'autre Amérique, ce n'est qu'une rivière ordinaire, quel rôle jouera-t-il dans les lieux que nous parcourons, lorsque c'est à Plaisance seulement que son lit commence à se grossir et à présenter un spectacle imposant?

Mais certaines choses, comme certains hommes, ont beaucoup gagné à être préconisées par les poètes et par les historiens eux-mêmes qui, s'ils ne

sont pas des amis déclarés de la fiction, n'en sont pas non plus les irréconciliables ennemis. La fable de Phaéton précipité par Jupiter dans l'Eridan, celle de ses sœurs tristes et suppliantes, métamorphosées en peupliers sur ses bords, sont les premières traditions qui firent naître dans l'esprit des peuples un saint respect pour un fleuve qui avoit été témoin de tant de merveilles. Dans les siècles polis de Rome, les poètes qui ne connoissoient guère d'autre fleuve que l'Eridan s'épuisèrent en panégyriques, et allèrent souvent rêver sur ses bords les odes pompeuses dont ils célébroient la beauté de ses ondes.

Quelques-uns d'entr'eux, dans leurs éloges emphatiques, emportés par la fougue de leur imagination, ne dépassèrent pas seulement les bornes de la vérité, mais quelquefois celles de la raison ellemême.

Scaliger cite pour preuve, plusieurs vers de Lucain, qu'il qualifie d'extravagans et d'absurdes. Voici en effet ce que dit, en parlant de l'Eridan, l'auteur de la Pharsale :

Mon minor hic Nilo, si non per plana jacentes,
Ægypti Lybicas Nilus stagnaret arenas :
Non minor hic Istro, nisi quòd dùm permeat orbem
Ister, casuros in quælibet æquora fontes,
Accipit et Scythicas exit non solus in undas.

Cela veut dire, s'écrie le rigoureux Aristarque, que

l'Eridan seroit plus grand que le Nil ou le Danube, si le Nil ou le Danube n'étoient pas plus grands que l'Eridan!

Mais il est facile de voir que Lucain s'entendoit fort bien : il vouloit dire que le Nil ne devoit sa largeur qu'au peu de rapidité de ses eaux, tandis que l'Eridan charrioit les siennes avec plus de vélocité. Ce qu'il dit au sujet du Danube n'est pas, à beaucoup près, aussi juste. Si le Danube ne se rend pas seul dans les mers de la Scythie, le Pô ne se rend pas seul non plus dans la mer Adriatique : il s'environne d'un nombreux cortège de rivières et de gros ruisseaux; mais, toutes proportions gardées, il faut convenir que le Pô a sur les autres fleuves cet avantage, que, dès sa source, il a une origine imposante.

Il paroît d'ailleurs que, dans l'antiquité, le Pô devoit être, près de son embouchure, beaucoup plus considérable qu'il ne l'est aujourd'hui. Des atterrissemens se forment tous les jours dans les environs de Comachio, de Reno, de Bagliona et autres lieux, tant de l'état de Venise que du Ferrarais, où il se jette dans l'Adriatique par diverses embouchures. Les sables, les pierres, le limon qu'il charrie, comblent sans cesse la profondeur de son lit, et entrecoupent le sol de lagunes et de marais stagnans. Les deux branches principales s'appellent le Primaro et le Volarno : tout porte à croire qu'autrefois elles n'en faisoient qu'une seule, et qu'alors la dénomination de roi des fleuves se trouvoit beau-

coup mieux justifiée. Si l'on eût possédé à cette époque l'art de mettre des entraves au déplacement des rivières, d'en borner le cours, d'en resserrer le lit par de vastes chaussées, par des digues et des môles, l'embouchure plus profonde de l'Eridan formeroit un port superbe dans le golfe de Venise : des villes opulentes et splendides se seroient élevées sur un sol florissant. Mais il n'est plus temps peut-être aujourd'hui de remédier à ces inconvéniens ; et bien qu'une des branches du Pô, celle qui aboutit à *Porto di Goro*, soit toujours navigable ; bien que ce même fleuve communique, par de nombreux canaux, avec les principales rivières de la Gaule cisalpine, on n'en retire pas encore une utilité aussi grande que celle qu'auroient pu produire des travaux ingénieusement combinés. Il n'est pas rare que les foibles digues dont on cherche à contenir ce fleuve dans presque toute son étendue, se rompent par la violence du courant : les eaux envahissent alors les terres, et séjournent pendant longtemps sur une surface considérable de terrain ; les pierres, le sable qu'elles déposent, frappent le sol de stérilité ; il faut aux paysans plusieurs années pour remettre leurs campagnes submergées dans leur état naturel. Enfin, un mal non moins funeste, c'est que les saules, croissant naturellement sur ces terres inondées, étouffent les grains et les herbes : on ne parvient à les extirper qu'avec des peines incroyables (6).

Quoique dans le département que nous obser-

vons, les effets de ces inondations ne soient ni aussi fréquens, ni aussi destructeurs que dans les parties basses de la Lombardie, les débordemens du Pô ne laissent pas d'exercer de grands ravages. On voit en plusieurs endroits des terres conquises par l'envahissement du fleuve, où croissent, en bosquets touffus, des saules dont le feuillage argenté, les branches souples et jaunissantes, les vieux troncs creusés par les années, recréeroient la vue et feroient naître dans l'ame des sensations délicieuses, si l'on ne songeoit pas que ces arbres, d'une utilité médiocre dans l'économie rurale et domestique (7), usurpent une terre fertile où mûriroient de riches moissons, où des bestiaux nombreux viendroient brouter joyeusement l'herbe tendre et nourrissante des prairies.

On ne sauroit se rendre un compte satisfaisant de la corruption bizarre qui fit oublier le beau nom d'Eridan, pour y substituer le monosyllabe rude et désagréable de *Pô*. Que les Français instruits par les Celtes, leurs aïeux, à retenir un nom dérivé de *Both* ou *Poth*, lequel, en leur langue, signifioit profondeur, se soient accoutumés à l'employer dans l'usage habituel, cela peut ne point paroître étonnant; mais que la langue sonore et mélodieuse des Italiens se soit prêtée à adopter un terme aussi dur, à naturaliser un son aussi choquant, c'est un fait qu'il est impossible d'expliquer.

Dans les autres états de l'Europe, les cités un peu considérables sont pour l'ordinaire situées sur les

deux rives d'une même rivière; des ponts plus ou moins solides, plus ou moins élégans, établissent les communications d'un quartier à l'autre. Par ce moyen, un plus grand nombre d'habitans se trouvent à portée de jouir des avantages de la navigation; les eaux potables se distribuent avec plus de facilité dans les divers quartiers. Lorsque les localités empêchent une semblable disposition, les villes s'élèvent en amphithéâtre sur une des rives. En Italie, le cours inconstant des rivières, les débordemens auxquels elles sont exposées, n'ont pas permis d'imiter cet arrangement autant qu'on l'auroit voulu. Les villes les plus considérables sont, il est vrai, situées le long du cours des fleuves et des rivières : cela ne pouvoit être autrement; mais elles en sont la plupart un peu éloignées. Nous citerons, par exemple, celle de Trin : la distance de cette ville au Pô, est d'environ deux milles d'Italie. Cet éloignement est d'autant plus remarquable que le territoire de la ville est coupé d'une ou deux autres petites rivières, et de plusieurs marais d'eaux stagnantes qui en rendent l'air grossier et mal-sain. Plus rapprochée des eaux courantes, le séjour en eût été moins désagréable et moins sujet à des inconvéniens de toute espèce.

Au reste, comme la nature n'a jamais créé un mal, qu'elle n'ait placé à côté un avantage qui quelquefois le compense, nous devons ajouter que la disposition du sol est on ne peut plus favorable aux pâturages; que les bestiaux qu'on élève dans

les environs de Trin se multiplient en raison de l'excellente nourriture qu'ils y trouvent; et enfin que les porcs particulièrement sont, entre les animaux domestiques, ceux auxquels le climat convient le mieux : abandonnés à eux-mêmes dans les vastes pacages qui entourent les fermes, ils rencontrent de toutes parts les mares fangeuses et fétides dont ces dégoûtans animaux font leurs délices. La facilité avec laquelle ils se livrent à leur genre de vie favori, contribue sans doute pour beaucoup à rendre leur chair plus délicate et plus exquise. Les jambons de Trin ont presque, en Italie, la réputation des jambons de Mayence et de Bayonne. Si l'on ne fait pas dans ce pays des saucissons aussi délicats que ceux de Bologne, on en tire du moins les matières premières qui rivalisent en bonté avec la chair des porcs nourris sur le bas Pô.

Le lait des vaches, celui des chèvres, sont aussi de la meilleure qualité, et peu s'en faut que le fromage n'en soit aussi délicieux que le fromage de Lodèse, plus connu sous le nom de Parmesan, quoiqu'on n'en fasse ni à Parme, ni dans ses environs. Nous l'appelons ainsi en France, parce qu'on en vit pour la première fois à Paris, à un superbe repas que donnoit une duchesse de Parme. Cette circonstance le mit à la mode, et le nom, bien que fondé sur une erreur, s'en est conservé.

Avec un terrain aussi riche, où les végétaux semblent croître d'eux-mêmes, où les champs,

pour se couvrir d'abondantes productions, demandent peu de secours à la charrue et à l'industrie du cultivateur, où les animaux utiles se multiplient dans les étables par une merveille analogue à celle qui, dans les campagnes, fait sortir tout-à-coup des trésors du sein de la terre, on pourroit croire que les habitans se livrent à la paresse et à une molle indolence, comme le pratiquent ceux des pays où la nature a tout fait pour l'homme, sans réclamer l'assistance de l'art.

Mais nous avons parlé de l'insalubrité de l'air, qui en chasse la plupart des oisifs : il n'y reste que la quantité d'habitans nécessaire pour s'adonner aux travaux des campagnes, pour voiturer leurs productions dans les pays d'alentour. La vie active que mènent ces derniers les rend peu sensibles à l'influence dangereuse du climat.

Il se trouve d'ailleurs fort peu de fabriques dans la ville de Trin : autrefois elles y furent plus florissantes. Dans le temps où l'art de l'imprimerie, encore dans son berceau, étoit presque exclusivement entre les mains des gens de lettres, tels que les Elzevire, les Robert Etienne et tant d'autres, il existoit à Trin un imprimeur qui s'est rendu illustre : c'est Jean de Ferrari, mieux connu sous le nom de Joly.

La ville est bâtie sur un plan régulier : une grande et belle rue la divise en deux parties presque égales; elle est bordée des deux côtés d'arcades ou portiques appuyés sur des piliers de maçonnerie.

Sous ces arcades règnent des boutiques dont quelques-unes présentent un beau coup-d'œil; mais la plupart sont occupées par des artisans ou de petits marchands qui attendent tout bonnement les acheteurs, sans employer ce *compelle intrare*, si bien pratiqué par ceux des villes opulentes de l'Europe, sans les attirer, en un mot, par la magnificence de l'étalage extérieur.

Cette même ville est célèbre dans l'histoire par les entreprises militaires dont elle a souvent été l'objet. Son origine remonte à six siècles environ: elle fut fondée par une colonie de Verceillois. On a prétendu que c'étoit de cette ville que Pline vouloit parler sous le nom d'*Iria* ou *Triria*.

Cette dernière leçon a pu seule induire en erreur; car l'auteur latin assigne la position de la cité dont il parle, entre le Pô et l'Apennin, et certes cette définition, quoique très-vague et très-générale, ne peut s'appliquer à la ville de Trin, puisque celle-ci est bâtie sur la rive gauche du Pô, et que ce fleuve se trouve au contraire entr'elle et la chaîne Apennine. La plupart des géographes s'accordent à dire que la véritable *Iria* est une autre ville dont nous parlerons plus loin, et qui dans les temps modernes a pris le nom de *Vogherra*. Les chartes du moyen âge l'appellent en effet tantôt *Castrum Viqueria*, tantôt *Vigueria*, *Vicheria*, et *Vogueria*.

Les savans trouvent dans ces diverses dénominations une sorte de dégradation de *Vicus Iria*.

Quoi qu'il en soit, les Verceillois ne furent pas

peu embarrassés de cette possession. Trin leur fut pris à différentes fois par les marquis de Mont-Ferrat, leurs alliés, ou d'autres princes. Cependant ils la reprenoient toujours à force de sacrifices: une transaction avec le marquis de Mont-Ferrat sembloit leur en assurer enfin la paisible possession, lorsque, vers les temps désastreux où éclatèrent les factions des Guelfes et des Gibelins, les habitans de Trin se révoltèrent contre leurs fondateurs et leurs maîtres, et se livrèrent volontairement aux marquis de Mont-Ferrat. Leur ville resta sous la domination de ces souverains, jusqu'à ce que Charles Emmanuel I, duc de Savoie, ayant fait revivre d'anciennes prétentions sur le Mont-Ferrat, s'empara, à force ouverte, de tout ce pays.

Une des premières places devant laquelle il mit le siége fut celle de Trin, et comme il l'attaqua à l'improviste, cette forteresse, alors très-redoutable, ne sut tenir que trois jours. Il étoit accompagné dans cette expédition de Victor Amédée, et de François Thomas, princes de Savoie ses fils. Cet événement fit naître l'idée d'un distique fort ingénieux, que l'on composa à cette occasion, et qui fera sans doute plaisir à nos lecteurs. Le jeu de mots s'y soutient fort agréablement, sans cependant qu'on en abuse:

Trina dies Trinum, trino sub principe cepit:
Quid mirum? num quid Mars ibi trinus erat.

En voici la traduction dans laquelle il est im-

possible de conserver l'allusion qui fait le charme des vers latins.

« *Trin* a succombé en *trois* jours sous les efforts » de *trois* princes ; qu'il y a-t-il d'étonnant? Mars » n'y étoit-il pas *triple* ! »

On a renouvelé depuis ce jeu de mots, mais d'une manière moins heureuse et moins délicate, à l'occasion de la reprise de cette ville par le même duc de Savoie, sur Vincent II, duc de Mantoue. On grava sur la principale porte de Trin ce distique, lequel sert à expliquer que le duc de Savoie avoit en sa faveur son bon droit, la force des armes et la protection divine.

Jura favent armis, sunt prospera numina utrinque :
Sic Trinum trino jure Sabaudus habet.

La paix conclue à Chierasco, en 1631, confirma à perpétuité, aux ducs de Savoie, la souveraineté Trin et de plusieurs autres places riveraines du Pô ; mais la continuité et la stabilité de cette possession ne procurèrent point aux habitans de Trin les bienfaits inappréciables de la paix.

La guerre civile ayant éclaté dans le Piémont au sujet de la tutelle du jeune duc de Savoie, que les beaux-frères de la duchesse douairière vouloient lui disputer, les Espagnols se déclarèrent en faveur de la princesse, et s'emparèrent d'une partie des places du Piémont. La conduite d'une puissance qui alors rivalisoit la France avec succès, dicta

celle de notre cour. On embrassa le parti opposé ; on envoya au prince Thomas de Savoie, général habile, et jusqu'alors redoutable ennemi des Français, des troupes auxiliaires, dont le commandement fut confié au vicomte de Turenne. Ce grand homme âgé de moins de 32 ans, n'avoit point encore reçu le bâton de maréchal de France. La mission qu'on lui donnoit étoit d'une extrême délicatesse. Les intérêts du prince Thomas le rapprochoient, il est vrai, de la cour de France ; mais on avoit quelques raisons de ne pas trop compter sur cet attachement. Il fallut donc envoyer près de lui un homme, sur la fermeté, sur la fidélité inébranlables de qui l'on pût absolument se reposer. Le talent que M. de Turenne avoit déployé dans les campagnes précédentes contre le prince Thomas lui-même, et surtout au fameux siége de Turin où l'armée française qui assiégeoit la place, se trouvoit, à son tour, bloquée par les troupes ennemies, ne permettoit pas de balancer sur le choix.

Le prince Thomas ouvrit les opérations par une ruse de guerre pour laquelle il avoit un talent particulier ; et, bien que dans le cours de sa carrière militaire, il l'ait fréquemment renouvelée, il y mettoit toutefois tant de variété et d'adresse que ses adversaires se trouvoient toujours dupes du même stratagême. Le prince Thomas, disons-nous, fit mine de vouloir investir Alexandrie, place forte du Milanais, qui alors n'appartenoit point encore aux ducs de Savoie. Il eut soin de faire des dispo-

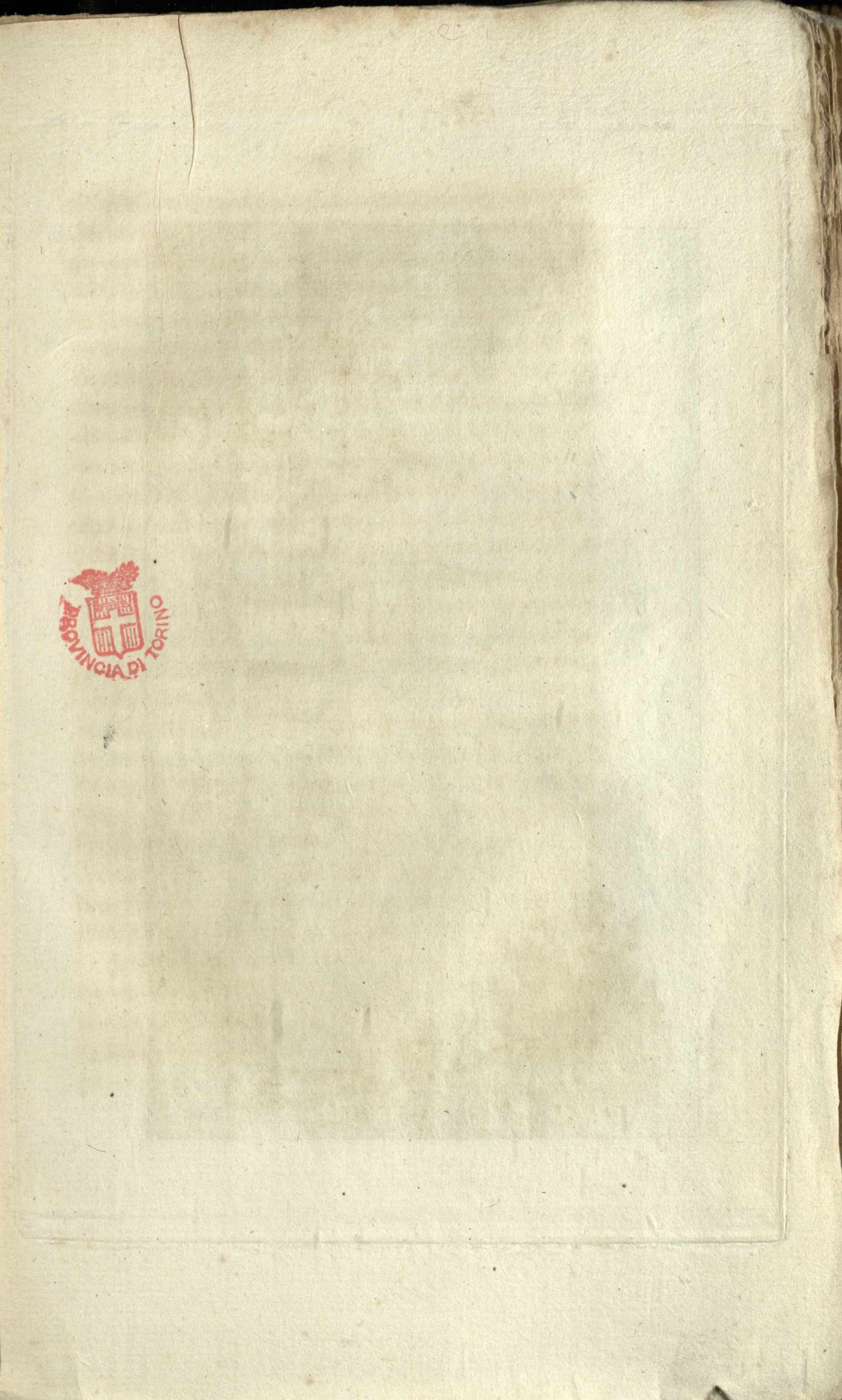
sitions, en apparence assez mauvaises pour que l'ennemi eût la facilité de jeter du secours dans la place; les Espagnols ne manquèrent point d'affaiblir considérablement la garnison de Trin pour renforcer celle d'Alexandrie. C'étoit justement là ce que le prince Thomas avoit espéré. Il attaqua bientôt la ville de Trin, et y mit le siége dans les formes. Le vicomte de Turenne, chargé de ces opérations les conduisit avec tant de prudence et de dextérité qu'en peu de jours il emporta la place. Cet important service lui valut le bâton de maréchal et le commandement de l'armée d'Allemagne.

Si le siége de Trin éleva un homme utile, qui jusqu'alors n'avoit servi que comme subalterne, et qui, suivant l'usage, avoit été sans cesse contrarié par ceux que leur naissance et la faveur, plutôt que leur mérite réel, mettoient en possession des emplois supérieurs; qui s'étoit vu réduit à cette position bien fâcheuse pour tous ceux qui agissent en sous-ordre, de travailler pour la gloire d'autrui, en cas de succès, et d'encourir tous les blâmes en cas de revers; cette même campagne fut le début d'un homme presqu'aussi extraordinaire dans son genre, que le fut l'illustre maréchal dans la profession des armes. Nous voulons parler du chevalier de Grammont qui jusques-là n'avoit pas eu de vocation bien décidée. Il avoit reçu audience du cardinal de Richelieu, sous un costume mi-parti de l'église et de l'épée. Voici comment débute l'ingénieux Hamilton, dans la vie de ce célèbre personnage.

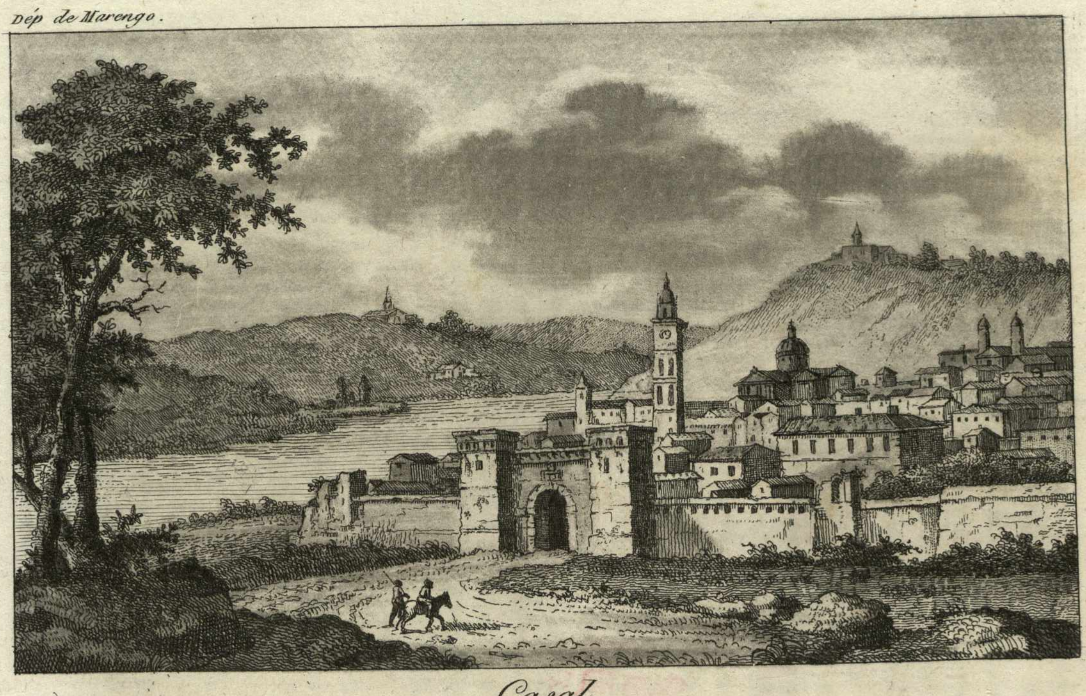
« En ce temps-là, il n'en alloit pas en France
» comme à présent. Louis XIII régnoit en-
» core et le cardinal de Richelieu gouvernoit le
» royaume. De grands hommes commandoient de
» petites armées, et ces armées faisoient de grandes
» choses . . . . . . De vastes projets jetoient au cœur
» des états voisins les fondemens de cette grandeur
» redoutable où l'on voit celui-ci. La police étoit
» un peu négligée ; les grands chemins étoient im-
» praticables de jour, et les rues pendant la nuit ;
» mais on voloit encore plus impunément ailleurs.
» La jeunesse, en entrant dans le monde, prenoit
» le parti que bon lui sembloit ; qui vouloit se
» faisoit chevalier ; abbé qui pouvoit, j'entends
» *abbé à bénéfice*. L'habit ne distinguoit point le
» chevalier de l'abbé, et je crois que le chevalier
» Grammont étoit l'un et l'aure, au siége de
» Trin (8) : ce fut sa première campagne, et il y
» porta ces dispositions heureuses, qui préviennent
» favorablement, et qui font qu'on n'a besoin, ni
» d'amis pour être introduit, ni de recommanda-
» tion pour être agréablement reçu partout.

» Le siége étoit formé quand il arriva. Cela lui
» épargna quelques témérités ; car un volontaire
» ne dort jamais en repos, s'il n'a essuyé les pre-
» miers coups qu'on tire. Il alla donc reconnoître
» les généraux, n'y ayant plus rien à faire à
» l'égard de la place sur cet article ».

Comme le chevalier de Grammont, quelque ré-
putation qu'il se soit acquise au siége de Trin, ne


PROVINCIA DI TORINO

Dép de Marengo.



Casal

la doit pas néanmoins à ses exploits guerriers, on nous permettra de taire la manière dont il s'y signala. C'est dans Hamilton qu'il faut en lire les détails pleins de sel et joviabilité.

Casal, non moins célèbre que Trin par les événemens dont elle a été le théâtre, étoit la capitale du Mont-Ferrat. Ce lieu de passage, lorsqu'on se rend de Turin en Lombardie, ou dans le pays de Parme, est assez vivant. Il ne s'y trouve cependant rien qui mérite d'être noté. Le paysage y est agréable, et la vue que nous joignons à cet ouvrage suffira pour en donner l'idée.

Nous userons du même silence à l'égard de St.-Salvator et de Valence petites villes de l'ancienne Laumelline.

Ce pays étoit ainsi nommé de sa capitale *Laumellum* dont les ruines même ont disparu. L'on ignore absolument dans quel lieu elle étoit située ; car rien ne prouve qu'il y ait la moindre identité entre sa position et celle d'un petit village appelé *Lomello*. Au lieu de croire que l'ancien nom est resté à cette bicoque, il est plus raisonnable de supposer qu'on l'aura ainsi nommée à cause d'une conjecture plus ou moins fondée qu'il s'y trouvoit des restes de l'antique *Laumellum*, ou que c'étoit-là en effet, le lieu désigné par les auteurs.

En suivant toujours le Pô, limite naturelle qui sépare de ce côté la France de la république Italienne, nous arrivons à l'extrémité orientale du département de Marengo. Les campagnes offrent de toutes

parts un spectacle ravissant, mais peu différent de celui que nous avons jusqu'à présent observé : par tout l'agréablese marie à l'utile. Le sol trop éloigné encore du midi, trop refroidi par le voisinage des montagnes de la Ligurie, est peu convenable à la culture des oliviers; mais ce bel arbre s'y trouve suppléé par le noyer, dont l'huile, moins douce à la vérité, est presque aussi saine, et par la modicité de son prix, beaucoup plus à la portée du pauvre : aussi voit-on dans toute cette contrée des plaines entières peuplées de ce bel arbre. Ses feuilles lisses et odorantes, colorées d'un beau verd, son port majestueux qui annonce la vigueur de la végétation ne mériteroit-il pas de faire l'ornement de nos jardins, si le bon ton n'en avoit chassé avec mépris tous les arbres utiles? Influence fatale du luxe! il flétrit, il dénature tout ce qu'il touche; l'or lui-même, entre ses mains, se métamorphose en brillans colifichets qui n'ont, pour ainsi dire, aucune valeur intrinsèque;

Où le travail encor surpasse la matière?

Et comment ces plaines ne seroient-elles pas fécondes, lorsque le Tanaro, la Scrivia, la Bomida, le Tidone entrecoupent tout le pays; lorsque leurs nombreuses ramifications ne laissent presque aucun champ qui ne soit abondamment arrosé; lorsqu'enfin quelques heures de pluie grossissent, au-delà de toute idée, ces torrens, ces rivières, et en font comme autant de fleuves? Celles de ces rivières qui découlent de l'Apennin ont leurs eaux chargées

de limon et de particules terreuses qui les rendent moins saines et moins agréables à boire, mais plus favorables à la végétation.

La plupart des champs et des prés sont enclos de fossés remplis d'eau, garnis sur leurs bords d'arbres utiles, tels que mûriers, peupliers, noyers, ormes, etc. C'est surtout vers Alexandrie que cette méthode s'est le plus accréditée. On ne sauroit croire combien elle est utile à l'agriculture. En effet, dans les inondations, les fossés se remplissent d'eau, et absorbent le superflu qui deviendroit plus nuisible qu'utile aux terres cultivées; mais ce n'est pas là que se borne leur utilité. A ces effrayans cataclismes, à ces inondations furieuses succèdent de longues sécheresses, une privation totale d'humidité. Les fossés qui ont conservéla provision nécessaire pour alimenter les végétaux des champs et des prairies, la leur transmettent alors par d'invincibles et d'innombrables canaux. Sans ces précautions les débordemens furieux de l'an 10 auroient ravagé sans ressource tout le pays, et l'auroient frappé d'une horrible stérilité.

Nous avons parlé des motifs qui portent à croire que la ville désignée dans l'itinéraire d'Antonin sous le nom d'Iria, est celle connue aujourd'hui sous le nom de Vogherra. Elle est dans une situation riante, sur la petite rivière de Staffora. Mais quel attrait pourroit présenter à la description une cité ne possédant rien qui la recommande en particulier, qui la distingue de cette foule de cités ou de

villages, dont tout le mérite réside dans la fertilité de leur terroir; mérite bien précieux sans doute pour le philosophe agronome, mais rebelle à des images poétiques.

Hâtons-nous de nous rapprocher du théâtre des événemens à jamais mémorables qui, dans le cours de l'an 7 et de l'an 8, se passèrent sur tous les points de cette contrée. Parcourons ces théâtres de carnage et d'horreur où les Russes, guidés par l'un des plus habiles généraux dont la guerre de la révolution ait vu briller le génie, poursuivoient les phalanges françaises, dispersées, découragées par une suite de revers et de défaites; où, quelques mois après, les Français, se précipitant du sommet des Alpes, reprirent cet avantage marqué qui pendant presque toute la guerre, avoit favorisé leurs armes.

Mais auparavant de fixer l'attention de nos lecteurs sur des batailles qui toutes sembloient décisives, qui toutes sembloient arrêter irrévocablement les destinées de l'Europe, et qui toutes néanmoins se trouvoient balancées par des événemens postérieurs, examinons les localités; jetons un instant nos regards sur les belles villes d'Alexandrie et de Tortone.

La première, chef-lieu de la préfecture, étoit la capitale du pays nommé l'Alexandrin. Elle est bâtie sur le Tanaro qui sépare des faubourgs la ville proprement dite : on y passe cette rivière sur un pont couvert dans le style antique.

Alexandrie dut sa fondation aux factions des

Guelfes et des Gibelins dont les excès sont liés à l'histoire de tant de belles villes d'Italie. Les Guelfes persécutés se réfugièrent vers 1178, dans cette partie de la contrée : ils y bâtirent à la hâte une ville dont les maisons et particuliérement les murs de clôture étoient construits avec une sorte de mortier, de paille hachée avec une marne argilleuse; ils nommèrent leur nouvelle cité Alexandrie par déférence pour le pape Alexandre III, leur chef de parti. Les Gibelins qui avoient embrassé avec fureur la cause de l'empereur Frédéric Barberousse contre le saint pontife, la nommèrent par dérision *Alexandrie de la paille*, faisant allusion aux matériaux dont leurs ennemis s'étoient servis. Cependant ils dédaignèrent assez peu cette retraite de leurs malheureux adversaires, pour chercher à s'en emparer : ils déployèrent dans ces intentions les efforts les plus opiniâtres. L'empereur Barberousse vint en personne en faire le siége ; mais il fut contraint à le lever après l'avoir prolongé pendant six mois : il trouva au surplus une bien pauvre consolation de cette disgrace dans une mauvaise plaisanterie. Il dit « qu'il » n'étoit nullement surpris qu'on eût bâti une ville » en l'honneur d'un âne vivant et féroce, puisque » Alexandre le Macédonien en avoit fait construire » une pour conserver la mémoire d'un cheval » mort (9). »

Le pape Alexandre III, enorgueilli de ce succès, voulut faire honneur à la ville qui lui étoit consacrée ; il y établit un évêque suffragant de l'archevêché de Milan.

Le roi de Sardaigne, devenu maître de cette place, s'occupa à en agrandir les fortifications. Déjà, à la place des murailles d'argille et de paille, s'étoient élevés des ouvrages plus imposans : le nouveau possesseur y fit construire des revêtemens, des fossés et une citadelle, qui firent de cette place, l'une des meilleures citadelles de l'Italie. Ces fortifications étoient, à l'époque de la guerre, dans toute leur splendeur; une garnison considérable y séjournoit, même en temps de paix. Dans la guerre de la révolution, Alexandrie n'a point eu de siége à soutenir. Mais Suwarow, après avoir forcé le Tésin et le Pô, s'étant rendu maître de cette ville, que les Français avoient évacuée, fut obligé de faire, dans les formes, le siége de la citadelle.

Après la bataille de la Trebia, livrée pendant trois jours consécutifs dans les mêmes lieux, sur le même terrain qui avoient été témoins de la défaite des Romains par Annibal, Moreau, n'ayant pu réussir à effectuer sa jonction avec le général Macdonald, défendoit le fameux passage de la Bocchetta. Son armée s'étendoit de Gavi à Savone, sur les frontières de la Ligurie. Les débris de celle de Macdonald, poursuivis avec acharnement par les Austro-Russes, se concentroient peu à peu dans le territoire ligurien, entre Pontremoli, Sarzana, Massa et Carrare. Le gros de l'armée de Suwarow avoit pris position entre Novi, Acqui et Alexandrie, dans la vallée d'Orba, afin

de couvrir les opérations qui se poussoient vigoureusement contre les citadelles d'Alexandrie et de Tortone.

Le général français Gardane, qui commandoit dans celle d'Alexandrie, faisoit une longue et courageuse résistance. Il harceloit les assiégeans au nombre de quinze mille hommes, par de fréquentes sorties. Le général russe, qui avoit établi dans Alexandrie son quartier-général, avoit d'autant plus à cœur de réduire promptement la forteresse, que de sa reddition dépendoient les opérations ultérieures qu'il méditoit contre Gênes, et qui devoient achever de le mettre en possession de toute l'Italie, sans que les Français eussent l'espoir d'y rentrer jamais.

Gardane, comptant toujours sur l'assistance de Moreau, repoussoit toutes les propositions de capitulation. Il ne fut pas même effrayé par un accident qui, deux ou trois jours plutôt, eût fait sauter la forteresse. Une bombe mit, en effet, le feu à un magasin à poudre, mais on venoit de l'évacuer; il n'y eut que les bâtimens d'endommagés.

Les assiégeans, loin de se déconcerter, mirent encore plus de vigueur dans leurs opérations : le chemin couvert fut bientôt emporté; les Austro-Russes se logèrent dans les ouvrages avancés : leur artillerie battit en brèche le corps de la place, et imposa silence à celle des assiégés. Tous les pré-

paratifs étoient faits pour un assaut général, lorsque le général Gardane capitula.

Ce fut vers la même époque que Mantoue elle-même se rendit aux alliés. La chute de ces deux places, la possibilité d'employer activement les troupes, qui en avoient fait le siége, permirent à Suwarow de tenter les grands coups. Le gain de la bataille de Novi, lui ouvroit la route de la Ligurie; Gênes alloit inévitablement tomber entre ses mains : la puissance des alliés paroissoit s'affermir, lorsque, dit-on, le cabinet autrichien, alarmé des succès d'un général étranger, rougissant de ne devoir ses victoires qu'à l'intervention des Russes, intima à Suwarow l'ordre positif de ne rien entreprendre contre Gênes. Dès ce moment, la gloire de Suwarow s'évanouit comme une ombre : obligé de quitter le commandement de l'Italie, de passer en Suisse, sans que les plans de campagne eussent été bien dirigés, bien concertés, sans que l'empereur d'Allemagne fût bien décidé lui-même s'il abandonneroit les Russes à leurs propres forces pour faire la conquête de l'Helvétie, ou si ses armées coopéreroient à cette périlleuse expédition; ce vieux général n'eut plus à supporter que dégoûts et amertumes.

La patience, la constance infatigable de ses Russes se signalèrent un instant au passage du Saint-Gothard, où les officiers réparèrent, avec leurs écharpes, un pont suspendu au-dessus de l'abîme et qui avoit fléchi sous le poids des légions

de ces hommes du nord ; mais le défaut d'ordre, de combinaison et de plan, sépara, isola les corps qui devoient agir. Le général Massena, commandant de l'armée française en Suisse, attaqua l'une après l'autre, les armées ennemies ; et dès-lors on vit s'écrouler le colosse imposant de la coalition.

Il nous reste à dire peu de choses sur l'intérieur d'Alexandrie. Cette ville est médiocrement grande : les monumens publics, les églises exceptées, y sont rares et peu magnifiques. L'hôtel de ville ou palais commun que le roi de Sardaigne y a fait construire, est d'un assez beau style. Son voisinage de la cathédrale, édifice gothique, construit également sur la grande place, lui prête un air de majesté.

Nous avons promis de donner une idée du caractère et des mœurs des peuples nouvellement réunis à la France, et que nous comprenons sous le nom général de Piémontois. Forcés par le plan même de notre voyage, de nous écarter de Turin, nous ne pouvons encore décrire les mœurs des habitans de la capitale ; mais si nous voulons donner à nos lecteurs quelques notions sur ceux des grandes villes ou des campagnes, cette tâche même n'est pas des plus faciles.

Il y a en effet pour le moins autant de différence entre les habitans des parties séparées qui composent le Piémont, que l'on en remarque entre les peuples de l'Italie en général. Nous devons ajouter au surplus que les nuances qui distinguent les in-

dividus de ces diverses provinces s'affoiblissent de jour en jour. Il y a trois siècles, les Piémontois orientaux, voisins de la Ligurie, avoient presque tous adopté des mœurs républicaines. C'étoit la grande époque de l'abolition du système féodal par toute l'Europe. Les petits seigneurs, les comtes, les barons, voyoient leur autorité passer dans les mains du monarque. Des lois uniformes s'étendoient par degrés sur toutes les provinces de l'Empire. Les changemens s'opéroient presque sans secousses, parce que les petits suzerains, déjà liés par le serment de *foi et hommage* à un prince plus puissant, étoient incapables de résister aux nombreuses armées qu'il auroit pu faire marcher contr'eux.

Il n'en étoit pas de même en Piémont. Les ducs de Savoie, bien que revêtus de l'autorité royale, n'en portoient pas le titre, et l'on sait combien de vaines dénominations influent sur l'esprit des hommes. Ils avoient d'ailleurs affaire à des rivaux puissans : les ducs de Mantoue, les rois d'Espagne, alors maîtres de Naples et de la Sicile ; les comtes de Provence convoitoient les petits pays indépendans d'Acqui, d'Asti, etc. Il en résultoit que tous ces territoires étoient despotiquement gouvernés par leurs seigneurs. L'exemple des pays voisins ne pouvoit manquer de faire impression sur l'esprit des vassaux attachés servilement à la glèbe : ceux-ci se révoltoient contre leurs souverains, se gouvernoient en forme de république, et

et lorsque les événemens leur avoient fait sentir combien une pareille existence étoit incertaine et précaire, ils se livroient tantôt à un prince, tantôt à un autre.

L'Alexandrin, le Tortonèse, la Laumelline et les autres contrées de la Lombardie, dont se compose la majeure partie de ce département, avoient à peine alors reçu l'existence, ou du moins c'étoient des réfugiés qui ne cherchoient qu'un seul coin de terre où ils pussent reposer leur tête proscrite. Peu leur importoit à quelles lois ils fussent soumis, pourvu qu'on les laissât vivre. Les ducs de Mantoue, les *viscontis* de Milan s'en disputoient la possession, lorsque le traité d'Utrecht et plusieurs autres arrangemens qui eurent lieu à cette époque, fixèrent au commencement du XVIIe. siècle le sort, en apparence définitif, de toute l'Italie. Ces pays détachés de la Lombardie furent cédés aux rois de Sardaigne, et gouvernés par les lois qui régissoient tout le Piémont. *Les bonnes lois*, dit-on, *font les bonnes mœurs*. Cet axiome peut être vrai si l'on entend par *bonnes mœurs*, les bonnes qualités, les vertus en général d'une nation; mais il est faux, si l'on entend par *mœurs* la manière de vivre, le caractère national qu'introduit la tyrannie de l'usage, sans la participation du législateur. Il ne faut donc pas s'étonner si, malgré la communauté et le mode uniforme d'administration, les ci-devant Lombards continuèrent de différer sous plusieurs rapports des Piémontois,

jadis leurs voisins, et présentement leurs frères.

L'une des différences les plus frappantes et qui fait infiniment d'honneur aux paisibles habitans de cette partie du Piémont, c'est qu'à l'instar des Milanois, ils sont peut-être le seul peuple du monde qui ne soit pas haï de ses voisins.

Les personnes qui connoissent l'Italie, par leurs voyages ou par les livres, savent que toutes les nations qui composent cette région du globe, ont les unes contre les autres une aversion invétérée. Les Piémontois haïssent les Génois qui les paient complétement de retour; les Génois ne peuvent souffrir que les Toscans, bien que leur voisinage et l'analogie de leur position sur les côtes de la Méditerranée semblent devoir faire naître entr'eux de continuelles rivalités; les Toscans ne peuvent supporter les Romains et encore moins les Vénitiens; les habitans des états de l'Eglise détestent cordialement les Napolitains. En un mot, toutes les nations, sans en connoître elles-mêmes les motifs, sont animées les unes contre les autres d'une ridicule antipathie. Les Milanois font seuls une honorable exception à cette règle. Ils possèdent l'avantage inappréciable d'être estimés de leurs voisins, ou du moins de n'être pas pour eux un objet d'horreur et d'aversion. Cette circonstance n'est pas précisément l'effet du hasard. Enfoncés dans les terres, ils ne peuvent porter de préjudice notoire aux autres nations, par leur commerce maritime. Les habitans des

campagnes, livrés aux soins tranquilles de l'agriculture, peu occupés des démêlés continuels qui embrasent le reste de l'Italie, sont comparés par tous les voyageurs aux Allemands, pour leur candeur et leur bonne foi. Les riches citadins ne regardent pas avec moins d'insouciance toutes ces querelles nationales. Ils sont d'une élégance et d'un luxe recherchés dans leurs équipages et leurs ameublemens. Les vicissitudes de la mode, les caprices du goût qui semble marcher sans cesse vers la perfection et revient sans cesse sur ses pas, sont pour eux un objet d'importance. Les anciens nobles, les négocians, sont jaloux de posséder de superbes maisons de plaisance : ils y passent la belle saison en visites et en fêtes, où ils étalent leur magnificence. Ils associent à leurs plaisirs les cultivateurs eux-mêmes : ils les rassemblent dans leurs châteaux, et au milieu de ces fêtes agrestes ils dotent les villageoises : ils font ainsi tourner au profit de l'humanité l'amour du faste et de l'ostentation. C'est ce qui les a fait surnommer les Français de l'Italie. Un écrivain ingénieux observe enfin qu'on eût pu avec non moins de justesse les comparer aux Anglais, à cause de leur appétit pour la table.

Les autres nations, plus sobres, accoutumées à se contenter, même dans la classe la plus riche, d'une chère moins succulente, les considèrent comme des loups dévorans ; ils les appellent *Lupi-Lombardi.*

Les Piémontois ont un tout autre caractère ; une première circonstance les distingue des autres

Italiens ; c'est une gaîté plus concentrée. On n'y voit point cette hilarité, cette joie excessive qui se manifeste d'une manière si sensible sur les physionomies italiennes. Les Piémontois, doués d'une extrême finesse, nous dirions même, enclins à l'astuce, sont défians et taciturnes. Ils attendent naturellement des autres, les piéges ou les artifices qu'ils sont eux-mêmes disposés à leur tendre. C'est ce qui fait qu'ils se tiennent perpétuellement sur leurs gardes, comme s'ils étoient environnés de périls.

On ne donne rien pour rien dans ce pays : le moindre service qu'on vous rend dans les hôtelleries, les moindres attentions d'un valet d'auberge sont intéressées. Demandez-vous à un homme du peuple quelque renseignement qui soit utile, il n'est pas rare de le voir tendre la main d'avance, et proportionner l'exactitude et l'étendue de sa réponse au salaire qu'il compte recevoir.

Bien entendu que nous ne parlons ici que de la masse la moins instruite et la moins civilisée de la nation : mais cette disposition d'esprit exerce, sur toutes les classes, une influence marquée.

Naturellement rêveurs et mélancoliques, les Piémontois négligent la poésie et les arts libéraux. Tandis qu'il n'y a pas en Italie de province ou de petite ville qui n'ait un poète célèbre et des *improvisatori :* on compte à peine dans tout le Piémont un seul homme dont le génie lui ait mérité des succès marquans en poésie. Lisez devant une

assemblée de Romains, de Toscans, de Vénitiens, de Napolitains et de Piémontois, des morceaux sublimes de l'Arioste, du Tasse, vous verrez les premiers, témoigner par leurs gestes animés, et peut-être par des contorsions, l'agréable sensation qu'ils éprouvent; le Piémontois demeurera froid et immobile. Lent à se passionner, il analysera, il disséquera ces beautés poétiques. Il n'aura jamais de plaisir, sans qu'il ne sache bien pourquoi.

Ce n'est pas que le Piémont n'ait souvent produit des hommes marquans dans plusieurs genres de littérature; mais ils n'ont jamais excellé que dans ces compositions d'ouvrages, où il faut plus de logique que de brillant dans l'imagination : ils ont créé d'excellens traités de jurisprudence, de médecine et de mathématiques.

Le célèbre *Lagrania*, ou Lagrange, que notre patrie avoit adopté, avant que son pays lui-même fût adopté par le nôtre, suffit pour montrer à quel point les Piémontois sont susceptibles d'obtenir des succès dans les sciences exactes; ils ont compté parmi eux quelques peintres, des sculpteurs, des architectes; mais jamais de ces talens transcendans, dont la réputation se répand dans toute l'Europe, et dont les noms se gravent dans les mémoires des personnes les moins érudites.

Quant aux arts qui ont pour base la connoissance profonde des mathématiques, le grand nombre des fortifications dont le sol étoit hérissé,

prouve jusqu'à quel point ils ont rivalisé les *Vauban* et les *Cœhorn*. Bertola et Pinto ont, parmi eux, égalé les succès de ces hommes célèbres.

La noblesse du Piémont étoit, et est encore nombreuse, puisque, si les qualifications sont détruites, les individus n'en subsistent pas moins. Lorsque les lois du pays permettoient aux nobles de compter les degrés de leur illustration, ils auroient rougi de se mêler avec des personnes un peu moins nobles qu'eux. Avant de se lier avec un gentilhomme, on commençoit par s'informer, avec scrupule, de son rang et du nombre de ses quartiers. Certains gentillâtres de campagne poussoient la fierté jusqu'à dédaigner de s'associer avec des barons et des marquis qu'ils regardoient comme des parvenus, parce que la noblesse y étoit encore moins pure, les anoblissemens plus communs qu'en France.

Tous les gens riches affectent beaucoup de manières françaises; ils cherchent à imiter cette affabilité sans recherche, cet air aisé et gracieux, cette vivacité de caractère, qui distinguent parmi nous les gens du monde; mais, comme on copie toujours mal, il est rare qu'ils parviennent jusqu'à leurs modèles.

Les artisans et les paysans du Piémont en sont une partie infiniment estimable. Les convenances locales du pays n'ont pas permis aux manufactures

d'y faire des progrès rapides : mais ce que nous avons déjà dit prouve combien l'agriculture est avancée dans ce pays.

Peu de voyageurs ont établi d'une manière tranchante les disparités qui existent entre les mœurs des diverses nations italiennes. Cela n'est point étonnant. Indépendamment des difficultés que présente nécessairement une pareille observation, du tact fin et délicat, de la justesse d'idées qu'il faut pour bien saisir les nuances, et être en état d'en rendre compte d'une manière nette et parfaitement intelligible, la multiplicité des dialectes y met un obstacle souvent invincible.

Pour voyager commodément en Italie, et être en état d'y vivre agréablement, il suffit de connoître la langue de la métropole. Presque toutes les sociétés choisies parlent la belle langue *dell' Arno*, l'idiome toscan, dans lequel sont composés tous les bons ouvrages. Mais, pour étudier les mœurs du peuple, pour approfondir les plus minutieux détails, il faut connoître l'idiome populaire des pays que l'on traverse. Pour voyager avec fruit, soit dans la péninsule, soit dans la terre ferme d'Italie, il faudroit à chaque pas, à chaque état recommencer un cours de langage.

D'ailleurs, lors même que les Italiens parlent toscan, ils ont beau observer, à quelques idiotismes près, les règles de la grammaire, ils conservent toujours un accent qui rend très-difficile de les com-

prendre. La plupart des mots des dialectes piémontois, napolitains, vénitiens et génois, ont pour base les mêmes mots de la langue toscane; mais ils sont tellement dénaturés par les inflexions, les apocopes et les terminaisons, que les individus de différens pays ne sauroient s'entendre.

Cet inconvénient qui sembleroit devoir disparoître avec le temps, s'accroît au contraire chaque jour, parce qu'une foule de personnes lettrées, par affection pour leurs dialectes originaires, publient des ouvrages dans leur idiome, et font tout ce qu'ils peuvent pour le propager. C'est ainsi que l'on compte en Italie quatre ou cinq traductions de la Jérusalem du Tasse, sans préjudice d'une quantité prodigieuse de comédies, d'imbroglios et de canevas écrits en plus de vingt dialectes différens.

Le piémontois est, comme les autres *patois* de l'Italie, le toscan corrompu; mais il n'est pas si choquant aux oreilles françaises que le napolitain ou le vénitien. En analysant ce langage, il est facile de voir que le passage fréquent des armées françaises ou des voyageurs de notre nation dans les ci-devant états du roi de Sardaigne, ont beaucoup contribué à le modifier.

Tout ce que nous venons de dire s'applique aux habitans des plaines; nous aurons occasion de revenir sur ceux des montagnes.

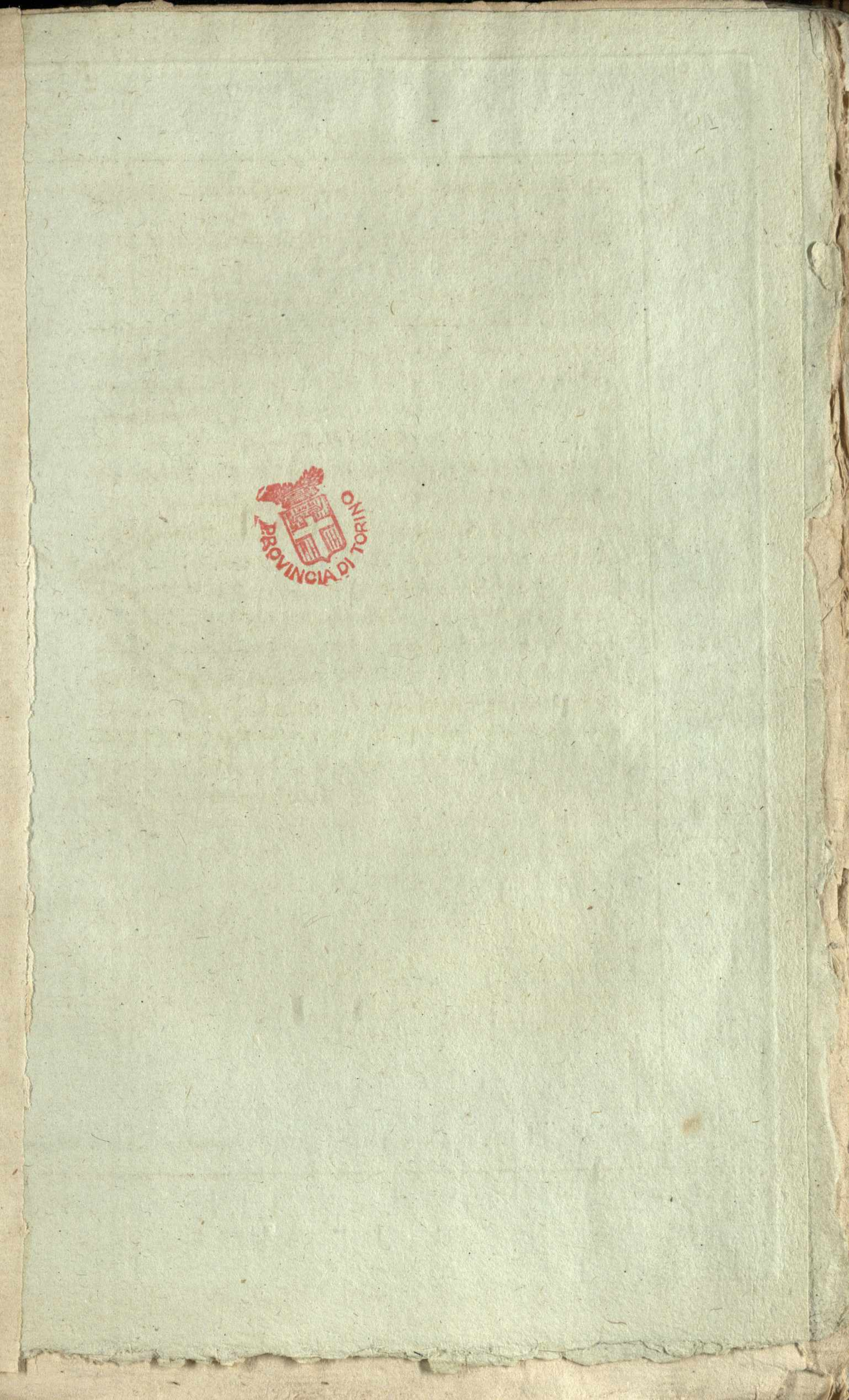
Il est impossible de quitter le département de Marengo sans aller voir le champ de bataille, à

jamais célèbre, auquel il est redevable de son nom. C'est là que, le 25 prairial an 8 (14 juin 1800), s'est enseveli, sans retour, le fruit des exploits de Suwarow et de cette armée d'hommes du nord qu'on avoit fait venir à marches précipitées de contrées lointaines. C'est là que s'est enseveli le fruit d'une longue et difficile campagne dans la rivière de Gênes, et de la prise de cette place importante, dont la reddition avancée ou retardée de 24 heures eût sans doute causé de grands changemens dans les résultats de la journée de Marengo. Maître de la place un ou deux jours auparavant, le baron de Mélas n'eût pas été obligé d'envoyer le général Otte se faire battre sous Plaisance, pour arrêter de quelques instans la marche triomphante du général Français. Si la victoire demeura quelque temps incertaine; si la réserve répara seule l'échec éprouvé par l'armée, que n'eût-il pas dû arriver si les Impériaux eussent eu le temps de concentrer leurs forces, de retirer les troupes qui restoient encore devant Gênes ?.... A quels événemens tient quelquefois la destinée des empires !

DÉPARTEMENT DU TANARO.

Les différences qui se trouvent dans le caractère des habitans de l'Italie, et dont nous avons rapidement esquissé les nuances principales, ne sont pas indignes de la méditation d'un observateur attentif. Leur connoissance sert à expliquer la balance politique de l'Italie. Elle rend compte des raisons qui ont concouru, presque aussi puissamment que la rivalité des Français, des Allemands et des Espagnols, à y maintenir une sorte d'équilibre.

Depuis plusieurs siècles, les lignes de démarcation qui séparoient les diverses puissances italiennes ont pu se rapprocher ou se reculer du centre des états respectifs; mais c'est une chose remarquable, que malgré les bouleversemens et les guerres étrangères ou intérieures qui ont constamment désolé les belles provinces d'Italie, le nombre de ces puissances est toujours demeuré le même. Il a fallu toute la violence du choc produit par l'invasion des Français, pour réunir en un même état, la Lombardie, le Bergamasque, les légations de Ferrare et de Bologne, et une partie du duché d'Urbin. Encore ne sait-on pas que dans les commencemens, il étoit question de séparer ce vaste territoire en deux républiques, dont le Pô auroit été la limite respective.



Long. de

5 30 6

Signes

Préfecture

sous Préfecture

D. DE LA DOIRE

D. DE LA SESIA

le Pô R.

Verrua

D. DE

Caconata

Montecosara

D. DU PÔ

Roato

45

Villanova

R.te de Turin

S.t Michel

Reviggan

180

ASTI

Cisterna

S.t Domiano

R.

Gouan

Monberc

Maglianò

Tanaro

Bobesi

Albe

Sommariva

Sanfre

R.

Brà

Lamorra

Belbo

Rossolasco

R.te de Bene

Corzogio

D. DE LA STURA

R.te de Ceva

30

Remarque

l'Etendue de ce Département est de 150 lieues quarrées. Il se divise en 3 arrondis.mens communaux. Sa population est de 281,000 habitans.

25 30

Long. d



de Paris.
30
DÉPARTEMENT
DU TANARO
ci-devant
Comté d'Asti
et Province d'Acqui.
MARENGO
45
d'Alexandrie
Incisa
Nizza
Rte. de Alexandrie
St. Steffano
Acqui
Terzo
Orba R.
Silvano
R.
Ponti
Tagliolo
Mornele
Ovada Casalegio
Spigne
Erro R.
Ponzone
LIGURIE
30
Rte. de Finale
Lieues communes de 2283 toises
5
10
26
30
de l'I. de Fer.


PROVINCIA DI TORINO

Déjà les républiques Cispadane et Transpadane avoient commencé à se constituer, lorsqu'une influence plus puissante que la caractère national, a déterminé à les réunir sous un seul et même gouvernement.

Outre les motifs de religion qui ont dû contribuer pour beaucoup à conserver les états de l'Eglise, la haine des Romains modernes les a empêchés de se livrer aux souverains de Naples. Lorsque Joseph II, s'abandonnant au chimérique espoir que se transmettent les empereurs, de conquérir un jour toute l'Italie, et de réaliser leur titre, encore futile, de rois des Romains; lorsque Joseph méditoit la conquête des états de l'Eglise et de toute l'Italie; lorsque, dans ce dessein, il se mettoit en guerre ouverte avec le Pape, et que, sous prétexte d'ouvrir à travers la Valteline et les Grisons une communication amicale avec les fiefs de la Lombardie, il faisoit construire une route militaire, l'aversion de ces mêmes Romains contre les Florentins qui se seroient trouvés réunis avec eux sous une même domination, n'eût pas laissé d'opposer des obstacles à ce projet.

La puissance des souverains du Piémont étoit comparée à un arbre vigoureux qui couvriroit de son ombre tout ce qui l'entoure, et attireroit insensiblement à lui le suc nourricier destiné aux arbres voisins, si leurs propriétaires n'avoient soin de le contenir dans de justes bornes. Mais ses princes voyoient plutôt leur ambition arrêtée par

les dispositions naturelles des peuples qu'ils vouloient subjuguer, que par la résistance sérieuse des états voisins. La plupart des souverains de la maison de Savoie avoient excellé dans l'art militaire, la plupart s'étoient rendu célèbres par leurs exploits. La bataille de Guastalla, gagnée en 1734, par Victor Amédée II contre les Autrichiens, l'alliance des rois de France cimentée par des mariages réciproques, tout sembloit devoir favoriser leurs armes.

Nous avons vu quels pays ils avoient acquis par le traité d'Utrecht; la campagne brillante de 1734, non seulement les confirma dans leurs droits, mais les traités, les négociations qui la suivirent dans les années 1735, 1736, 1738, 1739 et 1743, y ajoutèrent le Novarèse, le Tortonèse, le territoire de Vigevano, le haut Novarèse et la moitié du Parmesan.

Victor Amédée III, fils et successeur du héros de Guastalla, avoit manifesté dans sa jeunesse l'esprit de conquête et une vive inclination pour la carrière des armes. On cite un beau mouvement qui fait honneur à ce prince. A la mort du roi son père, l'épée qu'on avoit mise sur le cercueil, appartenoit, suivant l'usage, au grand écuyer; le jeune monarque s'en empara, il y substitua une épée enrichie de diamans, disant qu'il vouloit garder toute sa vie le fer qui avoit triomphé à Guastalla.

Ce prince, au reste, fut loin d'être un conquérant, puisqu'il se vit contraint à signer le traité qui prépara la chute de la souveraineté de sa fa-

mille en Piémont ; mais quand la révolution ne seroit pas survenue, la puissance des ducs de Savoie étoit parvenue à sa maturité ; elle ne pouvoit plus que décheoir. Les plus formidables armées ne sauroient triompher de l'animosité des peuples.

A quoi sert d'aggrandir ses possessions, de faire de brillantes conquêtes, si des insurrections nous enlèvent en peu de jours ce qui nous a coûté tant de soins, de dangers, de trésors ?

Aussi, abstraction faite des localités, s'il existoit dans toute l'Italie une nation dont le territoire pût sans inconvéniens être réuni au nôtre, c'étoit à coup sûr la nation Piémontoise. Avant la révolution la France en étoit l'alliée et la protectrice naturelle. D'ailleurs, les souverains du Piémont n'avoient aucun espoir, ni aucun intérêt de s'aggrandir du côté de la France. Le duché de Savoie, le comté de Nice étoient au contraire pour eux un moyen d'acheter un jour la protection de la France. Il y a tout lieu de croire que ces pays nous auroient été inévitablement cédés, si le cabinet de Turin avoit réussi à s'emparer de la Ligurie, du duché de Parme et des autres possessions qu'il convoitoit.

En traversant la province d'Acqui, sur les frontière de la Ligurie, nous observons encore un nouveau dialecte. C'est comme les autres patois *Piémontois*, un amalgame de français et de vieux italien ; on y reconnoît la langue de ce bon moine, Guy d'Arezzo, qui, au commencement du XIe. siècle, fit un savant traité sur la musique, et qui est

regardé comme l'inventeur du système actuel de notation.

On remarque d'ailleurs dans tous ces idiómes une foule de mots latins et grecs, dont la terminaison seule est modifiée. Les termes qui, au premier abord, semblent le plus s'écarter de ces langues mortes, ont cependant avec elles les plus grands rapports. Nous citerons pour exemple le mot *fideï*, nom que l'on donne en Piémont au vermicelle, que l'on appelle en d'autres parties de l'Italie *vermiscelli*, à cause du *vermiculage* que présentent les brins déliés de cette pâte. On ne voit pas trop d'abord à quel mot de la langue latine peut se rapporter *fidei*; mais lorsqu'on réfléchit que par *fides* ou *fidiculae*, les auteurs latins désignoient les cordes de la lyre ou de tout autre instrument, on ne balance plus à reconnoître la justesse de la dénomination.

Plus nous avançons dans ces contrées, plus nous sommes en état d'acquérir des notions sur les usages. De tout temps les peuples de l'Italie ont été amateurs de la pompe et des spectacles. *Panem et circenses*, s'écrioient les Romains qui mettoient les représentations théâtrales au nombre de leurs premiers besoins.

Après l'extinction du paganisme, les prêtres chrétiens n'ont pas manqué de profiter de cette disposition superficielle des esprits. L'austérité des dogmes du christianisme auroit fait peu d'impression sur une nation amie du faste et de la magnifi-

cence. On adopta donc la plupart des institutions payennes, et comme le génie de la religion se prêtoit peu au tumulte, à l'ostentation qui étoient déployées dans les anciennes fètes, on racheta par le nombre, ce qu'on leur faisoit perdre du côté du spectacle. C'est d'après ce motif que l'on fêta presque tous les saints du calendrier, et si le bon La Fontaine s'est plaint de la trop grande multiplicité des fêtes en France; si dans sa fable du *Savetier et du Financier*, il a dit :

> Le mal est que dans l'an s'entremêlent des jours
> Qu'il faut chommer : on nous ruine en fêtes.
> L'une fait tort à l'autre, et monsieur le curé,
> De quelque nouveau saint charge toujours son prône.

quelles déclamations n'auroit-il pas faites contre la nombreuse légende des saints et des patrons qui, dans ce pays, sont honorés de fètes chommées ?

Ce n'est pas tout, les jours de dimanches et de fètes, les offices sont presque tous suivis de processions. On voit les paysans marcher deux à deux à la suite de leurs prêtres; les hommes avec les hommes, les femmes avec les femmes, les enfans également séparés, parcourir dévotement une partie de la paroisse, escorter avec vénération et respect des images de la Vierge et de différens Saints, dont les chasses pesantes sont portées par des hommes les plus robustes du canton. Cette dernière corvée est regardée comme un grand honneur, et on se la dispute avec acharnement.

Tous les voyageurs anglais qui ont écrit sur l'Italie, prévenus contre le rite catholique, accoutumés à dégager leur religion de presque toute cérémonie, ont été extrêmement scandalisés de cette pompe, qu'ils regardent comme l'effet de l'ignorance et de la superstition. Ils regrettent le temps perdu par les cultivateurs; ils s'étendent en grands raisonnemens sur les incalculables avantages que l'agriculture, les manufactures et le commerce retireroient de l'extinction des jours de fêtes, sur les accroissemens considérables qu'ils recevroient de la réunion des travaux de plusieurs millions de mains, dans l'espace de quarante ou cinquante jours que l'on gagneroit à cette abolition, etc., etc.

Que ces argumens et d'autres semblables soient présentés par des philosophes, il n'y auroit rien là de surprenant : mais le plus piquant, c'est que ceux qui professent de tels sentimens sont des protestans qui observent ponctuellement leur religion, qui sont obligés de s'enfermer chez eux tous les dimanches, qui s'interdisent le bal, le spectacle, les promenades, les assemblées, les délassemens de toute espèce : avouons donc que chaque pays a sa mode et ses ridicules (10).

Il seroit difficile d'extirper en Italie, et même dans le Piémont, quoiqu'il n'y soit pas peut-être aussi profondément enraciné qu'ailleurs, le goût des processions et de la multiplicité des fêtes. Dût-on parvenir à l'anéantir entièrement, l'industrie n'y gagneroit

roit peut-être rien. Remarquons que les païens qui certes n'étoient ni superstitieux, ni fanatiques, avoient également un très grand nombre de fêtes religieuses : c'est un délassement nécessaire pour le peuple qu'un travail trop long, trop assidu accableroit. Et pourquoi ne permettriez-vous pas aux habitans des campagnes de consacrer au repos un certain nombre de jours dans l'année ; lorsque dans les villes un grand nombre de riches citadins chomment, sans exception, tous les jours de l'année ; lorsque la plupart des commis dans les bureaux publics et particuliers passent dans une inutile oisiveté une partie de la journée ; lorsqu'on voit la foule fréquenter les promenades, les bals, les concerts, les spectacles, les sociétés, tous les jours de la semaine? Les villageois n'entendent rien à nos plaisirs tranquilles et métaphysiques. Il leur faut du mouvement, quelque chose qui parle à leurs sens, en même temps qu'à leur imagination ; il leur faut des spectacles où ils soient à-la-fois acteurs et spectateurs : leurs solemnités religieuses remplissent parfaitement ce double objet. Laissez-les s'amuser comme ils l'entendent. Des idées superstitieuses se mêleront à ces cérémonise, je le sais ; mais, tout bien calculé, quel mal en résultera-t-il ? Le peuple a nécessairement besoin d'une religion. Le hasard l'a fait naître catholique ; il embrasse aussi fermement cette croyance qu'il embrasseroit le luthéranisme, le calvinisme, le mahométisme, etc. s'il étoit né en Angleterre, en Allemagne, en Turquie ou

8

dans d'autres pays du monde. Chacun chérit les dogmes dont on l'a imbu dès son enfance, comme chacun soutient les droits de sa patrie sans s'inquiéter s'ils sont fondés sur la justice, et sans être obligé de connoître le droit politique qui régit les Empires.

Toute cette contrée orientale du Piémont s'est détachée de la Ligurie plus tard que les autres districts. Les Liguriens dont les possessions s'étendoient jusqu'au Var, du côté du nord, et jusqu'à l'Arno, du côté du midi, et couvroient tout le Piémont, ont vu leur territoire resserré entre les Apennins et les Alpes maritimes. Les mœurs de ce peuple antique ont disparu ; de nouvelles circonstances ont introduit de nouveaux usages dans les diverses provinces qui composoient leur pays. Les Génois du moyen âge qui partageoient avec les Vénitiens l'empire de la Méditerranée, se livrèrent au commerce, et entreprirent contre les Turcs ces brillantes expéditions qui couvrirent leurs flottes de gloire; mais la découverte du passage aux Indes par le cap de Bonne-Espérance, celle de l'Amérique par un de leurs compatriotes, le célèbre Christophe Colomb, portèrent un coup mortel et irréparable à leur prospérité.

On a accusé d'imprévoyance le gouvernement de Gênes pour avoir refusé les offres de Colomb ; mais nous pensons que cette imputation a été faite avec trop de légèreté. En effet, les projets de Colomb étoient praticables ou ne l'étoient pas. Si ce n'étoit qu'une chimère, les frais de l'expédition eussent

été perdus ; mais, dans le cas même du succès, les Génois pouvoient-ils espérer de conserver quelque influence dans les pays nouveaux qu'ils auroient conquis à l'ouest? Les Espagnols, maîtres du passage de la Méditerranée, auroient rendu cette découverte stérile pour eux ; et, de concert avec les Portugais, les Français et les Anglais eux-mêmes, ils n'auroient pas tardé à s'en approprier tout l'avantage.

Les habitans d'Acqui et des villages voisins du fameux passage de la Bochetta, de Gavi et de Novi ont nécessairement avec les Génois des relations d'amitié et de commerce ; mais ils ne les en détestent pas moins. Une maxime triviale est sans cesse dans la bouche des Piémontois, lorsqu'ils parlent de la Ligurie : C'est, disent-ils, un pays où *les hommes sont sans foi et les femmes sans pudeur, comme les montagnes sans bois, les mers et les rivières sans poissons.*

Quant à ce qui concerne la moralité des femmes Génoises, l'imputation est on ne peut pas plus calomnieuse. Les Génois et les Piémontois sont, au-delà des Alpes, les nations chez qui il règne le plus de pudeur et de décence. Le *cicisbéisme* dont nous parlerons par la suite avec quelques détails, y est presque anéanti ; mais la dernière partie de la proposition est plus juste, et s'applique aussi avec quelque fondement à la contrée orientale du département du Tanaro. Des torrens sans nombre coupent le terrain, et y engendrent une multitude de lacs. La contexture

des montagnes de l'Apennin n'est pas de la même nature que celle des Alpes. Sur ces dernières montagnes, les saisons du printemps et de l'été sont absolument inconnues, tandis qu'à côté des sites austères et sauvages qu'offre çà et là l'Apennin, on voit des endroits délicieux, où croissent des arbres qui, pendant toute l'année, conservent leur verdure.

C'est en vain que les poètes de la latinité ont cherché à établir un parallèle entre les montagnes de la Ligurie et la chaîne immense qui borne l'ouest de l'Italie : c'est inutilement qu'ils ont caractérisé le *nubifer Apenninus* en ces termes :

Mole rivali,
Alpibus æquatum attollens caput Apenninus.

Le sol qui compose les monts Liguriens est moins aride et plus favorable à la végétation; mais en revanche il est très-mobile; il cède aisément à l'effort des torrens qui l'entraînent. Il en résulte que l'eau des ruisseaux et des rivières est extrêmement vaseuse, et que les poissons n'y trouvant pas la nourriture qui leur convient, y dépérissent et ne s'y propagent pas avec cette étonnante rapidité qui caractérise les habitans des eaux (11).

Les arbres eux-mêmes ne sauroient acquérir beaucoup de grandeur sur un pareil terrain : les tempêtes, les torrens les déracinent. Mais ce n'est pas seulement aux productions du sol que les élé-

mens conjurés livrent la guerre, les montagnes elles-mêmes sont continuellement minées par les pluies et le cours rapide des eaux : on en voit qui sont coupées perpendiculairement, dans une hauteur considérable. On distingue à leur couleur les bandes superposées du sol ; ces nuances sont si fraîches et si frappantes, qu'il sembleroit qu'on y eût tout récemment ouvert une tranchée.

C'est ce qui fait que les vallons s'élargissent insensiblement, que les terres s'éboulent en partie du côté de la Ligurie, et en partie du côté du Piémont. L'Orba, la Lemme, l'Erro la Scrivia, la Bormida, le Tanaro, une foule d'autres rivières et de ruisseaux sont les agens destructeurs qui, par degrés insensibles, aplaniront toute cette étendue de territoire, si la nature, féconde en ressources, n'y apporte pas des obstacles ; si elle n'oppose pas le feu à l'eau; si, par des volcans, elle ne détruit l'ouvrage des neiges fondues et des eaux pluviales.

La ville d'Acqui ne nous a rien présenté qui mérite une description détaillée. La population ne laisse pas cependant d'y être considérable. On y vient prendre les eaux minérales. Ces sources situées pour la plupart dans les environs de la ville, ont la chaleur de l'eau bouillante.

Il est probable qu'elles n'acquièrent cette température, résultat de la combustion et de la fermentation des pyrites, qu'à une grande profondeur. En effet, les bords de ces fontaines n'ont rien de l'aridité qui caractérise la plupart des sources miné-

rales : le sol en est excellent; il y croît la plus belle verdure.

Dans une plaine voisine, on voit encore des vestiges du fameux ouvrage d'*Æmilius Scaurus*. Cet édile, après avoir soumis les Liguriens, s'empressa de leur procurer une communication directe avec la capitale du monde : il fit construire cette superbe voie Emilienne qu'il continua à travers Plaisance et Rimini, en la réunissant à la voie Flaminienne. Nous avons exposé dans le Voyage de la Belgique, au sujet de la chaussée de Bavay, quelques idées sur la manière dont les Romains construisoient leurs chemins publics : nous nous dispenserons de les répéter ici.

Toutes les rivières du département se dirigent vers le nord pour aller gagner le Pô, soit directement, soit par l'intermédiaire du Tanaro; il faut donc, pour se rendre d'Acqui à Corte-Miglia, à Castiglione, à Albe, à Bra, à Sommariva, et dans les autres villes de la partie occidentale du département, traverser sans cesse, soit à gué, soit dans des barques, une multitude de petites vallées où serpentent leurs eaux.

Corte-Miglia est située sur la Bormida, que l'on y passe sur un pont de bois. Au-delà de la rivière, cette petite ville s'étend sur une plaine unie et bien cultivée. De l'autre côté, il n'existe qu'un petit nombre de maisons : elles sont comme adossées à une haute colline qui, autrefois, étoit défendue par un château-fort. Sa position, sur la

route de Ceva, de Garezzio et de la ville maritime d'Oneglia, la rend très-importante, et y produit un commerce assez actif.

Elle étoit bien plus intéressante autrefois, lorsque la principauté d'Oneille appartenoit au roi de Sardaigne. Des raisons de politique ont sans doute forcé de céder aux Liguriens cette dernière portion de territoire; de sorte qu'aujourd'hui le Piémont, considéré comme territoire distinct et séparé, n'a plus de port de mer. Il est obligé d'exporter les produits de son industrie par l'entremise des Génois, ou par Nice, en passant le Col-de-Tende. Comme on a retiré les douanes de nos anciennes frontières, ce dernier transport n'a d'autre inconvénient que la longueur du trajet. Au reste, la soie est à-peu-près le seul article intéressant que les étrangers tirent de ce pays; sa réunion à la France fait que, considérés en masse, nous n'avons plus d'intérêt à en prohiber l'importation dans l'intérieur.

On ne connoît pas bien l'origine de la petite ville de Corte-Miglia: on n'a pas non plus de données exactes sur l'étymologie de son nom. Dans la basse latinité, on appeloit *Curtis*, les cours de justice. Le mot latin *Curtis milium* sembleroit appuyer cette hypothèse; mais on a prétendu que les *milles* de la Ligurie étant plus courts que ceux du Piémont, l'on exprimoit, par ces mots *corte-miglia* (courts milles, ou milles plus courts), ce changement dans la mesure des distances.

Nous n'aurons pas la même incertitude sur la

signification de *Castiglione* qui correspond à la dénomination de *Châtillon*, si fréquente dans les cartes françaises. Il paroît qu'un château-fort bâti sur une colline escarpée de pierre calcaire, a été le noyau autour duquel se sont successivement groupées les maisons peu nombreuses de cette ville. Ce château existoit encore sous Charles Emmanuel Ier., duc de Savoie : il avoit appartenu aux marquis de Montferrat ; mais on ignoroit absolument quel en avoit été le fondateur.

L'élévation du terrain donne à l'air des propriétés salutaires. Les industrieux habitans savent tirer de leurs terres fécondes tout le parti convenable : ils savent en échanger avantageusement les produits ; ils mettent eux-mêmes en œuvre quelques-unes des matières premières. En un mot, il n'est pas dans le Piémont d'arrondissement qui n'ait son commerce d'importation, d'exportation, ou d'entrepôt, qui n'ait une balance plus ou moins avantageuse.

Ce n'est pas toujours à la vileté d'une production, mais à son abondance qu'il faut faire attention pour évaluer la richesse de ceux qui en sont propriétaires. La colline sur laquelle Castiglione est bâtie, les hauteurs et le sol adjacent recèlent une quantité prodigieuse de pierre-à-chaux. Ce minéral presque aussi indispensable pour la construction des chaumières que pour celle des palais, y est exploité depuis très-longtemps. Les carrières de Castiglione ont servi à bâtir, non seulement les habitations de

cette ville et des environs, mais encore une partie des maisons de Turin même.

Pompée Strabon ayant, pendant son consulat, fait passer une loi qui réunissoit à la république romaine les pays que nous parcourons, donna son nom à plusieurs des villes de cette contrée. Les peuples, toujours amis de la nouveauté, et qui d'ailleurs avoient quelque raison de desirer leur incorporation dans la grande république, parce qu'ils aimoient mieux être traités comme province que comme pays conquis, en ressentirent une grande joie : pénétrés de reconnoissance, ils élevèrent à la gloire de leur bienfaiteur, quantité de monumens, sur les ruines desquels certains antiquaires remarquant le nom de Pompée, se sont aisément persuadés qu'il s'agissoit de son fils, le grand Pompée, célèbre rival de César. Nous verrons par la suite qu'il a aussi existé dans la Ligurie un Lucius Pompeïus, de la tribu de Pollia, dont le nom répété sur quelques inscriptions, a dû sans doute contribuer à accréditer des erreurs. Les médailles, le style lapidaire, les monumens publics, sont sans doute et les truchemens et les garants de l'histoire ; mais il faut en bien posséder la langue.

La ville d'*Alba-Pompeïa*, dans le pays des Statielles, paroît avoir été ainsi nommée sous les auspices de Pompée Strabon ; mais les habitans peu flattés d'une telle origine, aiment mieux croire que leur ville s'étant trouvée ravagée par les guerres, le grand Pompée en personne la fit re-

bâtir et y donna son nom. Ils se fondent sur une inscription aux trois quarts effacée, qui se trouve près de la porte Céréale. Mais comme on fait dire au style lapidaire tout ce qu'on veut, nous nous dispenserons de rapporter les raisons qu'ils allèguent, et celles qui paroissent les réfuter.

Nous ne chercherons pas non plus à débrouiller dans le vague des monumens historiques ce qui arriva dans cette petite ville et dans les autres parties du pays des Statielles, depuis la chute de l'empire romain. Lors des excursions des hordes barbares, que les historiens comprennent sous le nom de Goths, il paroît que ce pays ne jouit pas plus du repos que le reste de l'Italie. Après que les exploits de Charlemagne, ses victoires contre les Lombards, eurent mis fin, dès 774, à leur royaume, pendant trente années au moins, toute la contrée que nous appelons aujourd'hui Piémont dut jouir du plus grand calme; mais après la division inévitable de l'empire gigantesque de Charlemagne, les Sarrasins, fiers de leurs succès en Espagne, se jetèrent sur les riches provinces de l'Italie; celles du Piémont ne furent pas plus épargnées que les autres. Et, chose remarquable, ces dévastateurs ne furent chassés que par d'autres dévastateurs, par les Normands qui désoloient le midi, et se civilisèrent enfin en Angleterre.

Ces événemens tumultueux amenèrent l'indépendance de la Lombardie, qui secoua le joug de l'empereur, et jeta, dès cette époque, les fondemens de ces petits Etats que les publicistes, étonnés,

voyoient subsister en Italie, au milieu de grandes puissances, jalouses de les absorber et de les réunir à leur territoire.

Les habitans d'Albe, entraînés par l'exemple général, proclamèrent aussi leur indépendance. L'établissement de consuls et de tribuns y rappela les anciens jours de la République romaine; ce petit Etat s'occupa d'abord de se maintenir: il devint bientôt ambitieux. Il fit la guerre à ses voisins, et aggrandit en peu de temps ses possessions.

Une petite puissance avoit alors, partout le Piémont, une influence considérable : c'étoient les habitans de Verceil qui, dans ces temps désasteux, ont bâti presque autant de villes que les guerres et les discordes civiles en avoient détruit.

Le territoire d'Albe, moins populeux, moins riche, ne pouvoit manquer de devenir la conquête des Verceillois. Il passa ensuite sous la domination des marquis de Mont-Ferrat, puis des comtes de Provence, puis des souverains de Naples, puis des ducs de Milan. Ceux-ci s'étant désistés de leurs droits sur le comté d'Albe, en faveur d'un lord Anglais, le duc de Clarence, des arrangemens ultérieurs livrèrent ce pays aux ducs de Savoie. Il passa ensuite au marquis de Saluces, et revint encore aux ducs de Savoie et aux rois de Sardaigne, sur la postérité desquels nous l'avons conquis.

Bizarre vicissitude des choses humaines! Il n'est pas un petit fief, pas une petite seigneurie dont

l'histoire recueillie avec soin, ne soit capable de remplir des volumes, ne présente peut-être autant d'intérêt, autant de matière à des réflexions utiles, que les fastes des plus grands empires!

La formation des grandes puissances, devant lesquelles ont disparu tous les fiefs féodaux, a été réellement un bienfait pour l'Europe. Avant cette révolution importante dans le droit public, les baronnies, les comtés, trop foibles pour subsister par eux-mêmes, changeoient à chaque instant de maîtres et de protecteurs. Et telle est la versatilité des peuples, qu'ils croyoient sans cesse courir vers le mieux. Tant il est vrai que, dans la nature, il règne une instabilité perpétuelle.

Les corps politiques, les individus, les substances inorganisées elles-mêmes, tout marche sans cesse vers le changement, vers des métamorphoses successives, pour revenir quelquefois au point d'où ils sont partis. C'est par une tendance naturelle à ces perpétuelles variations que la goutte d'eau raréfiée au dernier point, assimilée à la substance de l'air où elle s'est dissoute, ne demande qu'à retomber en pluie; et la rosée à peine déposée sur l'émail des prairies repasse aussitôt à l'état de fluide élastique d'où elle venoit de sortir.

L'arrondissement d'Albe et ses environs sont vulgairement appelés les *Langues*, parce que plusieurs endroits stériles sont entrecoupés de collines, de vallées; en un mot, de langues de terre, d'une fécondité admirable.

D'autres portions de territoire sont ensevelies sous les eaux et couvertes de vastes marais, dont le desséchement ne seroit peut être pas aussi difficile qu'on se le persuade au premier aspect. Il suffiroit peut-être d'assurer le cours des rivières, de contenir, par des digues suffisantes, quelques parties du cours du Tanaro; les chaleurs du soleil feroient le reste. Les terrains bas, d'où il seroit impossible de faire disparoître entièrement les eaux, deviendroient de belles *rizières*.

Ce n'est pas que dans les provinces orientales du Piémont, il n'y ait pas, comme dans le Verceillois, et dans la partie du Novarrais, aujourd'hui réunie à la republique Italienne, de florissantes cultures de riz; mais il est vrai de dire que ce végétal n'y offre pas aux habitans une bien importante ressource. La plupart des terrains sont trop hauts ou trop bas. Ici la profondeur de l'eau est telle que toute exploitation y devient impossible; là, au contraire, le riz se trouveroit privé de l'élément sans lequel sa végétation se trouve absolument arrêtée.

La ville d'Albe se ressent de l'inégalité du territoire où elle est située.

La partie basse, environnée de marais et d'eaux croupissantes, passe pour mal saine : sur le bord du Tanaro, le rivage devient plus élevé. Il oppose au cours de la rivière une digue qui la maîtrise et en augmente la rapidité : aussi la ville haute est-elle infiniment plus saine et plus agréable que la ville basse.

La ville de Bra ou *Braida*, nom qui, en langue gothique, signifie *terre cultivée de nouveau*, a dû son origine aux dévastations qui détruisoient tant de cités florissantes. La fameuse ville de *Polentia*, ennemie de celle d'Asti, se vit enfin ruinée par Alaric, roi des Goths; et ceux d'Asti, par une jalousie mal entendue, employèrent tous leurs efforts pour qu'elle ne se relevât point; favorisant ainsi les triomphes de l'ennemi commun.

Les citoyens de *Polentia* chassés de leurs pénates, dépouillés des terrains qui leur appartenoient, allèrent se fixer à quelques lieues de là, dans un lieu qui avoit partagé les calamités générales, et qu'aucuns propriétaires ne réclamoient. Ils transportèrent dans cet endroit les décombres, les matériaux qu'ils purent retirer de leur ancienne ville, et y bâtirent une cité nouvelle.

Quelques personnes néanmoins, sans autre preuve que l'analogie des noms, prétendent que Bra est l'ancienne *Barderota* dont parle Pline.

Quatre mille habitans au plus forment toute la population de cette petite ville, où règne assez d'industrie et d'activité. Les grosses toiles, les étoffes nécessaires à l'habillement des gens de campagne et des bourgeois peu recherchés dans leur parure; quelques soieries, un commerce assez étendu de grains, de bestiaux et même de chevaux, y entretiennent une certaine aisance.

André Valfredi, poète fort peu connu d'ailleurs, est né dans cette ville; mais les habitans de Bra ne laissent pas de s'en glorifier.

Voilà tout ce que nous avions à dire sur une aussi petite ville. Nous suivons, pour visiter Asti, chef-lieu du département, une route qui nous conduit à travers des paysages aussi variés que pittoresques. La première ville, disons mieux, le premier village qui s'offre à nos regards, est *Polenzo*, tristes restes de la superbe Polentia ; encore l'identité de la position n'est-elle pas bien certaine.

En traversant le Tanaro, nous quittons l'ancienne contrée des Statielles pour arriver dans celle des Vagiennes ou Bagiennes.

Vers le confluent du Tanaro et de la petite rivière assez justement appelée *Borbo*, nous trouvons cette célèbre *Asta Pompeïa*, qui a joué un rôle si imposant dans l'histoire. L'origine du nom de la ville se perd dans la nuit des temps ; et à dire vrai, ses habitans seroient peut-être fâchés qu'on leur en montrât bien clairement l'étymologie. En effet, ils s'imaginent sérieusement que leur ville est aussi ancienne que *Noé;* ils croient que sa fondation remonte à l'époque du déluge universel : les inondations partielles dont ils ont plus d'une fois été témoins, ont sans doute occasionné cette singulière opinion; mais elles ne la justifient pas.

Au surplus, il paroît constant que Brennus, les deux Varrons et l'un des Pompées (c'est-à-dire ou Pompée-le-Grand, ou Pompée Strabon son père) en ont successivement construit, changé, aggrandi ou réparé les fortifications.

D'abord, colonie romaine, le pays d'Asti s'est ensuite gouverné par ses propres lois; après quoi il a appartenu à différens seigneurs dont il est superflu de répéter la longue énumération; car l'histoire de la plupart des villes de cette contrée est à très-peu de chose près la même.

Cependant la réunion du comté d'Asti aux Etats du duc de Savoie remonte au seizième siècle, à l'année 1531. Maîtres de cette place importante, les nouveaux souverains y firent construire de bonnes fortifications à la moderne; car les anciennes, pour avoir eu l'honneur d'être créées par les Romains, les Gaulois et les barbares, n'en étoient pas plus pour cela à l'épreuve de l'artillerie.

Cette ville est une des principales de l'ancien marquisat de Mont-Ferrat. Le beau quartier étoit, avant la dernière guerre, principalement habité par la noblesse; mais la classe opulente a continué d'y séjourner: il est fort bien bâti, mais mal peuplé. La vanité dont le moindre gentilhomme étoit tourmenté lui faisoit un besoin impérieux d'avoir une maison à lui, et de donner des *conversazione* (ou assemblées qui ne ressemblent pas mal à nos *thés*). Le même esprit s'est communiqué aux négocians, aux bourgeois qui ont dans leurs seuls coffres-forts leurs titres de noblesse: il en résulte que chacun veut avoir un luxe au-dessus de ses moyens. On ne nourrit pas le nombre de domestiques proportionné à l'étendue de son hôtel; on possède un local immense, dont les trois quarts au moins sont d'une inutilité

inutilité absolue. L'appartement où l'on reçoit son monde est meublé avec quelque goût, tandis que les autres chambres sont entièrement nues et n'ont que les quatre murailles.

Une telle conduite, de la part des habitans aisés, a éloigné d'Asti la classe industrieuse et laborieuse du peuple : il ne s'y est point établi un aussi grand nombre d'artisans et de petits commerçans en détail, que l'étendue de la ville auroit pu le faire espérer. Il est dans la nature du luxe de tout faire venir du dehors, et surtout de bien loin, et conséquemment de consommer fort peu des productions du pays : tout le revenu des personnes aisées se dépense en superfluités ; et si nous en exceptons les articles indispensables que fournissent les marchés, on fait bien peu d'usage à Asti des productions industrielles ou naturelles du pays.

Ceci me rappelle un Hollandais qui existe encore ; il a la manie de n'aimer les diverses productions de la terre, qu'autant qu'il en use dans une saison où la nature nous les refuse. L'entretien de ses belles serres chaudes lui coûte par an 22,000 florins : à ce prix, il régale, tous les jours de l'hiver, ses amis, de fraises, de melons, d'ananas, des fruits les plus exquis du printemps, de l'été et de l'automne ; mais la belle saison est-elle revenue, la nature, prodigue de ses faveurs, couvre-t-elle la table du pauvre de ses dons les plus agréables, celle du riche Hollandais est dégarnie. Il y a plus. Ce particulier qui réunit les deux extrêmes de la prodigalité et de

l'avarice, lorsqu'il mange avec sa famille, lorsqu'il n'a point chez lui d'étranger devant qui il veuille déployer une vaine ostentation, se prive presque du nécessaire : les légumes les plus usuels sont exclus de sa table, parce qu'il a préféré l'entretien d'une serre magnifique à celui d'un humble potager.

Les collines des environs produisent du vin en abondance. A considérer la superbe exposition des côteaux, l'excellence du terroir, on a peine à croire que le sol de la Guyenne, de la Champagne et de la Bourgogne soit plus favorable que celui-ci à la culture de la vigne ; cependant le vin qu'on y recueille est de la plus mauvaise qualité : cela provient sans doute d'une manipulation défectueuse. Si l'on donnoit aux ceps le soin convenable ; ou si, après la vendange, on suivoit, pour la confection du vin, les procédés indiqués par les bons œnologistes ; ou plutôt si l'on modifioit ces procédés, d'après les diverses circonstances particulières au pays, le cultivateur verroit peut-être sa fortune sensiblement améliorée.

J'ai souvent entendu des propriétaires du Piémont se plaindre de ce qu'ils ne pouvoient tirer aucun parti de leurs vignobles, quoique, pour les exploiter, ils eussent fait venir des vignerons de la Bourgogne ; mais c'est peut-être là précisément la cause de leur mauvais succès. Des hommes ignorans et simples, accoutumés à suivre une aveugle routine, auront trop servilement suivi la méthode de leur pays ; ils auront dégradé les vignobles au lieu

de les améliorer. Transportez en Champagne les vignerons de la Bourgogne, placez ceux de la Champagne dans les environs de Bordeaux, envoyez au Clos-Vougeot, à Beaune, à Volnay, à Pomare, à Chambertin, à Chably, à l'Hermitage, à Lunel, les vignerons de la Guienne; c'est-à-dire, changez tout-à-coup le mode de culture et d'exploitation, et vous aurez bientôt ravalé ces côteaux fertiles, au niveau de ceux de la Brie et des environs de Paris. Il ne seroit peut-être pas indigne de l'attention du Gouvernement, de faire faire des recherches pour connoître quel genre de culture seroit le plus favorable pour la vigne dans les différens territoires du ci-devant Piémont : alors les vignobles qui existent déjà, et ceux qui s'élèveront par la suite, deviendront, pour ces nouveaux Français, une source immense de prospérité.

La preuve de notre assertion se trouve dans les environs même d'Asti. A *Villa-Nova* qui n'est qu'un gros village, on connoît des vignobles qui produisent d'excellent vin blanc; sans doute parce qu'on aura mieux saisi les procédés et la manutention qui conviennent à la fabrication de cette sorte de vin.

Nous ne parlerons de Villa-Nova, autrement appelée Ville-Neuve d'Asti, que pour indiquer son origine. C'est une colonie de la ville d'Asti; quelques-uns de ses habitans, frappés de la richesse du terroir à l'ouest de leur cité, allèrent y fonder une *ville nouvelle*. La situation est on ne peut plus

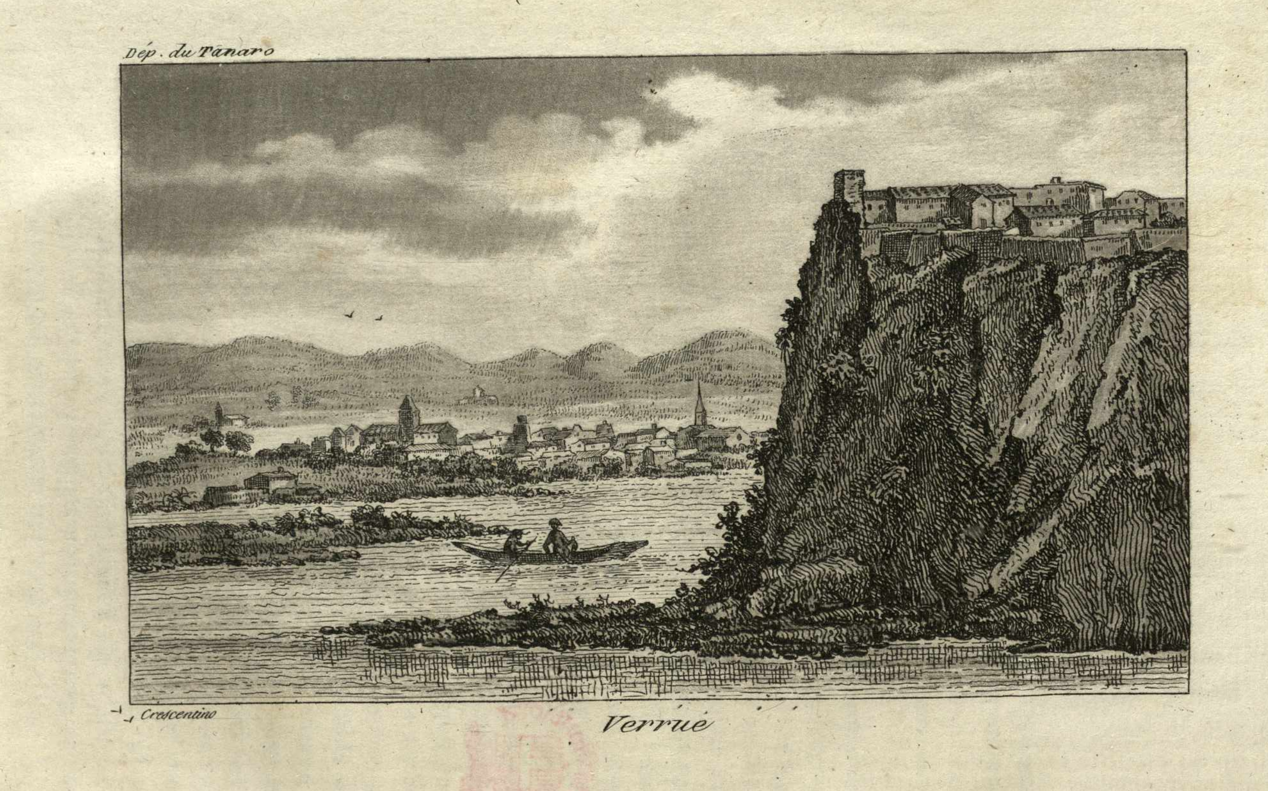
agréable : les collines d'alentour laissent échapper précisément autant d'eau qu'il en faut pour alimenter les ruisseaux qui arrosent la plaine ; mais ce grand avantage est, en quelque sorte, racheté par la position militaire de ce pays ; aussi le passage des troupes, une foule de combats et des actions très-meurtrières y ont-ils souvent porté la terreur, la désolation et la stérilité.

La forteresse de Verrue terminera notre course dans le département du Tanaro. Aulugelle lui-même nous apprend quel motif lui a fait donner en latin le nom de *Verruca*, d'où s'est formé le mot français : « Les Latins, dit-il, ont donné le nom de » *Verrue* (ou Verruca) à un lieu élevé, escarpé » et d'un accès difficile ».

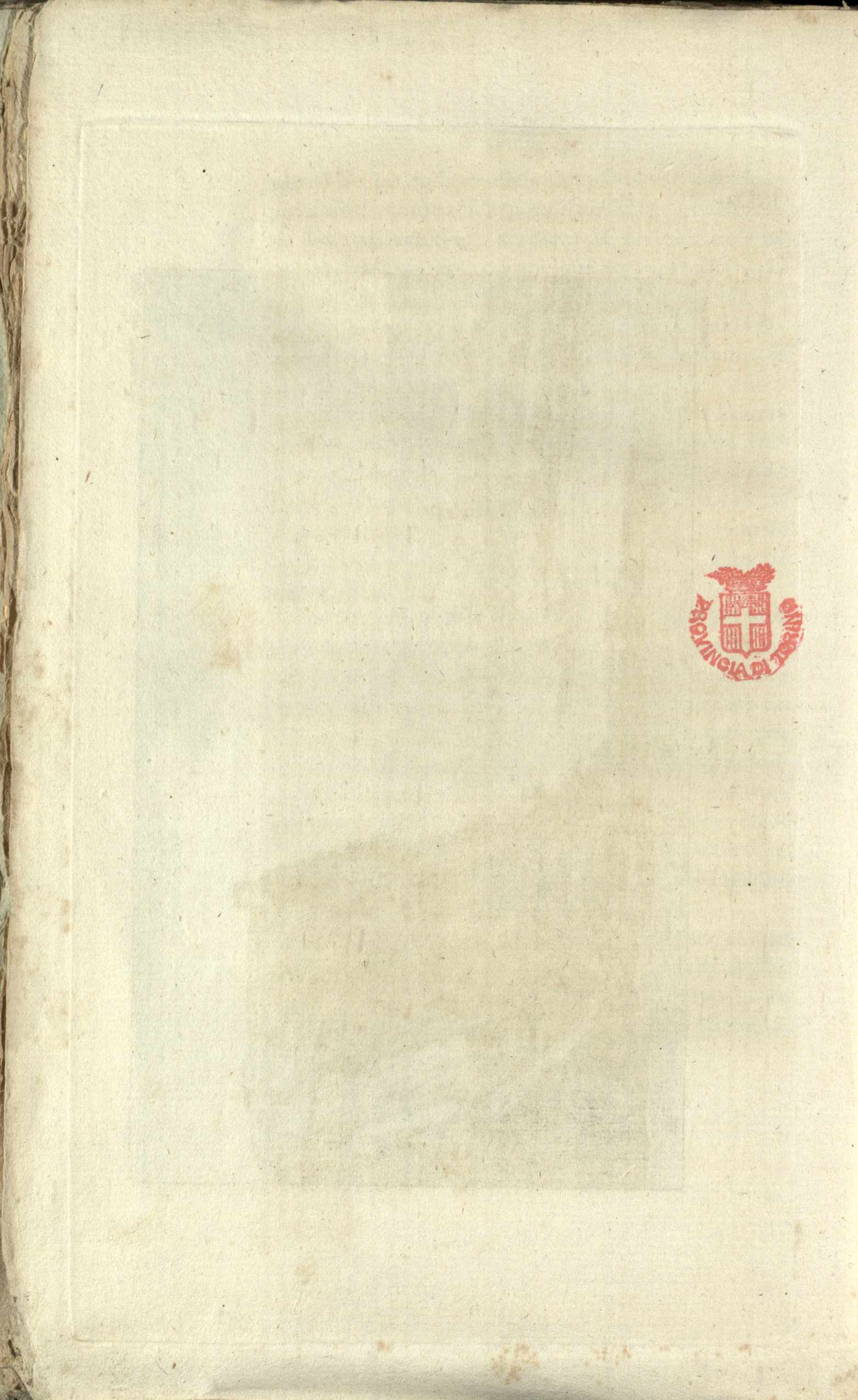
On ne pouvoit donner une dénomination plus juste à cette forteresse assise sur un roc rembruni, qui, comme une énorme verrue, s'élève au-dessus de la plaine qui borde en cet endroit le cours du Pô ; mais comme jamais la nature *n'a agi par sauts*, comme une montagne isolée, séparée absolument de toutes les autres, seroit une monstruosité, ce rocher n'est autre chose qu'un point élevé d'une chaîne de collines, qui s'étend en partie dans le Mont-Ferrat, et en partie dans le pays propre du Piémont.

La ville de Verrue est bâtie sur cette montagne roide et escarpée, hérissée de toutes parts de roches saillantes. L'accès en est difficile, lors même qu'on n'a à redouter aucune opposition ; que devoit-ce

Dép. du Tanaro



Verrue


PROVINCIA DI TORINO

être, lorsqu'une garnison nombreuse avoit à repousser de téméraires assaillans ? Aussi ne paroît-il pas qu'on ait jamais pris cette place autrement que par famine : elle a d'ailleurs une ressource que n'ont pas toutes les villes de guerre. Quoique bâtie sur une hauteur, elle ne manque jamais d'eau: une petite source d'eau vive s'échappe, en murmurant, des crevasses des rochers, et ne tarit jamais.

Verrue étant, au-delà du Pô, la dernière place qui appartînt aux ducs de Savoie avant le traité d'Utrecht, on n'avoit rien épargné pour ajouter, par les travaux de l'art, aux difficultés qu'avoit accumulé la nature. Du côté de la colline où la montée étoit moins difficile, où l'assaut pouvoit être tenté avec un peu plus d'espoir, on avoit construit des fortifications imprenables.

Nous avons fixé l'attention de nos lecteurs sur celles des villes encore existantes du département, qui méritent un examen réfléchi ; mais nous avons encore à parler d'une cité plus ancienne, dont les restes ont été enfouis, on ne sait par quels événemens, à plusieurs pieds sous terre.

Pline et d'autres auteurs avoient parlé d'une ville d'*Industria*, laquelle, d'après les détails qu'ils en donnoient, paroissoit devoir se trouver du côté de Casal.

Les commentateurs n'avoient point hésité à assurer, d'un commun accord, que Casal même étoit l'antique Industria ; et depuis il n'en avoit plus été question.

Antoine Rivautella et Jean-Paul Ricolvi, sujets du roi Sarde, avoient publié en 1743 un excellent ouvrage en langue latine, intitulé : *Marmora taurinensia, dissertationibus et notis illustrata.* Le succès de leur premier volume les engagea à en publier un second ; mais ils voulurent auparavant parcourir avec soin le Piémont, reconnoître par eux-mêmes les antiquités qui s'y trouvoient cachées, et enfin composer un supplément sous le titre de *Marmora subalpina.*

Ils voyagèrent pendant les automnes de 1743 et de 1744 ; ils trouvèrent dans leurs excursions une foule d'objets intéressans, entr'autres les vestiges de l'ancienne ville de *Cimella* près de Nice, l'*Augusta Vagiennorum* près de *Cumo* : ils virent auprès de Vintimille une ancienne route, de construction romaine. Leval d'Aoste leur offrit une foule de monumens antiques : ils reconnurent ce chemin de Donax dont nous avons parlé, lequel servoit de passage aux légions romaines qui venoient de la Gaule et de la Germanie : enfin, toutes les contrées du Piémont leur avoient présenté des ponts, des arcs de triomphe, et beaucoup d'autres monumens remarquables.

Dans le cours de cette expédition scientifique en 1743, ils reçurent d'un de leurs amis la nouvelle qu'il devoit y avoir sur la rive droite du Pô, à peu de distance de Verrue, dans un lieu dit *Monte di Pô*, des objets dignes de leurs recherches : ils s'y rendirent en effet ; les premières fouilles leur pro-

curèrent la découverte de quelques monumens qui attestoient l'existence d'une ville dans cet endroit; mais rien encore n'indiquoit quel nom elle avoit dû porter.

Ce demi-succès les engagea à renouveler leurs tentatives en 1743. Ils choisirent l'automne pour ces recherches, parce que la terre étant alors dépouillée de ses productions, leurs travaux devoient éprouver moins d'obstacles. Ils trouvèrent une pierre brisée en plusieurs fragmens : elle paroissoit être le piédestal d'une statue décernée à *Cocceia*, aux frais du trésor public; AB. IND. ils pensèrent que cette abréviation vouloit dire *ab industriensibus*. Ils parcoururent les titres et les anciennes chartes de la paroisse du lieu : ils y virent que l'église étoit appelée *S. Joannes Baptista de Lustriâ*; ce mot de *lustria*, leur parut une corruption d'*Industria*, d'autant plus que dans les vieilles éditions de Pline, on trouve quelquefois *Illustria* au lieu d'*Industria*. Ils se crurent donc dès-lors en droit de conjecturer qu'ils étoient sur le territoire de l'antique Industria. Leur soupçon se changea bientôt en certitude.

Ayant interrogé les habitans du canton, ils apprirent que dans le bas du vallon qui avoisine le Pô, on avoit jadis trouvé des débris de construction antique, et quelques médailles. En conséquence, ces infatigables antiquaires firent creuser dans les endroits qui leur étoient désignés. Ce ne fut que dans le mois de février 1745 que l'on découvrit

une salle vaste et superbe. On y trouva des médailles et des bronzes d'une ciselure précieuse. La plus intéressante de ces découvertes fut une inscription dont on n'eut pas de peine à déchiffrer entièrement le texte. On y reconnut qu'elle avoit été consacrée au génie de Lucius Pompeïus, fils de Lucius, et surnommé Herennianus, de la tribu de *Pollia*. Cette tribu, ainsi que celle de Stellatina, étoit entièrement composée d'étrangers auxquels on accordoit le titre et les droits de citoyens romains ; voilà pourquoi les noms de *Pollia*, de *Stellatina* se retrouvent souvent dans les inscriptions du Piémont.

Les autres parties de l'inscription attestoient les charges et qualités dont ce Lucius Pompée avoit été revêtu ; mais il y étoit surtout qualifié de patron ou protecteur de la ville auprès de l'empereur ; raison pour laquelle le collége des prêtres d'Industria, *collegium pastorophorum* INDUSTRIENSIUM lui avoit érigé un monument public.

C'étoit là sans doute le cas, ou jamais, de faire l'application de la maxime *ex antiquis probatur*, et de proclamer l'erreur où étoient tombés Cellarius et Clavier, dans leurs géographies; Hardouin, dans son commentaire sur Pline ; Léandro d'Alberti, dans la description de l'Italie, et après eux tous les imitateurs, commentateurs et compilateurs, qui plaçoient à Casal la ville d'Industria.

De tous les auteurs, un seul que l'on avoit dédaigné, ou auquel on n'avoit pas fait attention, avoit été exempt de cette bévue. Un nommé

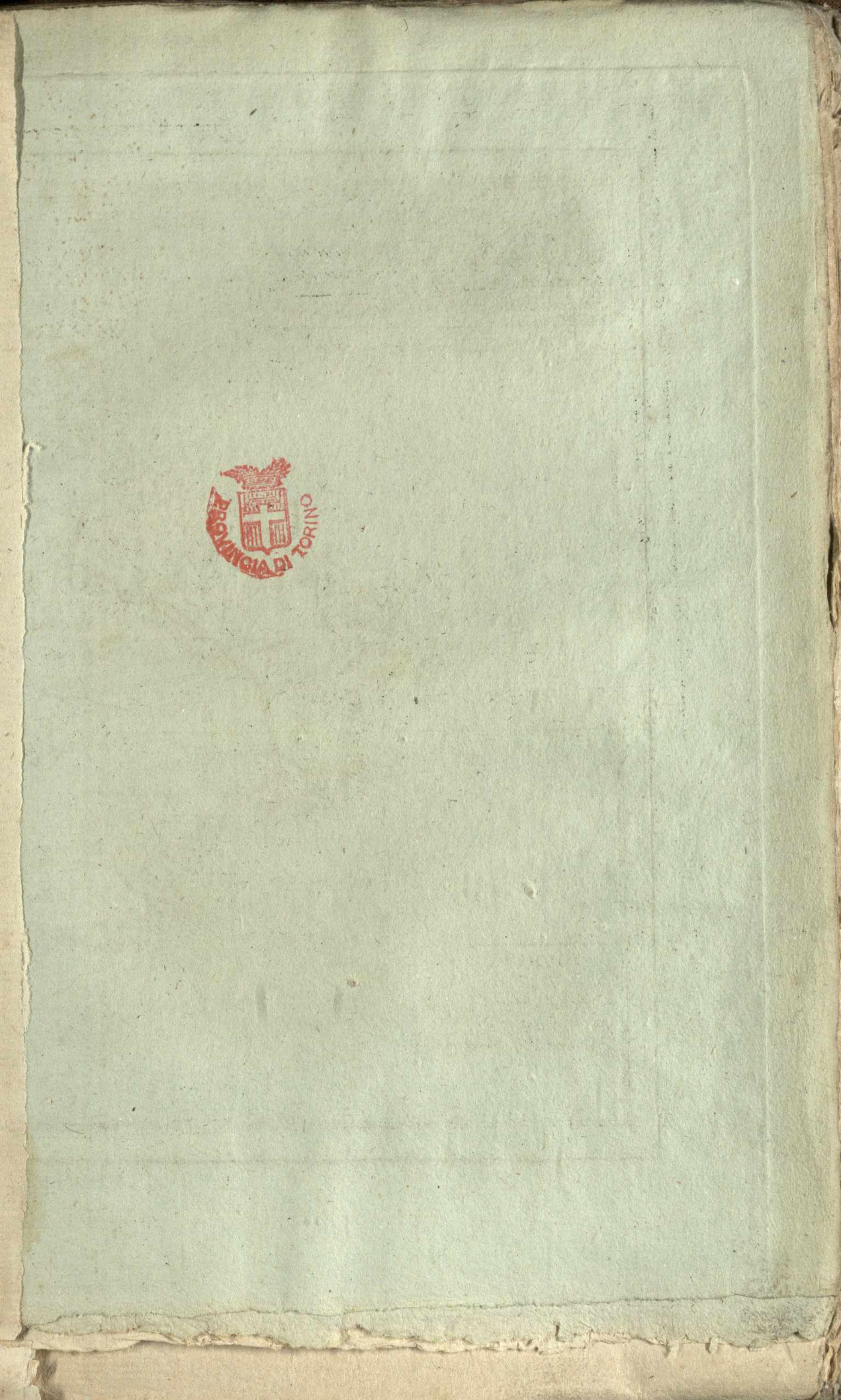
Francesco Agostino *Della-Chiésa*, dans un ouvrage publié à Coni en 1657, sous le titre de *Corona reale di Savoia*, avoit annoncé page 16, que l'emplacement de la cité, dont parle Pline, étoit à *Lustria* près de Verrue.

L'auteur latin ayant présenté Industria comme une ville située sur la rive du Pô, à l'endroit où sa profondeur devient favorable à la navigation, *ubi praecipua altitudo incipit*, les géographes s'étoient naturellement arrêtés à la première ville de quelque importance qu'ils purent remarquer au-dessous de Turin, en suivant le cours du fleuve.

Pline apprend encore que l'ancien nom d'Industria étoit *Bodincomagum*, mot Ligurien qui signifioit profondeur du Pô ; le nom de l'Eridan étant *Bodincum*, en langue ligurienne. On croit que ce nom s'est conservé dans le pays, parce que la colline au-dessus d'Industria, est encore appelée par les paysans *Mondicoï*. Mais qui ne voit, avec un peu d'attention qu'il n'y a rien de commun entre ces deux mots ?

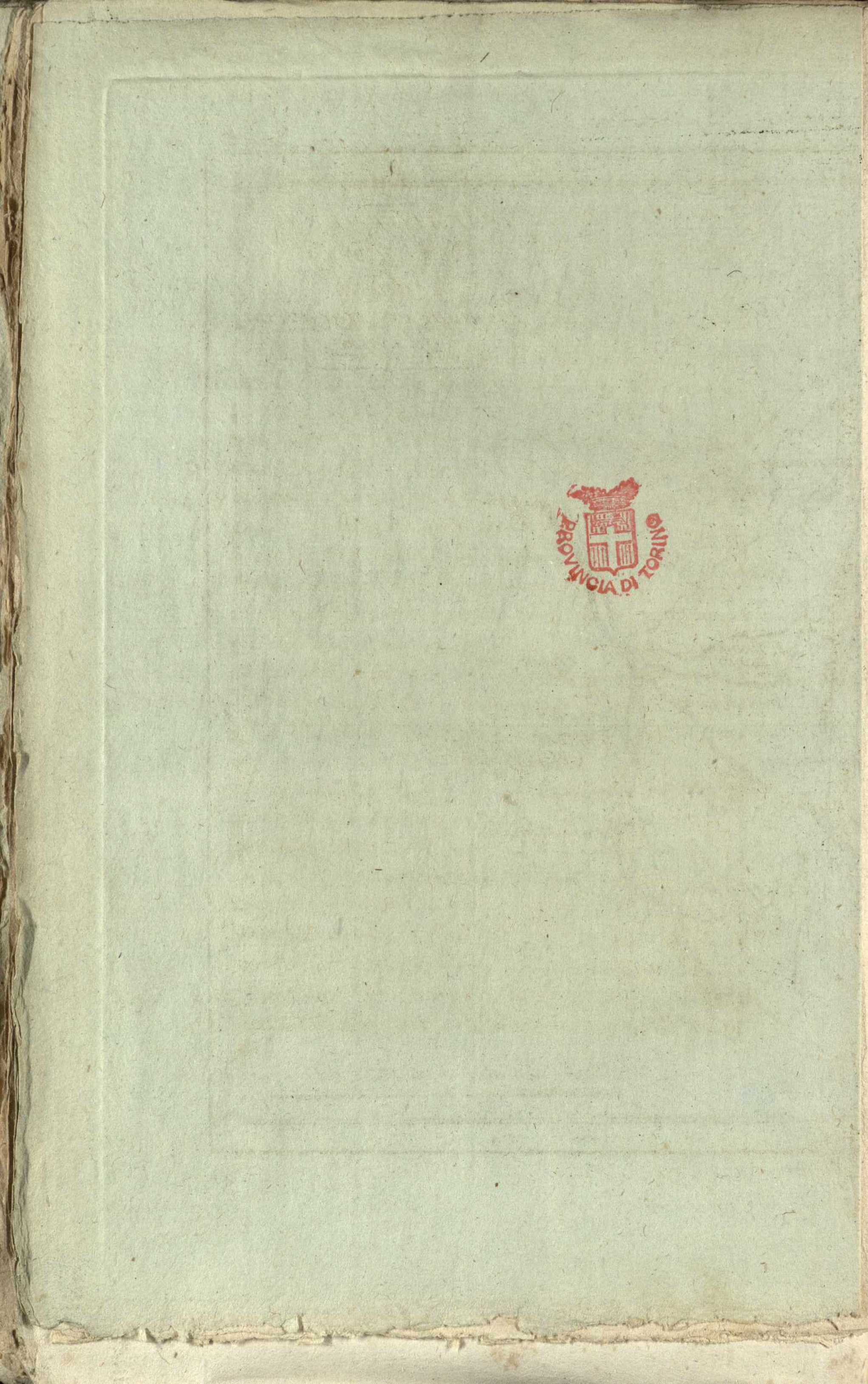
Nous ne récapitulerons pas les morceaux curieux que l'on trouva sous les ruines d'Industria. La plus belle de ces antiques est sans contredit un trépied de bronze, dont Rivautella nous a transmis la figure, et qui, par la beauté et la délicatesse du travail, semble surpasser tout ce que l'on connoît de plus beau dans les cabinets des antiquaires. On y déterra de plus, dans un petit vase de bronze, cent quatre-vingt-seize médailles en or,

de la plus belle conservation. M. Rivautella continua ces fouilles jusqu'en 1753, époque de sa mort. On les interrompit alors, soit que l'on jugeât que la mine étoit épuisée, soit que l'on ne connût pas d'homme assez habile pour marcher sur les traces de cet antiquaire. Il est probable que si on les recommençoit, ce ne seroit pas sans fruit.




Long. de Pari
4
30
Remarque
l'Etendue de ce Département est
de 135 lieues quarrées.
Il se divise en 3 arrondissemens
communaux Sa population est de 437,500
habitans.
30
45
D. DU MONT BLANC
D.
Mt. Cenis
Rte. de Maurienne
la Novalez
Suze
Petite
Exilles
Chaumont
R.
Doire
Giaconera
Bardon
Petite
Oulx
Fenestrelle
D. DES HAUTES ALPES
Sezanne
St. Martin
Rte. de Briançon
St. Second
Fort Miraboux
Lucerna
Rte. d'Embrun
Mt. Viso
D. DE
Signes
Préfecture.
sous Préfecture.
24
30
Long. de l'I.


DÉPARTEMENT
DU PÔ
ci-devant
Piémont et Marquisat
de Suze.
TURIN
168
Valperga
Lanzo
S. Mauritio
Villanova
Venaria
S. Imbrogio
Rivoli
Chieri
Beinasco
Moucaliere
Orbassano
Trufarello
Poirino
Frossasca
Carignan
Pignerol
Carmagnole
Cavor
le Pô R.
Lieues communes de 2,283 toises.
STURA
TANARO
DOIRE
30
25
45
de Fer.



DÉPARTEMENT DU PÔ.

JUSQU'A présent nous n'avons parcouru que les campagnes du Piémont. Si nous avons admiré les prodiges de l'art, la noblesse de l'architecture de quelques édifices; si nous avons vu briller çà et là le luxe des particuliers; si nous avons vu, dans l'avancement des manufactures, se déployer les efforts d'une industrie naissante, ce n'est que de loin en loin que nous avons pu reconnoître ces effets de l'opulence et de la prospérité publiques.

La capitale du Piémont s'offre maintenant à nos regards. Une population de quatre-vingt sept mille ames, des édifices somptueux, des palais habités naguère par des rois, où siégent aujourd'hui des autorités républicaines; une bibliothèque superbe, vaste dépôt des connoissances humaines, dans les rayons de laquelle sont venues successivement se placer, se caser, dans un ordre méthodique, les erreurs et les vérités de tous les siècles; une citadelle qui commande à tout le pays, et sembloit protéger une famille antique contre les puissances conjurées; un théâtre qui, sous le rapport de l'architecture, passe pour le premier de l'Italie; des rues alignées d'après un plan régulier; des canaux qui y entretiennent la propreté; des maisons élevées de quatre à cinq étages; des soieries, les plus précieuses ma-

nufactures parmi celles du pays, tout annonce que cette ville, aujourd'hui l'une des grandes cités de la France, étoit bien faite pour être la capitale d'un empire.

Mais avant de parler de ce qu'est aujourd'hui Turin, occupons-nous de ce qu'il fut autrefois.

Ouvrons la fable; amusons-nous un moment des fictions qu'inventa sur son origine la folle imagination des peuples.

Fetonte, frère d'Osiris et prince d'Egypte, vint, dit-on, s'établir dans les contrées subalpines, qui, du nom de son fils Ligur, furent nommées *Ligurie*. Arrivée au confluent du Pô et de la petite Doire, cette colonie qui, par respect pour le dieu Apis, portoit l'image d'un taureau sur ses enseignes, jeta les fondemens de Turin 1529 ans, et, selon d'autres auteurs, 1453 années avant l'ère chrétienne. Lorsque Fetonte quitta l'Italie, il y laissa son fils Eridan qui donna son nom au fleuve : on ajoute que ce Fetonte est le héros de l'événement tragique dont la mythologie prétend que Phaéton fut la victime, et que *Phaéton* n'est autre chose qu'une corruption de *Fetonte*. Ce prince conduisant son char sur les bords du fleuve qui baignoit la cité nouvelle, fut entraîné par la rapidité de ses chevaux, et s'y noya.

Quand Annibal franchit les Alpes pour combattre les Romains, les habitans des montagnes de la Savoie firent des efforts incroyables pour l'arrêter dans sa marche : les Tauriniens furent ceux qui

déployèrent contre lui le plus grand courage, puisqu'ils osèrent lui résister dans la plaine; mais une armée bien aguerrie et bien disciplinée, composée de l'élite des Carthaginois, des Numides et des Espagnols, une cavalerie nombreuse, des éléphans qui transportoient sur leur dos des forteresses mobiles, lui donnoient une puissance trop formidable pour craindre des hommes encore dans l'enfance de la civilisation : la valeur des Tauriniens ne le retint pas plus de trois jours. Furieux néanmoins de cet obstacle qu'on avoit opposé à sa marche victorieuse, de Turin, Annibal se rendit vers la Gaule Cisalpine, où il se réunit à une armée considérable d'Insubriens et de Gaulois, dont sa présence ranima la vieille inimitié contre les Romains.

Turin fut toutefois rebâtie, et reprit une splendeur nouvelle, 64 ans avant l'ère chrétienne. Dans la guerre excitée par Catilina, cette place fut aux Romains de la plus grande utilité : Murena, préfet de la Gaule Cisalpine, y rassembla une partie des troupes, avec lesquelles il combattit et vainquit ce chef des rebelles.

Lors de son irruption dans les Gaules, Jules-César en fit une place d'armes. Ce grand capitaine crut devoir, en cas de retraite et d'événemens malheureux, se ménager l'amitié des Tauriniens; il leur accorda ce qu'on appeloit *Jus Latii;* c'est-à-dire, le privilége de ne point payer de contributions militaires, et le droit de servir dans les légions romaines : pour mieux les attacher à sa fortune,

il donna son nom à leur capitale; il l'appela *Colonia Julia.*

Auguste devint, à son tour, le protecteur de cette ville : les habitans, mus par ce sentiment qui nous fait oublier les anciens bienfaits pour éxagérer les nouveaux, lui donnèrent le nom d'*Augusta Taurinorum*, sous lequel tous les auteurs en ont parlé, et qui s'est, en quelque sorte, conservé jusqu'à nos jours, puisque le mot italien *Torino* dérive évidemment de l'antique dénomination. La ville a toujours porté dans ses armoiries la figure d'un taureau, comme souvenir de son antique origine; ce même emblême se reproduit sur une foule de ses monumens anciens et modernes.

L'invasion des Goths, des Huns, des Hérules et des Bourguignons ruina une seconde fois la ville de Turin; on la reconstruisit dans une enceinte plus resserrée que celle qu'elle occupoit précédemment.

Turin suivit, après cette époque, le sort de l'Italie septentrionale : les marquis de Suze en demeurèrent les maîtres, ils la tenoient, ainsi que son territoire, en fief de l'Empire romain. A la mort du fameux Mainfroi, dernier marquis de Suze, arrivée en 1032, sa fille Adélaïde épousa Oddon, comte de Maurienne: les comtes de Savoie devinrent alors possesseurs du Piémont et de la ville de Turin, comme vicaires de l'Empire. Ayant acquis de la puissance, ils se déclarèrent indépendans.

Turin, par l'importance de sa position, fut le

théâtre de beaucoup de siéges et d'événemens fameux. En 312, Constantin gagna sous ses murs une bataille décisive contre Maxence; en 1536, François Ier. s'en empara contre Charles-Quint, et la rendit par la paix de 1562; nos troupes la prirent encore en 1640, sous le commandement du comte d'Harcourt que l'on surnommoit le Cadet-la-Perle, parce qu'il étoit en effet puîné de la maison de Lorraine, et qu'il portoit une perle à son oreille : mais, depuis cette glorieuse conquête, on l'appela la *Perle des Cadets.*

Ce siége est, sans contredit, l'un des plus singuliers qu'offre l'histoire, parce que chacun des deux partis étoit à-la-fois assiégeant et assiégé. Le comte de Couvonge, commandant de la garnison française de la citadelle, étoit assiégé par le prince Thomas, qui lui-même étoit bloqué dans la ville par le comte d'Harcourt: enfin, le marquis de Léganez, général des Espagnols alliés du prince Thomas, à la tête de 1,5000 hommes, tenoit l'armée française étroitement resserrée.

Mais le siége le plus mémorable que Turin ait souffert, est celui de 1706, que fit lever le prince Eugène, en se rendant, par cet événement inattendu, maître de toute l'*Italie.*

Le duc de Vendôme, après le gain des batailles de Cassano et de Cassinato, n'ayant plus que cette seule place à prendre pour conquérir tout le Piémont, avoit quitté le commandement.

Le duc d'Orléans, en personne, ayant sous ses

ordres le duc de la Feuillade, fils du duc de Vendôme, en pressoit le siége avec vigueur, à la tête de soixante mille hommes. Le duc de Savoie, enfermé dans la place, eut le bonheur de s'en échapper : il alla aussitôt rejoindre le prince Eugène qui s'approchoit avec une armée, non pas précisément pour faire lever le siége, mais pour jeter des secours dans Turin, et prendre position, en attendant de nouveaux renforts.

Le maréchal de Marsin, officier général français, occupoit la hauteur des Capucins, d'où il auroit pu tomber avec avantage sur les assaillans, et faire échouer leurs projets, s'il lui eût été permis de faire un mouvement offensif; mais il avoit ordre de la cour de ne point aller au-devant des ennemis, et de les attendre, au contraire, dans ses retranchemens.

Le prince Eugène informé, sans doute, de cette particularité, se jeta de préférence sur la division de M. de Marsin. Ce général se battit en désespéré et n'abandonna la victoire qu'avec la vie. Le désordre qu'occasionna cette défaite partielle nécessita la levée du siége.

Victor Amédée, avant la bataille, avoit fait un vœu semblable à celui par lequel Philippe II s'étoit lié, en circonstance pareille, lors de la bataille de Saint-Quentin. Il promit d'élever une église magnifique sur la haute montagne de la Superga, d'où il avoit concerté, avec le prince Eugène, le plan d'attaque. Si la masse imposante du palais de l'Escurial

l'Escurial est propre à donner une idée de la frayeur que dut ressentir le monarque espagnol ; la grandeur et la magnificence de la Superga prouvent également combien dut être terrible la peur qu'éprouva le duc de Savoie.

Tous les ans, le 7 janvier, jour anniversaire de la levée du siége de Turin, les habitans célébroient une fète solemnelle; et tel est l'amour du peuple pour ses vieilles habitudes, que la première année où les Français furent maîtres du pays, on fut sur le point de célébrer la fète. Mais l'administrateur-général Jourdan s'opposa à cette cérémonie. Elle fut remplacée par des réjouissances républicaines.

En l'an 4, le Piémont, et particuliérement sa capitale, présentèrent un spectacle bien singulier. Le roi de Sardaigne qui s'étoit fait fort, aidé des troupes autrichiennes, de défendre le passage des Alpes, voit tout-à-coup ses états envahis, sa capitale menacée; à Céva, à Mondovi, à Millesimo, les Austro-Sardes sont complétement défaits. Rien ne peut sauver les états du roi de Sardaigne, si ce n'est l'impétuosité française, trop pressée de voler à de plus éclatantes conquêtes, pour s'amuser à mettre le siége devant les places du Piémont.

Le général Bonaparte signe volontiers un traité de paix qui le dispense de ralentir sa marche victorieuse. Les états de Piémont se trouvent comme cernés et enveloppés par l'armée française. Na-

guère les Piémontois et les Français étoient ennemis, ils se trouvent désormais alliés.

Peu de temps après, Victor-Amédée III termina sa carrière : son fils lui succéda. Une telle union n'étoit pas naturelle. Il étoit impossible que le roi de Sardaigne, forcé de renoncer au duché de Savoie et au comté de Nice, vît de bon œil la portion la plus précieuse de son royaume devenir comme un lieu de passage pour les ennemis d'une coalition, dont il n'avoit pu se détacher sincèrement. Au milieu de ces singulières circonstances, le cabinet de Turin a-t-il secrètement négocié avec ceux de Vienne, de Saint-James et de Naples? étoit-il décidé à n'observer une stricte neutralité qu'autant que les Français poursuivroient avec un succès égal le cours de leurs triomphes? avoit-on concerté, en cas de revers, de couper la retraite à l'armée française?

Nous ne sommes point initiés dans les secrets des puissances, et nous ne pouvons donner à cet égard aucune réponse positive.

Mais, si l'intérêt est le mobile des particuliers, quelle influence plus grande encore ne doit-il pas exercer sur les gouvernemens de tous les temps et de tous les pays? Les divers empires sont, entr'eux, comme dans une sorte d'état de nature. S'ils n'offensent point leurs voisins, s'ils se renferment paisiblement dans les bornes de leur territoire, ils ne sont pas mûs en cette circonstance par ce

sentiment de probité et de justice qui empêche les gens de bien de jamais porter aucun préjudice à autrui, lors même qu'ils pourroient le faire impunément. La crainte de justes représailles est donc le seul épouvantail qui puisse les retenir. Aucun code, avoué des souverains, n'a, jusqu'à présent, spécifié les délits qu'un empire peut commettre envers un autre empire, et n'en a déterminé la peine.

Les traités du droit des gens de *Grotius* et de *Vatel*, les œuvres de *Puffendorf*, ne sont que des vues spéculatives, présentées par des particuliers. Machiavel est l'auteur dont les maximes sont le plus généralement observées, quoiqu'elles n'aient pas plus d'autorité. Et quand les lois existeroient, quels tribunaux oseroient en faire l'application ?

Il étoit donc permis de concevoir des soupçons sur la sincérité des intentions du roi de Sardaigne et de ses ministres : Tout annonçoit que le traité conclu à Campo-Formio alloit être anéanti.

Le directoire de France, prévoyant la coalition redoutable que les puissances du nord étoient sur le point de former, avoit cru devoir s'assurer de l'Helvétie et du pays de Vaud, sous prétexte de prendre fait et cause dans une querelle qui, depuis longtemps subsistoit entre les Vaudois et le sénat de Berne. Il falloit aussi mettre les frontières à couvert du côté de la Sardaigne. Il eût été trop impolitique de s'emparer ouvertement d'un pays, au gouvernement duquel on n'avoit à reprocher

aucune infraction apparente à la foi des traités : on crut devoir exiger la reddition de la citadelle de Turin. Il n'étoit pas facile de faire consentir le roi de Sardaigne à un pareil arrangement. Il fallut toute l'adresse et la sagacité de l'ambassadeur de France, Ginguené, pour conquérir, dans le cabinet même du premier ministre, cette importante forteresse.

Il étoit dès-lors aisé de prévoir ce qui est arrivé depuis. Si la guerre venoit à se renouveler, et que les armées républicaines eussent quelque désavantage, le Piémont devenoit inévitablement *le tombeau des Français.*

Mais, d'un autre côté, il étoit évident que le directoire n'auroit pas la patience d'attendre un semblable événement; et qu'avant d'entreprendre la guerre contre l'Empire, il commenceroit par prendre possession des états continentaux du roi de Sardaigne.

De telles circonstances occasionnèrent en Piémont une agitation considérable. Il se trouve malheureusement, dans tous les pays, des hommes inquiets, remuans, avides de changemens et de nouveautés, non pas qu'ils n'aient rien à y perdre, car quelquefois ils ont des propriétés ; mais parce qu'ils ont dans l'esprit une sorte de disposition romanesque, et que, dans leur enthousiasme, ils sont prêts à se livrer à toutes sortes d'entreprises.

Quelques-uns de ces hommes égarés et imprévoyans s'imaginèrent, avec raison, que la reddition

de la citadelle de Turin étoit le dernier coup porté à la puissance des souverains du Piémont. Ils reconnurent qu'un changement étoit prochain et inévitable ; mais ils eurent la folie de croire qu'il étoit en leur pouvoir de le hâter ; que le gouvernement français trop occupé des autres affaires publiques pour agir par lui-même , verroit leurs intrigues avec plaisir ; qu'ils n'avoient qu'à exciter une révolution, et qu'ils seroient les premiers à en profiter.

De-là ces insurrections fréquentes , ces troubles qui éclatèrent dans diverses provinces du Piémont, et qui firent plus d'une fois chanceler le roi sur son trône.

D'autres habitans étoient amis zélés de leurs anciens usages, de leurs coutumes, des princes que le hazard , les événemens de tant de guerres , les élémens combinés de tant d'intérêts politiques leur avoient donnés ; ils ne voyoient que trop quels étoient les projets de ceux qui régissoient la France. Dans leur chimérique enthousiasme, ils espéroient, malgré leur petit nombre , le peu d'étendue de leur pays, l'épuisement des finances de leur monarque , les circonstances de la dernière guerre , le mécontentement d'une foule considérable de sujets , et enfin les armées formidables dont ils étoient entourés, il espéroient intimider les troupes de France , chasser ou détruire en détail les garnisons françaises qui étoient dans leurs propres forteresses.

Insensés ! qui ne voyoient pas , les uns, que les

Français étoient trop puissans pour desirer d'aussi foibles auxiliaires ; que des considérations de politique pouvoient seules détourner leur gouvernement d'entreprendre sur le champ une conquête qu'il ne pouvoit manquer de faire tôt ou tard ; les autres, qu'en irritant, en provoquant leurs vainqueurs, ils hâtoient le moment fatal plutôt qu'ils ne le retardoient.

Cependant le sang ruisseloit de toutes parts. Les *patriotes* Piémontois, abusés, trompés par de misérables instigateurs, attaquoient des postes de soldats de leur pays; ils étoient aussitôt taillés en pièces : ceux qui étoient pris étoient immédiatement fusillés. Les adversaires du parti français ne commettoient pas moins de désordres ; ils attaquoient isolément les militaires de cette nation, ou bien ils excitoient des rixes entr'eux et les soldats du roi de Sardaigne. Des scènes d'atrocité révoltante souilloient toute la surface du Piémont.

Au milieu de ces agitations, la garnison de Turin conservoit cette intrépidité qui a caractérisé les Français de tous les siècles. On cite même une plaisanterie qu'ils imaginèrent, uniquement pour s'amuser ; car elle ne pouvoit pas avoir d'autre but. Plusieurs des officiers et soldats, montés sur des voitures, habillés à la mode de la noblesse du pays, les cheveux ridiculement frisés et renfermés dans une bourse, se présentèrent dans les rues et dans les promenades. Ce badinage produisit une émeute, un soulèvement qui furent sur le point de devenir sérieux.

Le dénouement de cette terrible tragédie arriva Le directoire de France opposa contre les rois de Sardaigne et de Naples, des griefs en partie fondés et en partie spécieux. Les Français, conduits par le général Joubert, s'emparèrent de toutes les positions, pénétrèrent sans résistance dans la ville, contraignirent le roi à signer sa renonciation à ses états de Terre-Ferme. On le fit monter dans une voiture avec sa famille, ses ministres et le petit nombre de courtisans que l'adversité ne découragea pas. Ce triste cortége sortit de Turin, au milieu de la nuit, à la lueur des flambeaux, et pour me servir des expressions du général qui en transmettoit la nouvelle au directoire, « sa marche » ressembloit à un convoi funèbre ».

On avoit permis au roi d'emporter avec lui un certain nombre de malles. Quelques-unes s'étant ouvertes en route, par hazard, on y remarqua, au lieu de l'argenterie et des effets précieux qu'on avoit lieu de croire qu'elles renfermoient, des reliques et des *madones*. Ce prince avoit abandonné pour la dévotion, l'amour des armes et de la gloire qui avoit distingué la plupart de ses ancêtres. Son père lui-même ne s'étoit pas toujours montré digne descendant du héros de Guastalla. On assure que ce qui contribua à lui donner du dégoût pour la vie militaire, fut un trait assez singulier de son père.

Après une action sanglante, Victor Amédée II traversoit le champ de bataille avec son fils et son

état-major. Il contemploit sans frissonner les cadavres inanimés des soldats des deux partis. Il arriva dans un endroit où l'on avoit entassé quelques chevaux morts. *Poveri cavalli* (les pauvres chevaux) s'écria le monarque. On ajoute que le jeune prince ne put jamais pardonner à son père cette sensibilité intempestive, qui ne s'étoit manifestée que pour des bêtes brutes.

En l'an VII, après la désastreuse bataille de Pastrengo, Suwarow, maître de toute la Lombardie et d'une partie du Piémont, arriva devant Turin : seize grosses pièces canonnèrent la place, toute la nuit. Le général Fiorella, qui commandoit dans la place, fut sommé de se rendre ; mais par un feu vigoureux il répondit à celui des assiégeans. Turin fut alors bombardé. Déjà quelques maisons voisines de la porte du Pô avoient été incendiées : le peuple se souleva ; les bourgeois armés, à qui l'on avoit confié la garde de cette porte et de celle du Palais, profitèrent du désordre pour les ouvrir l'une et l'autre aux alliés. La garnison, forte de trois mille hommes, composée de Français, de Cisalpins et de Piémontois enrégimentés, fut surprise et eut à peine le temps de se retirer dans la citadelle. Le peuple foula aux pieds la cocarde nationale, avec le même empressement qu'il l'avoit prise peu de mois auparavant, et qu'il la reprit ensuite après la journée de Marengo. Suwarow se rendit à la cathédrale, et, quoiqu'en sa qualité de Russe il fût de la religion grecque, il assista dévotement

à l'office divin, et au *Te Deum* qui fut solemnellement chanté.

Le blocus de la citadelle fut sur le champ commencé ; des batteries élevées dans la ville même furent dirigées contre ses murailles. Les Français y répondirent par un feu vif et bien servi qui endommagea quelques maisons de la ville.

On comprit alors des deux côtés, que l'on avoit tort d'exposer les jours et d'endommager les propriétés des pauvres habitans qui n'étoient pour rien dans l'animosité de la France et de la Russie. Il fut convenu que la garnison ne tireroit pas sur la ville, mais qu'on n'élèveroit pas non plus de batteries de ce côté.

Des lignes de circonvallation et une tranchée furent ouvertes devant la citadelle, malgré les vigoureuses sorties des assiégeans. Le 16 juin, le 18 et le 19 du même mois, deux cents pièces d'artillerie battirent la place. Le général Fiorella demanda à capituler : on ne put rien conclure de satisfaisant. Le 19, à onze heures du soir, on recommença le bombardement qui dura toute la nuit. Le 20 tout étoit prêt pour tenter l'escalade. On entreprit trois fois de renouer les négociations, et trois fois on les rompit. On finit cependant par s'accorder, et le général Fiorella rendit la citadelle. La garnison prisonnière de guerre fut renvoyée en France sur parole : le général et son état-major restèrent prisonniers. On a avancé que le général Fiorella s'étoit rendu un peu trop vîte, quoique

des témoignages authentiques assurent que la place étoit presque réduite en poudre, les magasins détruits, et la garnison fatiguée au point de refuser le service. Nous ignorons quelle opinion le directoire et le gouvernement qui lui succéda au 18 brumaire, conçurent à cet égard. Fiorella a dit de plus que ses canonniers, étant pour la plupart Piémontois, avoient presque tous déserté, ou s'étoient conduits avec si peu de zèle que tous ses efforts avoient été inutiles.

A la séance du conseil des cinq-cents, le 28 messidor an VII, un des membres, François de Nantes, présenta une des balles de bois trouvées dans les cartouches des soldats. Cette balle factice étoit recouverte d'une feuille d'étain fort mince : on assure que ces mêmes cartouches n'avoient de poudre qu'aux extrémités; le milieu étoit rempli de sable. Il n'en a pas fallu davantage pour faire naître l'opinion que toutes les cartouches et les gargousses même des canons se trouvoient dans ce cas; mais qu'il nous soit permis de présenter ici une observation.

Dans toutes les places de guerre, on sait très-bien que, dans le nombre, il se glisse toujours des fournitures défectueuses. Ce n'est pas que les fournisseurs en chef spéculent eux-mêmes sur de pareilles fraudes, trop grossières pour n'être pas immédiatement découvertes, si on se les permettoit sur de grandes quantités; ce sont les préposés subalternes qui, pour un modique bénéfice, osent com-

mettre ces friponneries : aussi, dans la plupart des arsenaux, on met journellement au rebut des bombes et des boulets en pierre, revêtus d'une couche métallique, des gargousses, des cartouches de l'espèce dont nous venons de parler; en un mot, d'autres livraisons tout aussi frauduleuses.

A Dieu ne plaise que nous fassions cette remarque pour augmenter le mérite des Austro-Russes, et exagérer les difficultés de leur victoire : nous ne pensons pas que, sur ce point, on accuse notre intention. Démontrer la frivolité d'une objection, c'est en appeler une plus solide et plus sûre.

Outre les effets d'équipement militaire qui furent le fruit de cette capture, on y saisit une partie des diamans du roi de Sardaigne, que les Français avoient, dit-on, vendus à un Juif pour une valeur très-modique : le feld-maréchal Suwarow les fit rendre à sa majesté Sarde ; il lui promit en même temps une restitution infiniment plus précieuse, celle de ses états dans lesquels il l'invitoit à rentrer. Il ne dépendoit pas du général Russe de réaliser cette promesse : la politique étoit là pour profiter du malheur, et empêcher le cabinet de Vienne d'y consentir. On loueroit sa prudence, s'il étoit certain que l'unique cause de ce refus étoit dans la crainte qu'un revers n'obligeât les alliés à évacuer de nouveau l'Italie.

La ville de Turin forme un carré presque parfait. Lorsque Victor Amédée II s'occupa de l'embellissement et de l'aggrandissement de sa capitale,

il eut soin d'y faire régner la plus grande symmétrie possible : elle a près d'une lieue de tour ; 900 toises de longueur de l'ouest à l'est, depuis la porte de Suze jusqu'à la porte du Pô ; sa largeur du nord au midi est de 600 toises, depuis la porte du palais jusqu'à la Porte-Neuve : les fortifications construites sous les auspices du même Victor-Amédée, consistent en quinze bastions très-réguliers et très-forts, où l'on n'a point oublié de déployer le peu d'ornemens et de luxe que peut comporter l'austérité de l'architecture militaire : l'un de ces ouvrages qui font, chacun isolément, une forteresse, est nommé le *bastion verd*, à cause de la charmante promenade qu'on a construite sur la plate-forme.

Les angles de tous ces bastions sont ornés d'une guérite en pierre de taille. Pour ne point rompre l'uniformité, on en a également construit une, mais plus élégante sur le bastion verd. Au dedans, la différence est beaucoup plus sensible : c'est une espèce de pavillon où l'on voyoit encore, il n'y a pas longtemps, des glaces, un lit de repos, et tous les agrémens d'un boudoir.

Les quatre belles portes que nous avons nommées sont exactement situées vers les quatre points cardinaux. Des façades en marbre, des colonnes, des ornemens en bronze et des inscriptions les embellissent tant au dedans qu'au dehors. Celle du Pô est particuliérement bâtie d'un style simple, mais noble et élégant.

Le Pô et la Doire confondent leurs eaux à peu de distance de la ville. Cette dernière rivière sert à remplir les fossés; on détourne ses eaux, et à minuit toutes les rues se trouvent arrosées et nétoyées : institution vraiment admirable, et qu'il seroit bien à desirer que l'on imitât à Paris : il faut attendre pour cela l'achèvement du canal de l'Ourcq.

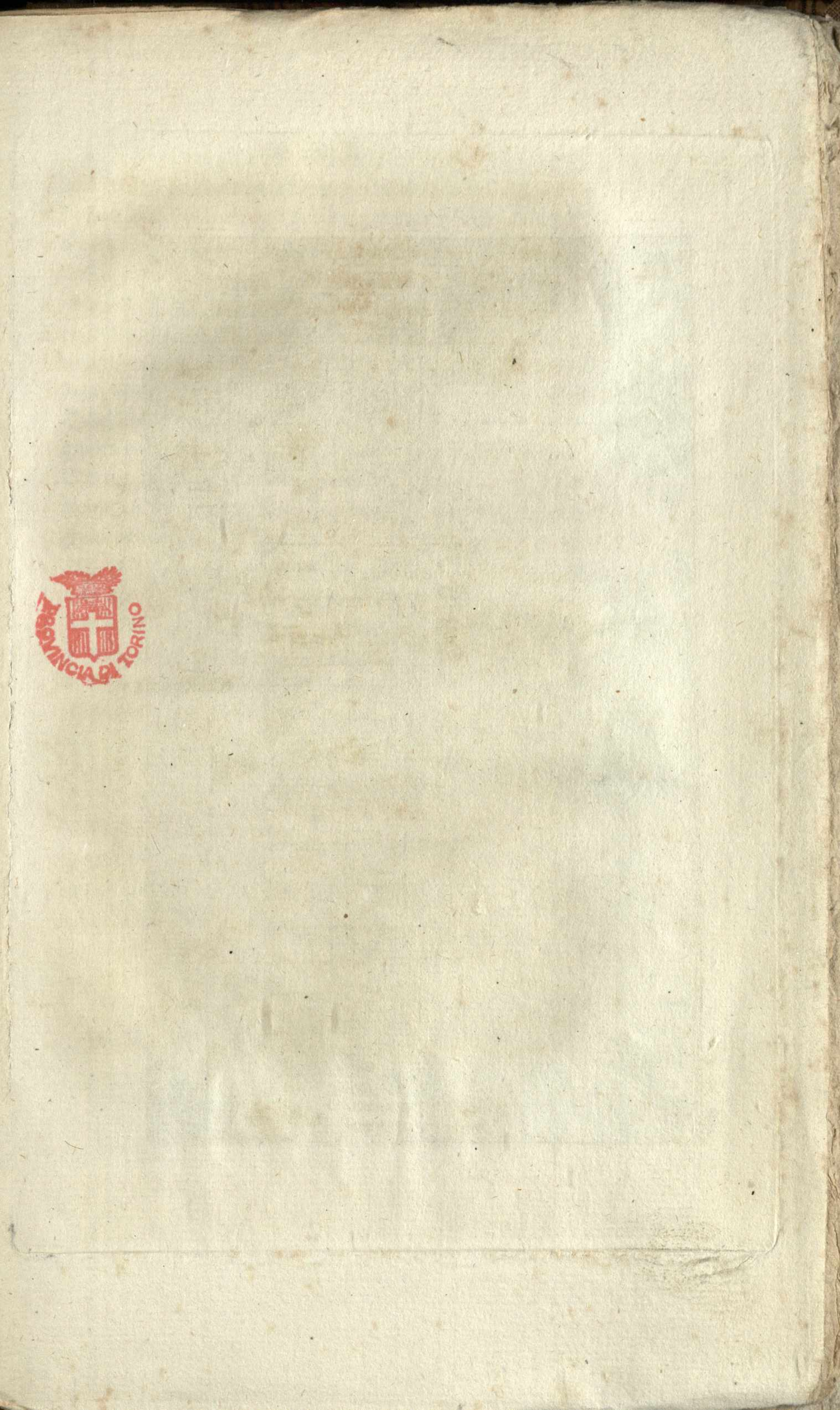
Les neiges elles-mêmes sont déblayées en un instant, grace au château-d'eau qui est près de la porte de Suze. On retient d'abord les eaux, et on en fait une mare immense que l'on grossit en y jetant beaucoup de neige : lorsqu'on la juge assez considérable, on lâche les écluses, et ce torrent se répand dans toute la ville; les habitans ont soin de pousser la neige dans le ruisseau, et, en moins de deux heures, les rues se trouvent d'une propreté singulière.

La ville est divisée par les rues qui, la plupart, se coupent à angles droits, en 140 à 150 îles. Le quartier neuf est celui où l'alignement est le plus parfait. Il s'en faut de beaucoup que l'on retrouve la même régularité dans l'ancienne ville : les rois de Sardaigne s'occupoient néanmoins à corriger ce vice de construction; un édit de 1736 publioit des mesures pour l'alignement et l'uniformité des bâtimens. La rue du Pô, la rue Neuve et celle de *Dora-Grossa* sont les plus remarquables de toutes par la beauté des bâtimens, dont le rez-de-chaussée offre de superbes portiques :

la dernière, construite sous l'avant-dernier roi, à l'occasion du mariage du prince de Piémont, a plus de 500 pieds de largeur. Le Turin moderne diffère donc, sous tous les rapports, du Turin que Michel Montaigne visita en 1581, et dont il dit : « C'est une petite ville, située en un lieu fort » aquatique, et qui n'est pas trop bien bâtie, ni fort » agréable, quoiqu'elle soit traversée par un ruis- » seau qui en emporte les immondices ».

Les Turinois ont un grand préjugé sur la beauté de leur ville; ils trouvent toujours qu'on ne la vante pas assez. Arthur Young, lors de son voyage en Italie, étant arrivé à Turin, n'eut rien de plus pressé que d'aller voir la belle rue du Pô dont on parloit tant: il étoit déjà arrivé, sans le soupçonner, au milieu de la rue, qu'il la cherchoit encore; il demanda à un passant la *contrada di Pô*. Le passant étonné lui répondit avec vivacité : *Questa ! questa !* (c'est elle, c'est elle), indiquant suffisamment, par son ton de voix et par ses gestes, qu'il avoit pitié de l'ignorance de l'étranger, et qu'il n'étoit pas permis de méconnoître le plus beau quartier de Turin.

La plupart des maisons sont en brique, sorte de construction solide et économique, mais qui ne se prête guère aux grands effets. Quelques hôtels ont été décorés en stuc; mais ce marbre factice prend aisément la poussière, et les pluies le dégradent très-vîte; de sorte que, si l'on s'en tenoit aux détails, le goût d'un amateur trouveroit une foule


PROVINCIA DI TORINO

Dép. du Pô.



Place ci-devant Royale à Turin.

d'objets dignes de sa critique ; mais si l'on regarde l'ensemble, on ne peut s'empêcher d'être frappé d'admiration.

Le palais du roi, qui, dans l'origine, n'étoit pas destiné à la résidence de têtes couronnées, n'est pas d'une magnificence vraiment royale : tout son mérite consistoit dans le luxe de l'ameublement intérieur, et la belle collection de tableaux, fruit d'un siècle de soins et de recherches, dont la plus grande partie est aujourd'hui au Muséum de Paris. C'étoit là qu'on voyoit les *quatre élémens* de l'Albane, de ce maître dont le nom est comme passé en proverbe pour exprimer tout ce qui est doux et gracieux en peinture et en poésie ; mais il faut convenir aussi que la force et la vérité sont trop souvent sacrifiéespar lui à une *afféterie* de formes, à une grace idéale qui n'est pas dans la nature.

On y admiroit aussi la fameuse *hydropique* de *Gérard-Dow*, qui avoit coûté 30,000 livres au roi de Sardaigne : Victor-Amédée IV, au moment de son départ de Turin, en fit présent à un général français. On a vu, pendant quelque temps, ce tableau au Muséum de Paris.

La Place-Royale qui fait face au palais, et dont nous joignons à notre texte une planche gravée, donnera mieux que toute description par écrit, une idée du genre d'architecture qui domine dans cette ville.

On a cité, comme un des monumens les plus étonnans de Turin, la tour de la ville, ou tour de

l'horloge, sur le côté droit de la rue de *Dora Grossa*. Ce bâtiment carré, de 171 pieds d'élévation, est révêtu de marbre à sa base; le reste est en moilons recrépis de plâtre, et décorés de peintures, d'inscriptions, d'arabesques, etc. : on y voit des emblêmes allégoriques aux priviléges accordés à la ville par Jules-César, par Auguste, et d'autres traits relatifs à l'histoire du pays.

Au-dessus de l'horloge, dont le quadruple cadran se représente sur toutes les faces du bâtiment, est une *échauguette*, en forme de couronne ducale, surmontée d'une lanterne et d'une croix de Mauritanie. Comme ce bâtiment isolé s'élance au-dessus des autres édifices sur une base de peu d'étendue, la hauteur n'en est que plus effrayante; on craint qu'il ne vienne à s'écrouler, et l'on parle de l'abattre.

On ne sait pas en quel temps cette tour fut bâtie : il est certain qu'en 1666, époque où elle fut réparée, à l'occasion de la naissance de Victor Amédée II, vainqueur de Guastalla, elle étoit déjà fort ancienne; ce fut alors qu'on l'augmenta de tout le couronnement dont nous avons parlé.

L'ancien palais du duc de Savoie est remarquable par une colonnade qui rappelle ce péristile, beau de simplicité, superbe ornement d'un des côtés du Louvre à Paris. On reproche seulement à la façade du château du duc de Savoie, d'être un peu trop chargée de décorations. Une grande balustrade, des statues, des vases, des écussons, en écrasent l'entablement

l'entablement sur lequel reposent de belles colonnes corinthiennes. Un grand escalier de marbre, orné de statues allégoriques, conduit à un vaste sallon dont la décoration est simple et très-noble. Le reste de l'édifice qui n'est pas aussi moderne que la façade, est flanqué de quatre tours gothiques. Avant la guerre on se proposoit de démolir ces parties discordantes, et de les reconstruire d'après un nouveau plan.

Le grand théâtre, ou l'opéra, a été construit en 1740, sur les dessins du comte Alfieri, grand architecte qu'il ne faut pas confondre avec l'auteur dramatique du même nom, dont on a récemment publié en France ses œuvres avec la traduction à côté.

Le théâtre est dans le voisinage du palais du roi. La salle où les spectateurs sont assis est de forme ovale, à l'exemple de presque tous les grands théâtres d'Italie. Le *proscenium*, ou l'avant-scène, est bien ouvert, et se présente sous un aspect avantageux. Il est soutenu par deux grandes colonnes corinthiennes surmontées d'une corniche sans frise et d'autres ornemens que supportent des caryatides.

La loge qui étoit réservée au roi a trente pieds de largeur, les autres ont tout au plus cinq pieds d'ouverture; mais elles sont profondes et peuvent contenir huit personnes, fort à leur aise.

La longueur des spectacles en Italie et l'insipidité des pièces qu'on y représente, ont fait dégénérer les théâtres en des salles d'assemblées, où l'on se rend

pour le seul plaisir de se réunir. Pendant presque toute la représentation, l'on prend des glaces, on joue aux cartes, on se rend des visites réciproques. Il en résulte que quelques-uns des spectateurs tournent le dos à la scène ; mais des glaces étamées qui décorent le fond de la loge, donnent la facilité de voir une partie de ce qui s'y passe. Rien n'est plus digne de l'attention d'un observateur que cette prodigieuse variété d'usages qui distingue les nations. Lors même que la raison, le besoin ou le sentiment du goût universel commandent de l'analogie entre certaines coutumes, il s'y établit néanmoins des différences qui en changent la nature.

Dans tous les pays du monde, on loue des loges au trimestre ou à l'année : il en est de même en Italie ; mais on y a donné plus d'extension. On y retient une loge, comme on feroit d'un appartement. On est par ce seul fait maître d'en disposer, de la meubler et de la décorer à sa fantaisie.

Pendant presque toute la durée du spectacle, on y assiste avec la plus grande indifférence, ou, pour mieux dire, personne n'écoute, chacun se tient renfermé dans sa loge. Mais un éclatant prélude vous donne-t-il l'avertissement que le premier chanteur ou la première cantatrice vont faire entendre d'agréables modulations, vous voyez aussitôt les loges, qui paroissoient désertes, se garnir tout-à-coup de spectateurs attentifs. On assure même que dans plusieurs villes d'Italie le tintement d'une petite sonnette donne au public le signal de son réveil.

A la fin de l'ariette, des *bravo* ou des *brava* témoignent à l'acteur ou à l'actrice la satisfaction des spectateurs.

A des témoignages aussi flatteurs, le comédien ne peut se dispenser d'exprimer sa reconnoissance. Le fougueux Roland, l'amoureux Renaud, la voluptueuse Armide, oubliant qu'ils sont en scène, saluent humblement ceux qui daignent les applaudir.

Dans certaines villes d'Italie le public prouve quelquefois, par des effets, beaucoup plus significatifs que les applaudissemens les petits vers ou les couronnes dont à Paris nous gratifions les premiers talens dramatiques, jusqu'où va son enthousiasme : il n'est pas rare de voir des hommes riches du balcon, jeter aux pieds des actrices en faveur, des bourses pleines d'or ou d'argent.

Bien entendu que la cantatrice ne s'interrompt point pour ramasser le don qui lui est offert. Elle finit d'abord son ariette, se poignarde, ou poignarde son ennemi, suivant l'occurrence; puis, elle relève la bourse. Lorsqu'elle a occasion de rentrer sur la scène, elle témoigne d'une manière non équivoque, si elle est contente ou non du prix qu'on a mis à son inappréciable talent.

A Turin, la forme du parterre est un fer-à-cheval, dont la plus grande largeur est de 55 pieds; il en a 8 de plus en profondeur. Il est entièrement garni de bancs, comme le sont au-

jourd'hui les parterres de tous les spectacles de Paris, grace à la révolution qui s'est opérée dans les décorations, les costumes et la construction des salles. Les banquettes sont garnies d'un dos, comme celles de nos orchestres.

A Milan, et dans plusieurs autres villes, les places sont séparées et numérotées. Chacun, en prenant son billet, sait d'avance à quel endroit il doit se fixer; cette méthode est excellente pour éviter le désordre et le tumulte; mais elle est peu favorable aux amis qui desirent se rapprocher. Il faut alors transiger, en quelque sorte, avec les personnes à qui le hasard a procuré les places, dont vous vous seriez mieux accommodé; ces sortes d'arrangemens sont toujours désagréables.

Le plus grand silence règne toujours dans les représentations. Lorsqu'il existoit un roi à Turin, et qu'il assistoit à la représentation, il n'étoit point permis d'applaudir, ni surtout de faire répéter un morceau, avant qu'il en eût donné le signal.

Il est évident, d'après tous ces détails, que les Italiens n'auront jamais un bon spectale.

D'un côté, l'insouciance que le public témoigne pour les meilleures pièces, n'est pas propre à encourager les talens. La *Mérope* de Maffei est mieux appréciée en France qu'elle ne l'est en Italie; Voltaire lui-même n'a point dissimulé les ressources qu'il y a puisées pour composer son chef-d'œuvre.

C'est peut-être à la Mérope italienne que nous devons la naturalisation sur la scène française, de cette excellente tragédie d'Euripide, qu'il étoit si difficile, malgré la beauté du sujet, d'adapter à notre goût et à nos mœurs. C'étoit en vain que *cinq auteurs*, aux gages du cardinal de Richelieu, de plus Gilbert, la Chapelle et Lagrange s'y étoient essayés; Voltaire seul emporta la palme, non moins puissamment aidé par sa propre imagination, que par les idées créatrices qu'il trouva dans Maffei.

D'un autre côté, le perfectionnement de l'art dramatique exige une critique non seulement sévère, mais un peu tumultueuse. Nous déplorons tous les jours l'imprévoyante facilité avec laquelle les administrations des petits, comme des grands théâtres de la capitale, reçoivent des nouveautés dont le sort est de périr à la première représentation. Que seroit-ce si les sifflets, dont on se plaint tant, venoient à être supprimés, s'il n'étoit plus permis de démontrer son improbation, autrement que par son silence? On nous donneroit bientôt des drames, sans intrigues, ou fades, ou atrocement ensanglantés, des comédies bien langoureuses, bien larmoyantes ou d'une grossiéreté burlesque, comme celles des Italiens. Notre indifférence porteroit à l'art un coup funeste.

Si, à l'époque de la renaissance des lettres, il étoit au monde une nation chez laquelle dût reparaître

et se perfectionner l'art des représentations théâtrales, c'étoit à coup sûr la nation italienne.

Ses citoyens, anciens et modernes, ont eu de tout temps un amour incroyable pour la pompe des spectacles ; c'est en Italie que se renouvela d'abord l'art inventé par Thespis.

Des farces grossières furent le premier fruit des ouvrages de ses poètes dramatiques. Pour toute tragédie, l'on ne connoissoit que l'imitation allégorique des mystères de la foi chrétienne. On sait que ce fut à la représentation d'un canevas où l'on figuroit la création du monde et le péché de nos premiers pères, que Milton conçut l'idée sublime de son *Paradis perdu*.

Les deux premières pièces régulières, qui aient été jouées en Italie, sont la *Calandra*, comédie du cardinal Bibiena, et la tragédie de *Sophonisbe*, par *Trissino*.

L'impression que produisirent ces deux ouvrages occasionna de si nombreuses imitations, que, dans une bibliothèque, léguée aux religieux dominicains de Venise, par Apostolo Zeno, il se trouvoit une collection d'environ quatre mille pièces de théâtre, qui toutes parurent dans l'espace d'un siècle.

Dans ces drames, que les savans confondent sous la dénomination générale de *Commedie antiche* (comédies anciennes) quels que soient leur genre et leur style, on avoit suivi servilement les

tragédies de *Sophocle*, d'*Euripide* et de *Sénèque*, les comédies d'*Aristophane*, de *Platon* et de *Térence*.

La diction triviale de ces comédies antiques, le peu d'intérêt de leur intrigue, les mœurs grecques et romaines qu'on y retraçoit, sans prendre la peine d'y faire les plus légers changemens qui en facilitassent l'intelligence, dégoûtèrent les auteurs italiens : mais ils n'eurent pas le courage de conserver ce que le genre avoit de bon, pour en écarter seulement ce qu'il avoit de mauvais ; ils se créèrent un genre particulier ; et de là ces comédies *dell'arte*, ces personnages masqués et de caractère, ces *Pantalons*, ces *Pullicinella*, ces *Arlequins*, etc., qui en occupoient exclusivement les rôles. Et cependant, comme si l'esprit humain étoit avare de créations, on n'avoit renoncé à imiter un genre que pour se jeter sur un autre. Ces comédies *dell'arte* ont effectivement beaucoup de rapport avec les *Atellana* des Romains. Il n'est pas jusqu'à l'arlequin, jusqu'à ce personnage bizarre et grostesque, qui n'ait son modèle dans les comédies grecques, où l'on voit assez fréquemment un esclave africain couvert d'un masque hideux, vêtu de haillons, gourmand, fripon, mauvais plaisant, doué enfin de toutes les mauvaises qualités que le jeu fin et spirituel de Dominique, de Carlin et de Laporte, a su faire paroître aimables et piquantes.

Aux comédies *dell'arte*, jouées entièrement par des acteurs masqués ou travestis, succédèrent

des comédies mixtes, où on leur adjoignit quelques rôles sérieux et non masqués. Les premiers parloient chacun le dialecte du pays qu'ils représentoient particulièrement (12); les *Amorosi*, les *Innamorati* et les *Servate* ou *Soubrettes*, parloient l'idiome toscan.

Ce fut alors qu'on cessa d'écrire les pièces, et que l'on se contenta de simples *canevas*.

Ceux qui ont vu à Paris l'inimitable Carlin improviser la plus grande partie de ses rôles, ne jouer jamais deux fois de suite une comédie de la même manière, débiter son rôle avec tant de volubilité et si peu d'affectation, qu'il étoit impossible de distinguer ce qui lui appartenoit en propre, de ce qu'il avoit puisé dans le *Scenario* ou Programme, peuvent se faire une idée de ce genre de comédie, encore en vogue aujourd'hui sur les petits théâtres d'Italie, et qui cause l'admiration des étrangers, lorsqu'ils y assistent pour la première fois.

Il étoit impossible que le perfectionnement et l'épuration rapide qui se faisoient dans la langue et dans les mœurs de l'Europe policée, permissent qu'un genre aussi ingrat eût longtemps une vogue exclusive dans les riches provinces d'Italie. Cette nation, idolâtre des concerts et de la musique, n'a jamais pu souffrir un drame où régnassent les paroles seules.

De là naquirent ces nombreux opéra sérieux, et surtout ces *opera buffa* ou *burletta*, si connus aujourd'hui dans toute l'Europe qui fait venir,

à grands frais, des chanteurs d'Italie. Quelle fortune n'ont pas fait une foule de leurs chanteurs, en parcourant alternativement toutes les cours, toutes les capitales de l'Europe? Ils ont eu à la vérité, chez d'autres nations, de redoutables concurrens. Mesdames Billington et Mara ne sont point Italiennes. On connoît un mot de cette dernière à qui on reprochoit de coûter à l'impératrice Cathérine II, autant que quatre généraux. « Eh bien! repartit la cantatrice, dites à sa majesté » qu'elle les fasse chanter ».

Apostolo Zeno et le fameux Métastase sont, jusquà présent, les seuls poètes dramatiques, en Italie, que l'on puisse citer. Le premier s'érigea en réformateur de la scène. Nourri de la lecture des auteurs grecs, il s'attacha à donner à son théâtre une tournure grecque. Il y inséra les *duo*, les *trio*, les *quatuor*, les *quintetti* et les chœurs, qui représentent jusqu'à un certain point la strophe, l'anti-strophe et l'épode des anciennes tragédies.

Métastase est plus fleuri, plus pur que Zeno. Sa versification plus coulante, plus sonore, plus nombreuse, se prête d'elle-même aux accords harmonieux du compositeur. Les grands-maîtres d'Italie ont eu quelquefois la bonne foi de convenir que c'étoit à ce poète qu'ils devoient leurs succès en musique.

Que l'on ne croie pas, au surplus, qu'idolâtres de la musique italienne, nous entreprenions de

prouver que notre langue ne sauroit se plier à la mélodie.

Si nous n'avons pas de musique nationale, c'est que nos compositeurs ont fait de trop nombreux larcins à la musique italienne, ainsi qu'à la musique allemande : il en est résulté un genre bâtard qui ne ressemble plus à rien. Au lieu d'imiter, il falloit créer. Au bout du compte, les syllabes ne sont jamais que des syllabes; et la musique change tellement la prononciation, que les compositeurs ne sont presque jamais arrêtés par ce que nous appelons l'*accent*. Ils sont maîtres d'en modifier à leur gré les inflexions; la preuve en est que dans la langue anglaise, qui ne passe pas pour très-douce, les ariettes italiennes et même les françaises se parodient très-bien. Le succès avec lequel on a parodié en français la *Serva Maestra* et *il Marchese Tulipano*, prouvent, d'une manière convaincante, que notre idiome ne se refuse pas tout-à-fait à se parer des charmes de la musique ultramontaine : une seule difficulté a dû s'opposer à la naturalisation, parmi nous, du chant italien; ce sont ces maudits *e* muets qui donnent une syllabe de plus à chaque vers de rime féminine ; il en résulte que, lorsqu'on parodie un air allemand ou italien, il faut de deux choses l'une, renfler le ton, et de ces *e* faire des *eu*, ou bien modifier en conséquence les accords de toutes les parties. Nos compositeurs qui sentent l'inconvenance du premier expédient, et qui n'ont pas la patience ou le talent de se prêter au

second, s'écrient que les oreilles françaises ne sont point faites pour être sensibles aux charmes de Polymnie. Le misanthrope Rousseau, après avoir fait aller la cour et la ville au Devin du Village, a prononcé, d'un ton d'oracle, *que nous n'avions pas de musique, et que si nous en avions, ce seroit tant pis pour nous*. Heureusement, lorsqu'on a fait de la musique *exprès* pour les paroles de nos bons auteurs français, on a vu combien ce reproche étoit peu fondé : les Gluck, les Piccini, les Sacchini ont assuré qu'ils aimoient mieux composer sur la langue française que sur la langue italienne.

Dira-t-on que nous n'avons pas de chanteurs à opposer aux chanteurs italiens ? Je conviens qu'à la vérité certains de leurs *haute-contres* ont, par la délicatesse et la flexibilité de leur organe, quelque avantage sur les nôtres ; mais Laïs et nos autres bons acteurs de l'Opéra les égalent, s'ils ne les surpassent par la force de leurs intonations, la justesse, le goût et la précision de leur chant. S'ils venoient à leur ressembler *tout-à-fait*, c'est bien certainement le cas de dire que *ce seroit tant pis pour eux*.

La décadence du théâtre influe prodigieusement, et plus qu'on ne sauroit le croire, sur les autres branches de la littérature. C'est au théâtre que se forment les grands écrivains, les orateurs, et, sans craindre d'être accusé d'exagération, j'ajouterai, les grands publicistes. Louvois disoit que les tragédies de Corneille devroient être jugées par un

parterre composé de ministres et d'hommes d'état : je dirai moi, qu'on devient, en quelque sorte, *homme d'état* en assistant à une bonne tragédie : on apprend à démêler la politique et les intérêts des empires ; on reconnoît quels secrets ressorts font mouvoir les cabinets ; quelles grandes passions précipitent la chute des puissances. Tout y est exagéré, je le sais : les héros y sont représentés sur des échasses, cela doit être ainsi : la représentation théâtrale est comme un microscope où l'on nous fait voir des vérités morales imperceptibles pour une intelligence vulgaire : tous les traits sont forcés, les couleurs sont plus éclatantes ; mais l'ame n'en est que plus fortement électrisée ; l'imagination s'échauffe, de grandes conceptions naissent ; l'éloquence du barreau et de la chaire y trouve de salutaires leçons.

A Turin, où l'art dramatique est presque nul, où l'on ne joue que des pièces anciennes et rebattues, il ne faut point s'étonner si la littérature est dans un état de stagnation : ce n'est pas cependant que les arts et les sciences manquent d'encouragement. L'Athénée national qui portoit jadis le titre d'Athénée royal est un établissement qui n'a guère d'analogues dans d'autres pays : on y réunit (et c'est peut-être un mal) tout ce que la bienfaisance des princes et le progrès des lumières ont fait imaginer pour propager l'instruction. On y trouve rassemblés tous les avantages que présentent les colléges, les lycées, les écoles militaires, les am-

phithéâtres physiologiques, les muséums, et les corporations savantes des autres nations.

Cette académie fut fondée en 1406 par un fils du duc de Savoie. Les progrès en furent d'abord très-lents. Elle reçut une splendeur nouvelle au commencement du dix-huitième siècle, sous le règne des deux Victor-Amédée. Ces princes y ont formé un magnifique cabinet d'antiquités et de minéralogie : les premiers de ces morceaux ont été, en grande partie, tirés des ruines d'*Industria*; les minéraux sont une suite nombreuse et méthodique d'échantillons des matières qui entrent dans la structure des Alpes et de l'Apennin. On y a joint des laves et des basaltes, tirés de l'Etna, du Vésuve et des montagnes volcaniques de la France.

Le médailler que les rois de Sardaigne ont rassemblé à grands frais, est un des plus complets qui existent. On y voit une multitude prodigieuse de médailles de toutes les nations de l'Orient et de l'Occident : ces monumens incontestables de l'histoire des Perses, des Celtes, des Espagnols, des Grecs, des Romains et des Arabes, y sont de toutes les grandeurs, en or, en argent, en grand et petit bronze. Il s'y trouvoit une précieuse série des rois Parthes et des souverains de la Syrie, dont plusieurs n'ont point été publiées par la voie de la gravure, ou de l'art du modeleur; en un mot, toutes ces médailles étoient au nombre de trente mille : nous disons qu'elles *étoient* au nombre de trente mille; car en l'an 4, à l'époque où le roi de Sar-

daigne se vit forcé de signer un traité de paix, on a fait un triage, et l'on a choisi plusieurs morceaux précieux qui manquoient au cabinet des médailles de la bibliothèque de Paris.

Au nombre des objets curieux qu'on a enlevés dès cette époque, nous citerons la table *Isiaque*, l'un des monumens égyptiens les plus célèbres et de la plus parfaite conservation.

Cette table de cuivre rouge, couverte d'une patène, ou d'un vernis qui lui donne une couleur de brun foncé, est ornée d'hiéroglyphes qui y sont gravés ou incrustés. Les incrustations consistent principalement en filets d'argent qui marquent les contours des figures.

On l'appelle *table Isiaque*, parce que le principal personnage en est une Isis assise, ayant sur la tête la dépouille du faucon pêcheur, et deux cornes de taureau. Tous ces monumens égyptiens peuvent donner une idée de la patience et de l'adresse des anciens ouvriers d'un pays que l'on regarde généralement comme le berceau des sciences et des arts; mais ils sont loin de prouver, de leur part, un goût pur et correct. Qu'est-ce que ces compositions indigestes et bizarres, où l'on s'est plu à défigurer les formes humaines ? qu'est-ce que ces hiéroglyphes que personne n'a peut-être jamais compris, et qui pouvoient bien n'être, entre les mains des prêtres, comme le latin de Sganarelle, qu'un moyen d'éblouir la multitude ? Je fais cette observation, parce que les hiéroglyphes égyptiens ne me

paroissent avoir aucune analogie avec les monogrammes chinois. Dans ceux-ci, je remarque une grande variété, mais en même temps un esprit d'ordre, de combinaison et de système ; dans l'écriture sacrée des Egyptiens, je ne vois, au contraire, qu'un amas informe de figures incohérentes, qui se répètent très-souvent, et paroissent disposées au hasard. On a trouvé de ces hiéroglyphes au bas desquels figurent des inscriptions grecques : la fameuse pierre de Rosette dont mon ami Marcel, directeur de l'imprimerie nationale en Egypte, a pris le calque exact par des procédés typographiques, est de ce nombre. On n'a pas balancé à croire que ce grec étoit une traduction des hiéroglyphes; mais à quoi bon une traduction semblable (13)? y a-t-il dans les monumens anciens ou modernes, quelque exemple que l'on ait ainsi répété la même pensée rendue en deux ou trois langues ? L'homme du peuple qui pensoit que *collegium Mazarinaeum* vouloit dire collége des *Quatre-Nations*, faisoit-il une conjecture plus hasardée ?

La concession la plus favorable que je puisse faire aux partisans de la langue hiéroglyphique, c'est que ces figures isolées représentoient des emblêmes allégoriques, sans aucune suite, sans aucune liaison entr'elles.

L'académie de Turin a publié plusieurs volumes de ses mémoires.

Dans les premiers tomes qui sortirent, en 1759,

des presses de l'imprimerie royale, les géomètres de l'Europe remarquèrent, avec surprise, d'excellentes dissertations sur le calcul intégral et différentiel, sur les infiniment petits, sur la nature et la propagation du son. Ces ouvrages étoient le début d'un jeune homme qui, dès son premier pas dans les sciences, se plaçoit déjà à côté des mathématiciens du premier ordre. M. Tournier-Lagrange, leur auteur, qui devoit à lui seul toutes ses connoissances, et n'étoit élève que de son propre génie, devint célèbre dans toute l'Europe savante. Euler avoit quitté Berlin pour se rendre à Pétersbourg; le roi de Prusse jeta les yeux sur Lagrange pour le remplacer; et depuis nous avons eu le bonheur de le posséder parmi nous. C'étoit le plus illustre des Piémontois; l'acte du sénat, dont il est membre, vient de l'associer à la gloire des Français les plus célèbres, puisqu'il l'a rendu notre concitoyen.

Les habitans de Turin diffèrent, sous une infinité de rapports, de ceux des autres grandes villes du Piémont. Qu'on se figure, en effet, l'influence que devoit avoir, sur toute la masse de la population de cette capitale, la présence d'une cour polie, d'une noblesse nombreuse, et d'une foule de voyageurs de distinction! D'ailleurs ils ont, de tout temps, passé pour la nation la plus spirituelle de l'Italie.

Terra ferax, gens laeta et hilaris, a dit Scaliger, frappé du contraste qui existoit plus sensiblement

encore

encore de son temps qu'aujourd'hui, entre le caractère du peuple et les sites agrestes et, en quelque sorte, sauvages, qui environnent leur ville.

Les mœurs y étoient, avant la révolution, et y sont encore, de nos jours, plus pures qu'elles ne le sont dans d'autres cités populeuses de l'Italie. Nous avons déjà dit que le *cicisbéisme* y est presque inconnu : ou, s'il y existe, il ne diffère pas précisément des égards qu'en France on a généralement pour les dames. Esclaves superbes, les autres Italiennes affichent partout leur liberté, et quelquefois leur licence : jamais on ne les voit avec leurs époux ; c'est toujours un étranger qui les accompagne, qui les conduit aux *conversazione*, aux spectacles, aux promenades ; il semble que l'hyménée ne soit plus qu'une chaîne de fleurs, dont chacun des époux a la faculté de s'affranchir à volonté.

Mais combien ces apparences sont vaines et trompeuses ! C'est précisément dans les pays où le cicisbéisme semble connoître le moins d'entraves, que la jalousie des maris est plus inquiète et plus sévère : des hommes affidés surveillent la conduite du cicisbé et de la cicisbée ; la moindre imprudence, de leur part, est le signal d'une implacable vengeance.

Il ne faut pas croire, au surplus, tout ce que nous ont dit une foule de voyageurs sur cette singulière institution. Les uns ont prétendu que c'étoit la chose du monde la plus innocente ; que les

devoirs qui lioient le cicisbé à sa cicisbée, étoient si rigoureux, si sacrés, que jamais on ne les voyoit sortir des bornes de la simple politesse; d'autres, enclins à exagérer le mal, ont prétendu que cette mode étoit la cause première de la corruption des mœurs italiennes. Ils se sont récriés à l'immoralité, au scandale; ils ont fait la longue énumération du nombre de *cicisbés*, dont une femme du bel air devoit s'environner, pour en avoir un assortiment complet. Il faut, disent-ils, pour être passablement pourvue, qu'une dame en ait au moins trois en fonctions, sans compter les surnuméraires. « Le » premier est le cicisbé de dignité, le second est » celui qui se charge des gants et de l'éventail, le » troisième est le cicisbé *essentiel.* »

Le fait est que tous ces détails sont fort exagérés. La meilleure preuve qu'une telle institution n'a point pour base une indécente immoralité, c'est que, sans choquer un homme et une femme, on peut leur demander des nouvelles de leur cicisbé ou de leur cicisbée.

Cette coutume a pour base la manie de l'amour platonique et pastoral, que l'enthousiasme pour les ouvrages de Pétrarque a introduit en Italie. Tous les gens d'esprit furent obligés, sous peine de passer pour insensibles, d'adorer une chaste Laure; mais en tout bien et tout honneur. D'un autre côté, tous les poètes des deux sexes se travestirent, au moins intellectuellement, en bergers et en bergères: on ne rêva plus que la vie fortunée de l'*Arcadie*.

De-là ces académies des *Arcades*, que l'on vit naître à Rome et à Florence.

Les jaloux furent obligés de se plier à cette bizarre fantaisie. Les grilles, les verroux, les *cadenats*, leur avoient été démontrés par l'expérience, garants trop insuffisans de la vertu de leur femmes : ils essayèrent une méthode contraire, et s'en trouvèrent peut-être bien.

Le mot *cicisbé*, que quelques personnes orthographient *sigisbée*, signifie dans l'origine *chuchoteur*. Dans la langue italienne, les lettres *b* et *c* se reproduisent très-fréquemment, de sorte que les personnes qui se parlent à l'oreille, font entendre un son confus de *be* et *bi*, de *ce* et de *ci*, d'où est venu le terme *bisbigliare*, qui veut dire *chuchoter*. On disoit autrefois *cicisbeare*; on donna donc le nom de *cicisbé* aux personnes qui, étant liées avec d'autres par quelque intimité, pouvoient avoir des confidences réciproques à se faire; et comme les cicisbés jouoient (à l'extérieur du moins) le rôle de véritables amans, on leur donna ce nom qui caractérise une sorte de mystère.

La noblesse de Turin ne jouissoit pas de grandes richesses : elle étoit trop multipliée pour que les redevances seigneuriales pussent être d'un grand rapport à chacun de ses membres. Aussi étoit-elle toute militaire, et suivoit-elle la carrière des armes, de préférence à toute autre profession.

L'origine des distinctions nobiliaires a sa source dans le règne féodal. Il fut un temps où les em-

pires étoient composés de deux seules classes d'hommes, de maîtres et de serfs. Ceux-ci se rachetèrent peu-à-peu; de-là les différentes classes de bourgeoisie. Enfin, on reconnut combien la noblesse étoit abusive, et l'on en diminua l'influence avec beaucoup de sagesse. On ne nivela pas tout d'un coup les patriciens, pour les rendre égaux aux simples plébéïens; on imagina, au contraire, de permettre à ceux-ci de s'élever jusqu'aux nobles: il ne leur en coûta pour cela que de l'argent. C'est ainsi que la noblesse s'est à-peu-près éteinte, ou plutôt s'est modifiée en Angleterre; car elle ne ressemble pas à celle des autres pays de l'Europe. Sans la terrible convulsion que nous venons d'éprouver, il en eût été de même en France. En Piémont, il étoit aussi très-facile de s'ennoblir à prix d'argent. Il suffisoit pour cela de créer une commanderie qui devenoit héréditaire : les aînés de la famille avoient le droit de porter une croix.

Il n'en étoit pas au surplus comme en France, où l'on a vu, dans les derniers temps dela monarchie, avant l'année 1789, des roturiers occuper les premiers postes de l'état; la noblesse avoit en Piémont des avantages réels, et même fort humilians pour la bourgeoisie. Les nobles seuls jouissoient du droit d'être promus aux charges honorifiques, d'être présentés à la cour, d'avoir au spectacle des premières ou secondes loges, et même, ce qui paroîtra fort original, de danser dans les bals publics. La danse paroissoit même un

attribut si essentiel de la noblesse, que tout noble avoit le droit, aussitôt qu'il entendoit des violons chez un bourgeois, d'y entrer et de prendre sa place au bal.

On conçoit bien qu'il n'étoit *fils de bonne mère*, qui ne s'empressât de payer, en beaux deniers comptant, un diplome qui accordoit d'aussi précieux avantages. Cette méthode empêchoit dans le pays l'accumulation des grandes fortunes.

Les places de la magistrature n'avoient pas non plus en Piémont une grande considération; et, en général, il y avoit peu de moyens de s'enrichir. L'administration du pays étoit telle qu'on ne pouvoit y faire de grandes entreprises de finances. Les fournitures des armées, la perception des impôts, et les autres branches de revenus ou de dépenses publiques, étoient mises en régie, et la comptabilité, surveillée avec beaucoup de soin.

Cette méthode des régies étoit si bien accréditée que le roi faisoit valoir pour son compte plusieurs manufactures de tabacs, de bouteilles, de plombs, et d'autres objets. Aussi les commerçans avoient-ils peu de moyens d'augmenter leurs capitaux. Jamais, en effet, il n'y a eu dans ce pays de fabrique considérable. Tout le trafic consiste dans l'exportation des produits bruts du pays, et particulièrement de la soie torse : si l'on en travailloit une partie, c'étoit pour en faire des bas, des étoffes destinées à garnir les meubles; encore la majeure

partie de ces objets se consommoit-elle dans le pays.

Les juifs étoient, en quelque sorte, la classe la plus opulente de Turin. Cette nation industrieuse qui, depuis plusieurs siècles, brave les persécutions et les outrages dont on l'abreuve, a peut-être trouvé dans le mépris même auquel elle est en butte, l'origine de la fortune de la plupart des membres qui la composent.

Forcés de chercher dans le travail des moyens et de subsistance et de consolation; obligés, par leur position, les juifs à se secourir les uns les autres, à former comme une sorte de coalition, ils ont imaginé des ressources qui avoient échappé à la pénétration des autres hommes. On sait que ce furent eux qui inventèrent les lettres-de-change.

A Turin, les juifs ont été pendant longtemps contraints à porter un ruban jaune à leur habit : ils regardoient cette marque distinctive comme une humiliation; ils s'en sont délivrés le plutôt qu'ils ont pu. C'est encore là un exemple des nombreuses inconséquences de l'esprit humain. Qui empêchoit les membres de cette secte proscrite de regarder comme honorable une distinction que les autres hommes réputoient infamante? Tous les bûchers de l'inquisition ne les auroient pas fait renoncer à être juifs, et ils rougissoient de le paroître.

Il ne nous reste plus qu'à dire un mot sur les principales églises de Turin. Le grand protecteur du Piémont est St.-Maurice, en l'honneur duquel on

avoit institué, en 1434, un ordre de chevalerie. Mais ce n'étoit pas l'ordre le plus important de l'état : le premier de tous étoit celui du *collier*, ou des lacs d'amour, qui fut fondé en 1362, par Amé VI, surnommé le *Comte-Verd*, à cause de la couleur de ses armes. L'ordre du collier a une origine non moins galante que celle du fameux ordre de la *jarretière* en Angleterre. On a prétendu qu'une dame de la cour ayant tracé pour Amé VI un brasselet de ses propres cheveux, le comte de Savoie voulut en consacrer le souvenir par cette brillante institution. Le collier est orné des quatre initiales F. E. R. T., dont malheureusement on ne connoît pas bien certainement la signification. Ceux qui ont voulu les interpréter d'une manière analogue à l'esprit de galanterie qui avoit présidé à la création de l'ordre, y ont vu les lettres initiales de ces mots : *frappez*, *entrez*, *rompez tout*. D'autres commentateurs plus austères se sont persuadés qu'en choisissant une pareille devise, Amé VI n'avoit pas eu d'autre intention que de faire honneur à son ancêtre Amé IV, et de perpétuer le souvenir de la vigoureuse défense de Rhode, que ce prince avoit faite en 1310. Ils ont en conséquence expliqué de cette manière les mystérieuses initiales : *fortitudo ejus Rhodum tenuit*, (sa bravoure sauva Rhode). C'est à cette leçon que s'en est tenu le pieux Amé VIII (le même qui se retira à Ripaille); aussi, pour mieux éloigner

toute idée profane, il changea le nom de l'ordre, et lui donna celui de l'*Annonciade*.

L'église cathédrale est sous le vocable de Saint-Jean-Baptiste ; on y remarque une grosse cloche qui pèse 13 milliers. Le portail est d'une architecture peu agréable : il s'y trouve une petite colonne ruinée de vétusté, où est scellé un anneau de fer : on assure que cette espèce de pilori servoit autrefois à attacher, pendant l'office divin, ceux qui n'avoient pas fait leurs pâques.

La plus belle église de Turin est la chapelle du St.-Suaire. Elle fut bâtie, vers le milieu du dix-septième siècle, sous Charles Emmanuel II. Plusieurs architectes en avoient présenté des projets : celui du père *Guarino Guarini* fut seul adopté, avec des changemens que fit Charles Emmanuel lui-même, lequel, dit-on, excelloit dans l'architecture.

La coupole en est d'une construction bizarre. Trois dômes sont posés les uns au-dessus des autres, et percés à jour de plusieurs trous ronds. Ces ouvertures sont tellement situées qu'elles se recouvrent les unes les autres en partie ; ce qui produit une multitude d'ouvertures triangulaires ; au sommet de l'édifice est un couronnement de marbre qui paroît ne tenir à rien, et que l'on croiroit suspendu en l'air. L'extérieur de l'édifice est surmonté d'une lanterne au-dessus de laquelle s'élève une croix.

Ce monument est d'ailleurs moins célèbre par sa

beauté que par le précieux dépôt qu'il renferme ; c'est un *saint suaire* qui fut donné, en 1453, par Marguerite de Chypre au duc de Savoie. Après l'avoir conservée d'abord à Chambéri, on transporta cette relique à Turin, vers le milieu du seizième siècle, afin d'épargner à l'archevêque de Milan (saint Charles *Borromée*) la peine de passer les Alpes, et d'aller lui rendre hommage à Chambéri.

C'est, dit-on, le même voile avec lequel les saintes femmes essuyèrent le visage de Jésus-Christ : il ne peut donc y avoir qu'un voile qui ait servi à cet usage. Par quel prodige s'est-il fait néanmoins qu'il existât plusieurs *véritables* saints suaires? comment plusieurs églises ont-elles pu s'en attribuer et s'en disputer la possession avec fureur ? comment enfin n'a-t-on pas vu qu'en laissant se multiplier des reliques manquant d'authenticité, on fournissoit des armes aux incrédules ?

Au surplus, l'identité du saint suaire de Turin a paru assez certaine, pour qu'on n'ait pas hésité de construire en son honneur une magnifique église. Un autre monument de Turin doit aussi sa fondation à un miracle qui y arriva.

Le 6 juin 1403, les habitans du Dauphiné avoient fait une incursion dans la vallée de Suze, et s'étaient emparés d'Exiles et de quelques autres postes. On envoya un détachement contr'eux. La ville d'Exiles fut prise et pillée par un parti Piémontois ; les soldats, fort mauvais catholiques, se mirent à saccager l'église et à en dérober les vases sacrés ; l'un

d'eux s'empara de l'ostensoir d'argent dont il n'eut pas le temps de retirer l'hostie consacrée ; il le cacha, parmi ses hardes, avec le reste de son butin, et chargea le tout sur un mulet. Lorsqu'il fut arrivé à Turin, l'animal s'arrêta sur une place publique, et refusa d'avancer ; la charge du mulet se délia d'elle-même, l'ostensoir se dressa sur sa base, s'ouvrit, et la multitude étonnée en vit sortir l'hostie qui se soutint en l'air, jusqu'à ce que l'évêque de la ville, suivi de tout son clergé, arriva sur les lieux où s'opéroit le prodige. Ce prélat s'étant mis en prières, et ayant présenté un calice à l'hostie sacrée, elle descendit lentement et s'y plaça d'elle-même : on la porta solemnellement alors dans l'église, où on la conserva précieusement, comme un trésor descendu du ciel.

Pour éterniser la mémoire de cet événement, on fit bâtir dans le lieu même une chapelle fort petite, mais dont les murs étoient entièrement revêtus d'albâtre, d'une éclatante blancheur; en 1607, les dévots habitans de Turin transformèrent ce monument, trop modeste à leur gré, en un édifice magnifique, le mieux décoré, tant à l'extérieur qu'à l'intérieur, qui existe dans toute la ville.

On eut également soin de conserver dans les archives de l'hôtel de ville et de l'église cathédrale le procès-verbal qui constate toutes les circonstances de cet événement arrivé, dit-on, devant plus de deux ou trois mille spectateurs. Les auteurs protestans qui ont écrit sur ce sujet, ont observé qu'il est

très-possible que le fait dont on parle ait eu lieu en effet, mais qu'on en ait trop exagéré et embelli les détails. Rien de plus naturel, ont-ils dit, que des objets enfermés à la hâte dans un sac, tombent sur une place publique, qu'un ostensoir s'ouvre, que l'hostie s'en échappe, qu'on la relève solemnellement, et qu'on persuade ensuite à la multitude qu'elle l'a vue de ses propres yeux suspendue en l'air. « Quant aux témoignages authentiques, » ajoute l'un d'eux, de quel poids doivent être de » semblables preuves, lorsqu'on a vu les miracles » du diacre Pâris, attestés dans une capitale im- » mense par une foule de témoins, et qu'il a ce- » pendant suffi d'un simple ordre du roi pour dé- » fendre à Dieu de continuer ces prodiges » ?

La citadelle de Turin est à l'orient de la ville; c'est un polygone régulier, flanqué des ouvrages les plus imposans. Du temps d'Emmanuel Philibert, la France, en possession du marquisat de Saluces, menaçoit, à chaque instant, d'envahir tout le Piémont; le duc de Savoie jugea donc indispensable de faire construire cette forteresse : l'exécution en fut confiée au célèbre ingénieur François Pacciotti, natif d'Urbin. Cet ouvrage lui acquit une si grande réputation, que le roi d'Espagne Philippe II fit demander Pacciotti au duc de Savoie, et l'engagea à construire la citadelle d'Anvers, dont nous avons eu occasion de parler dans notre Voyage en Belgique. Cette seconde citadelle fut bâtie sur un plan à-peu-près semblable à celle de Turin.

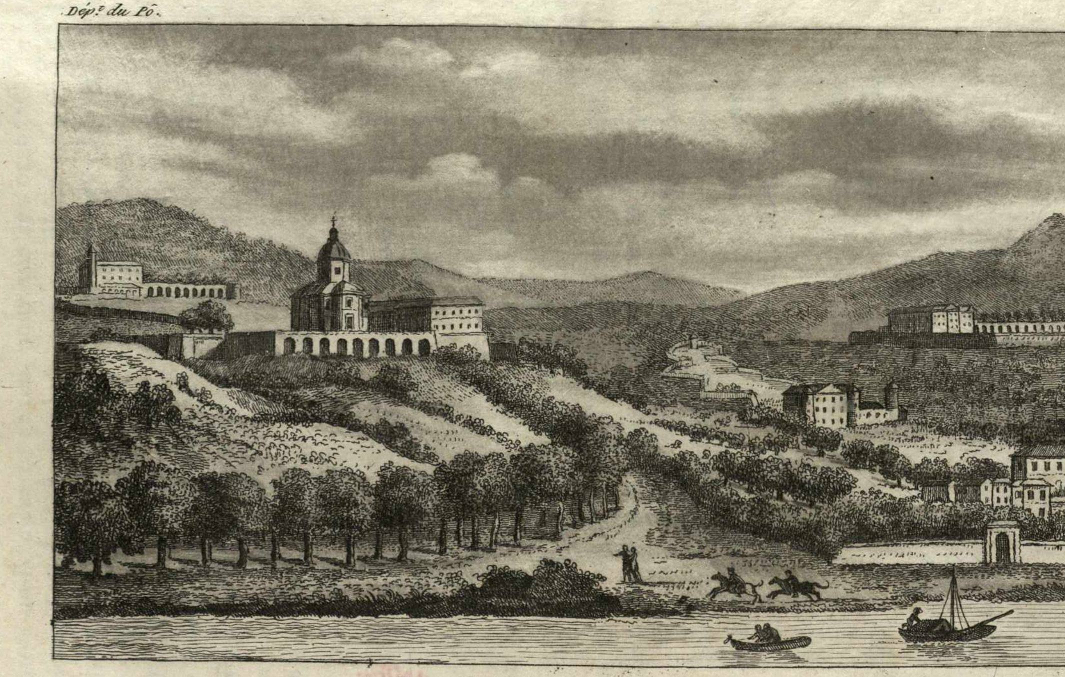
L'une des constructions les plus ingénieuses de la citadelle de Turin, c'est le fameux puits avec deux escaliers tournans, à pente douce et sans degrés. Les chevaux pouvoient descendre par l'un de ces escaliers, s'abreuver et remonter par l'autre : quelques dégradations ont ruiné l'un et l'autre escalier en divers endroits.

Les environs de Turin sont enchanteurs. La chaîne de hauteurs, nommée la colline, est garnie de superbes maisons de plaisance. C'est là qu'on voit cette belle église des capucins, dont la situation pittoresque est exactement rendue par la planche ci-jointe. On y remarque aussi le château qu'on appelle *Vigne de la reine.* Il paroît que du mot latin *villa*, qui signifie maison de campagne, est dérivé celui de *vinea* : ces châteaux de luxe étant la plupart ornés de vignes, cette circonstance a singulièrement contribué à dénaturer l'expression.

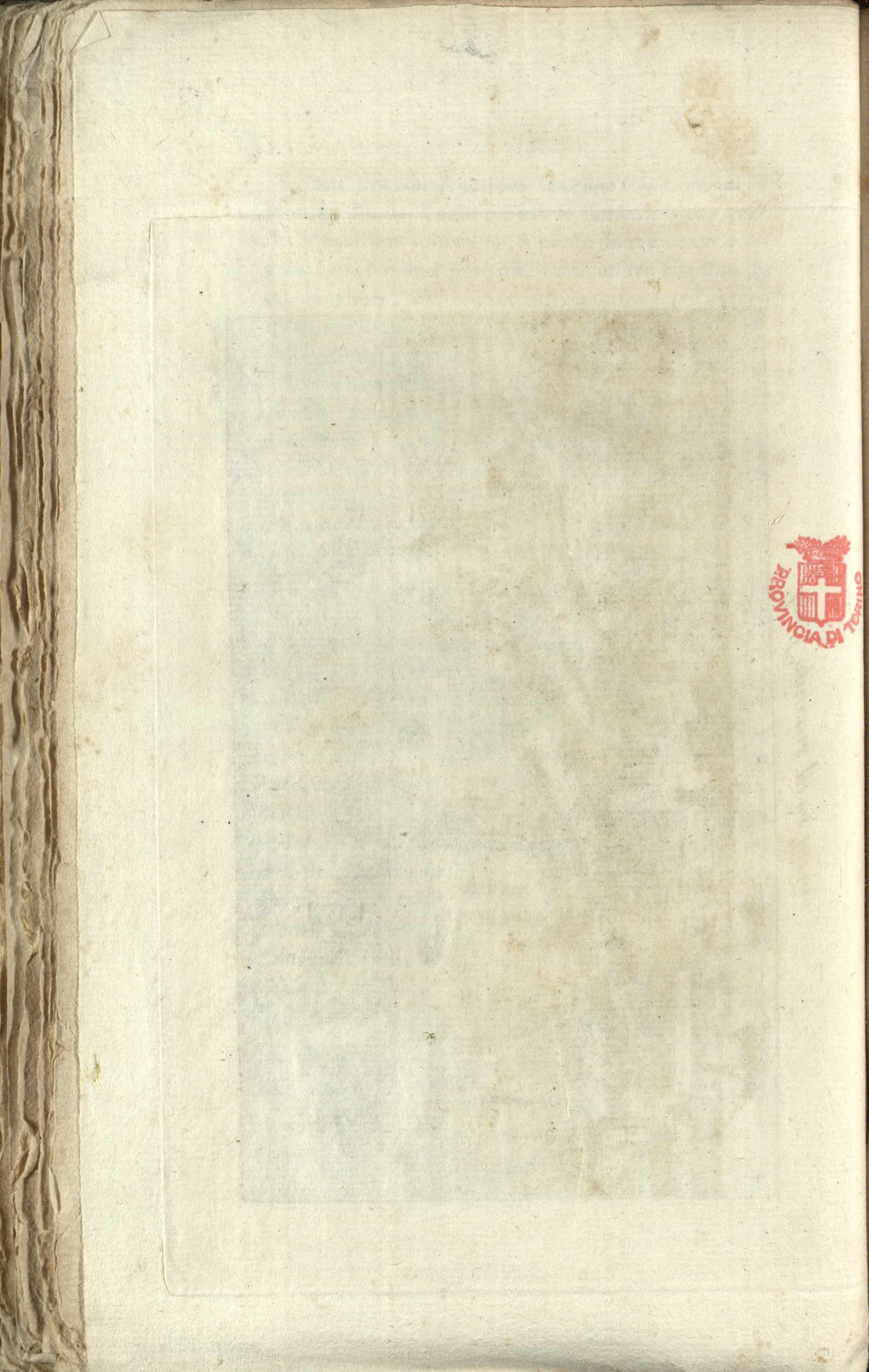
Les souverains du Piémont avoient, proportion gardée, plus de palais qu'aucuns rois de l'Europe. Celui de *Mille fleurs*, construit dans le genre antique, n'étoit pas le moins agréable : l'avant-dernier roi de Sardaigne le transforma en une ferme à tabac. Comme la nature du terrain y est très-propre à la culture de cette plante, on a vu des plants de tabac couvrir uniformément une immense étendue, qui étoit naguère entrecoupée de rians bosquets, et de parterres odorans.

Le palais de la Vénerie, ainsi nommé à cause de l'attrait qu'offroient à la chasse les bois et les

Dép.t du Pô.



les Capucins prés Turin.



sites sauvages dont il est environné, est destiné aujourd'hui à recevoir un des chefs-lieux de la *légion d'honneur*.

Le climat de cette partie de l'Italie n'est pas assez uniformément chaud, pour que les orangers y croissent débarrassés des entraves d'une caisse : tous les beaux jardins sont donc pourvus d'une serre où on les réfugie pendant la mauvaise saison. Ces orangeries sont nommées dans le pays *citronera*.

Celle de la Vénerie possède une multitude d'orangers qu'on y garde, pendant l'hiver, dans des caisses de bois, ou dans de beaux vases de faïance. On a mis au-dessus de la porte cette inscription en langue italienne :

Qui dell'horrido vento, entro i rigori,
Flora conserva intatti, è verdi i fiori.

« C'est ici que Flore abrite contre les rigueurs de » l'aquilon ces fleurs toujours fraîches et toujours » vertes ».

La ville de Turin n'est pas la seule de ce département qui mérite d'attirer les pas du voyageur.

Pour avoir une idée complète de ce département, il doit visiter successivement :

Moncalier, au pied de la colline de Turin, environnée de fertiles vignoles, et de jolies maisons particulières ;

Rivoli, qu'on a ainsi appelée, non pas qu'elle soit sur le bord proprement dit d'une rivière considé-

rable, mais parce qu'elle domine sur toute une plaine ravissante par sa beauté;

La ville de Quiers, que tout annonce être celle que Pline a nommée *Carrea Potentia*, et qui, dans le moyen âge, fut plusieurs fois désolée par ces fameuses guerres civiles, connues sous le nom de *cum Albergo* et *sine Albergâ*. Les villes de Riva, Ciriè, Carignan et Peceto n'offrent pas assez d'intérêt pour mériter une mention détaillée. On y voit quelques monumens antiques, mais sur l'interprétation desquels les auteurs ne sont pas toujours d'accord. Nous nous sommes arrêtés quelque temps à considérer les plaines qui entourent le village de la Marsaille, à jamais célèbre par la victoire du modeste Catinat : c'est là que nos armes triomphèrent sous le commandement de cet officier-général, à-la-fois soldat intrépide, administrateur probe, et ami des lettres; qui, quelques jours avant l'action de la Marsaille, écrivoit à Palaprat : « Je suis dé-» solé; voilà plus de huit jours que je n'ai pas eu » le temps de rimer deux vers » !

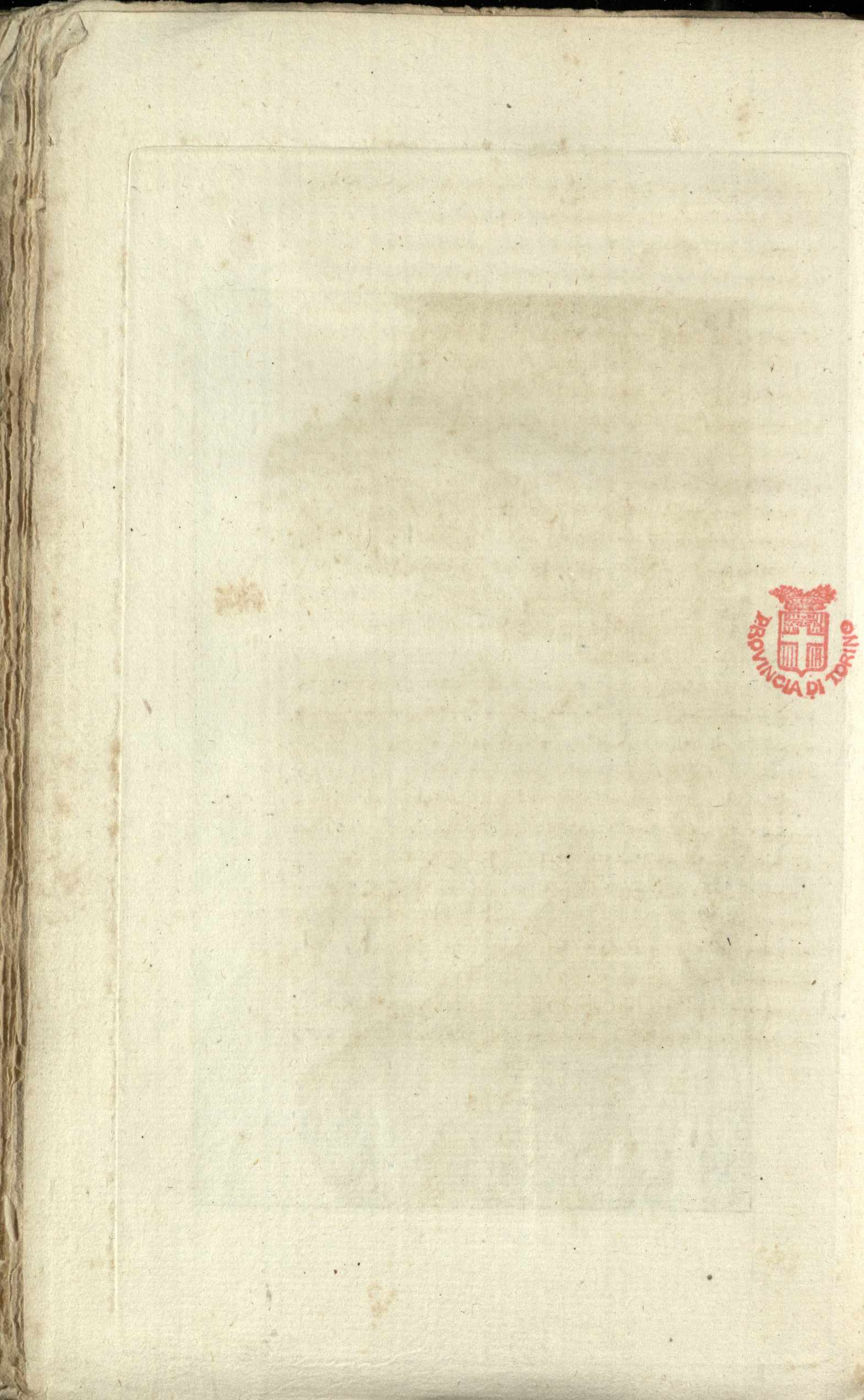
La ville de Carmagnole n'étant, dans le principe, qu'un petit village qu'on avoit construit sur un plan presque semblable à la ville de Caramagna du voisin département, le nom qu'on lui donna indique en effet un diminutif; mais la fille est devenue plus grande que la mère. Carmagnole est aujourd'hui une ville assez florissante, tandis que celle de Caramagna a considérablement décliné.

L'abbaye de St.-Michel de l'Ecluse, dont nous

Dép. du Pô



Abbaye S.t Michel


PROVINCIA DI TORINO

donnons la description, est bâtie sur le sommet d'une montagne nue et aride que Pingon appelle le mont *Pyrghirien* : il assure que ce fut dans cette même place qu'exista l'ancienne cité de *Pyrghirium*, sans cependant que son opinion soit bien justifiée. Quoiqu'on s'y trouve à une assez grande distance du cœur des Alpes, en examinant ce paysage sombre, ces rochers antiques, ébranlés et minés par la succession des siècles, on se croit transporté au milieu des abîmes et des horreurs de ces majestueuses montagnes.

Giavenne est au pied des Alpes Cottiennes. On prétend qu'Annibal étant arrivé sur ces hauteurs, contemplant de là le superbe pays qui s'offroit à ses conquêtes, s'écria dans son enthousiasme : *Jam veni* (m'y voilà donc parvenu); ce qui fit donner, par corruption, à cet endroit, le nom de *Javennum*. Mais il me semble que le Carthaginois Annibal ne devoit pas employer la langue latine dans ses soliloques : cette réflexion, jointe au défaut de monumens authentiques, suffit pour montrer le peu de fondement de cette hypothèse. Quant à moi, s'il m'étoit permis de hasarder une opinion que je ne vois émise dans aucun livre, je croirois volontiers, d'après le rapport qui existe entre *Giavenna* et *Giovanni*, que ce lieu tire son nom de ce qu'il aura été consacré à saint Jean, ou bâti par un *Jean* ou une *Jeanne*, seigneur du pays.

Dans nos excursions nous n'avons pas dû oublier la ville de Suze, l'ancienne *Segusium* où régna le

roi Cottius, dont on y a retrouvé le tombeau ; au reste, ce n'est pas la beauté de cette ville qui doit fixer les regards, ce sont les antiquités qui y existent encore, et notamment ce bel arc-de-triomphe, où se trouve cette inscription presque effacée, dont Rivantella et Ricolvi ont seuls fixé le vrai sens.

Les environs du Mont-Genèvre, du Mont-Cenis, et surtout le village de la Novalaise, sont continuellement fréquentés par le grand nombre de voyageurs qui passent de France en Italie et d'Italie en France. Pour gravir ou descendre ces hautes montagnes, on se fait porter par plusieurs hommes sur des espèces de brancards ; mais dans certains mois de l'année, la neige affermie par un froid rigoureux, offre un moyen beaucoup plus prompt de descendre. On se met sur une espèce de traîneau et on se laisse tout bonnement glisser du haut de la montagne en bas ; cela s'appelle se faire *ramasser* : bien entendu que dans cette descente périlleuse vous êtes guidé par un jeune savoyard, qui sait éviter avec adresse les précipices et les rocs prééminens ; qui, armé d'un bâton ferré, s'en sert pour diriger son frêle charriot, pour l'arrêter dans le cas où il iroit trop vîte. Ce voyage ne se fait pas, sans que quelquefois une culbute fatale ne renverse et la voiture, et le voyageur et le guide ; mais ces sortes d'accidens ne sont jamais dangereux : en une minute le mal est réparé. Certains conducteurs sont plus habiles que d'autres à manœuvrer la ramasse.

Il en est qui vous dirigent avec tant de dextérité, que la vîtesse du traîneau égale presque celle du cheval le plus agile. Les Anglais qui n'aiment rien tant que la rapidité des chevaux ou des voitures, prennent souvent plaisir à se faire ramasser plusieurs fois de suite. A peine sont-ils arrivés à la Novalèse, qu'ils remontent à Lasnebourg, au sommet du Mont-Cénis, pour recommencer sur nouveaux frais.

Les auteurs balancent entre la ville d'Exiles et celle d'Oulx, pour y placer la cité antique que César nomme *Ocellum*. Il paroît au surplus que c'étoit dans les environs de ce district que se trouvoit la frontière qui séparoit le royaume de Cottius de la province gauloise *Togata*, que les Romains avoient soumise.

Au sud, et au sud-est de ce département, sont la ville et le val de Lucerne, l'une des quatre vallées protestantes. A l'article du département de la Stura, nous donnerons quelques détails sur l'ancien mode d'administration de ces provinces.

Les bornes, et le plan de cet ouvrage ne nous ont pas permis d'entrer dans les détails monotones et insipides sur la statistique de chaque ville. Cependant, pour que ceux de nos lecteurs, que cette partie intéresse plus spécialement, n'aient à nous faire aucun reproche à cet égard, nous allons présenter les résultats des observations statistiques, faites pour deux des six arrondissemens communaux de ce département. L'un est celui de Lanzo

situé dans la plaine; l'autre, de Suze, plus près des montagnes. En partant de cette base, en ayant égard au nombre des lieues carrées, il est facile de calculer ainsi la statistique de tout le Piémont, sans qu'il soit nécessaire de se livrer à des détails aussi fatigans que minutieux.

L'arrondissement de Lanzo est situé au nord-ouest de Turin. La ville de Lanzo, qui en est le chef-lieu, en est éloignée de six lieues et demie.

Son territoire s'étend dans la plaine, et forme un demi-cercle d'environ six lieues.

Au sud-ouest sont les quatre vallées de Lanzo, de Vici, d'Ala et de Groscavallo. Les hautes montagnes qui les séparent, rendent les communications peu faciles, et souvent même impossibles.

Les quarante-deux communes qui le composent, ont ensemble une population de 47,940 habitans;

SAVOIR:

Hommes	au-dessous de 20 ans.	9,263	23,424
	au-dessus de 60 . . .	1,905	
	d'un âge moyen . . .	12,256	
Femmes de tout âge, mariées et non-mariées			24,516
TOTAL			47,940

Les productions naturelles consistent dans les fruits de l'agriculture, l'éducation du bétail et

l'exploitation des mines. Voici la surface du territoire, évaluée en arpens du pays, dont chacun représente un peu plus de 38 ares.

Champs cultivés	17,337	64,479
Prés et bois	47,142	
Terres en friche		59,085
TOTAL		123,564

Bétail.

Vaches et génisses	11,775	15,620
Bœufs de labour	545	
Chèvres, Moutons	3,300	

Mines connues, mais dont l'exploitation est plus ou moins productive.

De fer pur	9	30
De minérai-mixte	21	
Carrières de marbre		2
Eaux minérales		2
TOTAL		34

Les mines de fer sont d'un assez grand rapport; les autres ne sont pas aussi florissantes, surtout celle de métaux mélangés, où se trouve beaucoup de cobalt.

On trouve, dans diverses minières, du cuivre mêlé de fer, du verd de montagne, des pyrites, des marcassites, du manganèse, utile pour la préparation de l'acide muriatique oxigéné, du plomb ferrugineux, du fer spéculaire, allié avec de l'argent; de la galène cristallisée, du sable ferrugineux, du fer presque natif, de la smectite, de l'amianthe à fils de soie. Enfin, on assure qu'il existe, à Lémie, une mine de cuivre très-abondante. On dit qu'il y a à Monastero et à Cantoira, et surtout à Balme, des mines qui contiennent de l'or et de l'argent. Il paroît que cette dernière est très-riche, et qu'on l'exploitoit en 1688.

Les pays de plaines produisent du froment, du seigle, de l'avoine, du maïs, du vin, des châtaignes et des fruits, en quantité suffisante pour la consommation intérieure.

La population des quatre vallées est de vingt-six mille treize ames. L'espace du terrain est de soixante-dix-neuf mille sept cent sept arpens; mais il n'y en a que cinq mille sept cent trente-un cultivés, lesquels rapportent du seigle, de l'orge, des châtaignes, des pommes-de-terre et différens fruits. Et, comme il faut au moins un arpent pour nourrir un homme pendant toute une année, il est facile de voir que le sol de cette partie de l'arrondissement ne peut suffire qu'au quart de ses habitans. Mais leur infatigable industrie répare ce désavantage. Ils vont, dans les cantons voisins, aider à la récolte du chanvre, aux récoltes, aux

vendanges, aux moissons, etc. Un grand nombre, et peut-être même les deux tiers, imitent les mœurs des Auvergnats, des Limousins et des Savoyards. Ils vont, dans les murs de Turin, mettre à profit la saison de l'année, où l'agriculture ne réclamant pas leurs bras, leur permet de vaquer à des travaux mercenaires.

Les produits naturels du sol reçoivent, dans le pays même, les préparations mécaniques qui les rendent utiles aux besoins de la société. On compte, dans ce seul arrondissement, trente-une forges de fer, cent quatre-vingt moulins à grain, trois moulins à scie, vingt-deux pressoirs pour écraser le chanvre ou exprimer l'huile de noix, deux fabriques de papier et quatre filatures. Total deux cent quarante-deux usines ou établissemens industriels.

La multiplicité des moulins à grain paroît prodigieuse, au premier abord; mais c'est qu'ils sont malheureusement construits d'après un mécanisme très-imparfait. On se sert, pour les mettre en action, d'une roue basse horizontale, dite à *Cantarana*.

On perdroit assurément son temps et ses peines, si l'on cherchoit à persuader à ces grossiers villageois, que les roues verticales sont infiniment supérieures à celles qu'ils emploient. Ils ne peuvent pas croire que leurs *pères* aient eu assez peu de génie pour leur transmettre une mauvaise invention. Quelle différence de ces machines gros-

sières aux admirables moulins des Etats - Unis d'Amérique, où l'on a épuisé tout ce que la mécanique a pu concevoir de plus ingénieux; où le bled, une fois apporté dans le moulin, se verse de lui-même dans la trémie; où l'action seule des rouages blute la farine, en sépare les particules grossières, et transporte ensuite isolément, au moyen de roues à augets, la farine, le son, etc., dans les étages supérieurs du bâtiment, le tout sans que les hommes aient d'autre obligation à remplir qu'une surveillance passive!

Ce que nous avons dit sur la nature du sol indique déjà quel est le genre de commerce de cet arrondissement.

On en exporte du bétail (*), du beurre, du fromage, des pommes de terre, des Châtaignes, des clous, des serrures, du fer, du charbon, du fil, des cuirs, du bois, des boutons, du gibier, de la volaille, du pain, du papier, du vin, des grains, des toiles et de la poterie commune.

Les importations consistent en draps de laine, toiles fines, verreries, poteries élégantes, et très-peu d'objets de luxe.

Les habitans des quatre vallées tirent de plus, quelques grains du dehors : ils puisent le reste dans les autres communes de l'arrondissement.

(*) Le Piémont entier exporte annuellement plus de 90,000 jeunes bœufs.

Les contributions consistent en revenus nationaux et en gabelles. En voici l'aperçu :

REVENUS NATIONAUX.	*Tasso* ordinaire.	63,480 l.	99,018 l.
	Tasso sur les biens ecclésiastiques.	327	
	Tasso extraordinaire. . .	35,211	
	Papier-timbré.	6,199	12,499
	Secrétariats ou greffes des tribunaux	480	
	Droit d'insinuation des actes	5,820	
GABELLES.	Débit du sel	60,000	107,850
	Tabac	31,850	
	Viande, cuir, etc. . . .	16,000	
	TOTAL.		219,367 l.

La commune de Cirié est la seule où il y ait de grands propriétaires ; les habitans y périroient de misère, sans le travail qu'ils trouvent dans les manufactures.

L'arrondissement de Suze se divise en 61 communes, dont 23 dans les vallées supérieures, contiennent. . . . . 13,029 habitans.

Les 38 autres, dans la basse-vallée, en contiennent. 48,864

TOTAL. . . . . 61,893 habitans.

Sur le nombre il y a . . . . . . 34,473 femmes.

Il existe, dans cet arrondissement, 69,600 journaux de terrain cultivé.

Voici le relevé des contributions de diverses natures.

Impôt foncier	351,596 fr.
Impôt personnel.	44,544
Enregistrement, timbre et hypothèques	80,000
Douanes	60,000
Tabac	30,000
TOTAL.	566,140 fr.

En répartissant cette somme, sur les 61,893 habitans, on trouve, pour résultat, 9 liv. 3 s. par tête; un homme instruit a calculé que le Piémont payoit 18 millions, argent de France, pour 1,800,000 habitans, c'est-à-dire, 10 francs par tête. Comme l'arrondissement de Suze n'est pas le plus heureusement situé, il en résulte que la somme de 9 liv. 3 s. par tête, admise comme moyenne proportionnelle, est excessive. Avant la guerre, au lieu de 351,596 fr., l'impôt foncier ne s'élevoit, en 1753, qu'à 157,079 francs; et en 1800, à 268,562 francs. Et dès la première époque, les habitans avoient formé des réclamations, auxquelles le gouvernement avoit promis d'avoir égard.

Les objets d'exportation consistent en vins, charbons, bois flottés, fer, moutons, bêtes à cornes, châtaignes et autres fruits. On amène de plus dans les vallées de jeunes mulets qu'on y élève, et on les revend avec avantage, lorsqu'ils ont atteint l'âge de deux ou trois ans.

Les articles d'importation sont des chapeaux, de la bonneterie, des étoffes, des cuirs, des mouchoirs, un petit nombre de denrées de luxe, telles que sucre, café, thé, chocolat, etc., et surtout une grande quantité de sel pour assaisonner la nourriture des hommes et même celle des bestiaux. Il paroît que le produit des importations égale celui des exportations.

Il se trouve au surplus peu de fabriques dans ce pays, parce que les habitans sont dans l'habitude d'aller faire valoir leur industrie ailleurs. Ceux des vallées se répandent en été dans les campagnes du Piémont, et ils aident aux travaux des champs : au défaut du sol fertile qui manque à leur pays, ils vont cultiver une terre étrangère.

Les produits de l'agriculture consistent en froment, méteil, seigle, orge, avoine et maïs qui forment ensemble une quantité de 224,757 émines. En supposant, d'après la règle ordinaire, douze émines pour la nourriture de chaque homme, on trouve qu'il y en a à peine assez pour nourrir le tiers de la population; aussi tire-t-on le quart du grain nécessaire des autres provinces du Piémont. Cela ne feroit encore que les $\frac{7}{12}$ de la subsistance

des habitans; mais il faut observer que les pommes-de-terre et les châtaignes fournissent un supplément considérable ; que d'ailleurs une bonne partie des montagnards étant absente de ses foyers pendant quelques mois de l'année, c'est autant à retrancher sur la masse. D'ailleurs, rien ne se fait de rien. Tous les pays du monde trouvent nécessairement, soit dans leur propre sol, soit dans les secours du commerce, de quoi pourvoir à la subsistance de leurs habitans : sans cela la famine détruiroit ou disperseroit la population, et les choses reprendroient bien vîte leur équilibre naturel.

Il existe, dans ce même arrondissement de Suze, 46,978 journaux de bois taillis ou de haute futaie (14), où croissent, suivant l'exposition du sol, des melèses, des sapins, des ormes, des frênes, des châtaigniers, des chênes ou des peupliers. Il s'est malheureusement introduit dans l'administration de ces forêts des abus qui rendent illusoires les richesses qu'on pourroit en retirer.

Les deux grandes routes du Mont-Cénis et du Mont-Genèvre qui se réunissent à Suze, constituent la principale ressource de ce pays. Le passage du Mont-Genèvre n'est pas encore achevé; lorsqu'il sera fini, ce sera l'une des routes la plus utile et la plus importante des Alpes.

Il y a dans cet arrondissement des mines de fer et de cuivre; et même à Oulx une mine d'or qui n'est pas exploitée. Des minières d'argille très-pures

qui se trouvent auprès de Giavenne, appellent dans cet endroit l'établissement d'une superbe poterie.

Il existe, aux environs de Suze, trois carrières de marbre; l'une de marbre blanc veiné de rouge, l'autre de marbre gris-blanc; la troisième, située dans les hauteurs de Bussolin, renferme de très-beau marbre verd: il s'y trouve d'ailleurs beaucoup de carrières de pierre calcaire, d'ardoises, et de terre marneuse dont on néglige l'exploitation, parce que le peuple de cette contrée ignore l'art d'employer la marne comme engrais.

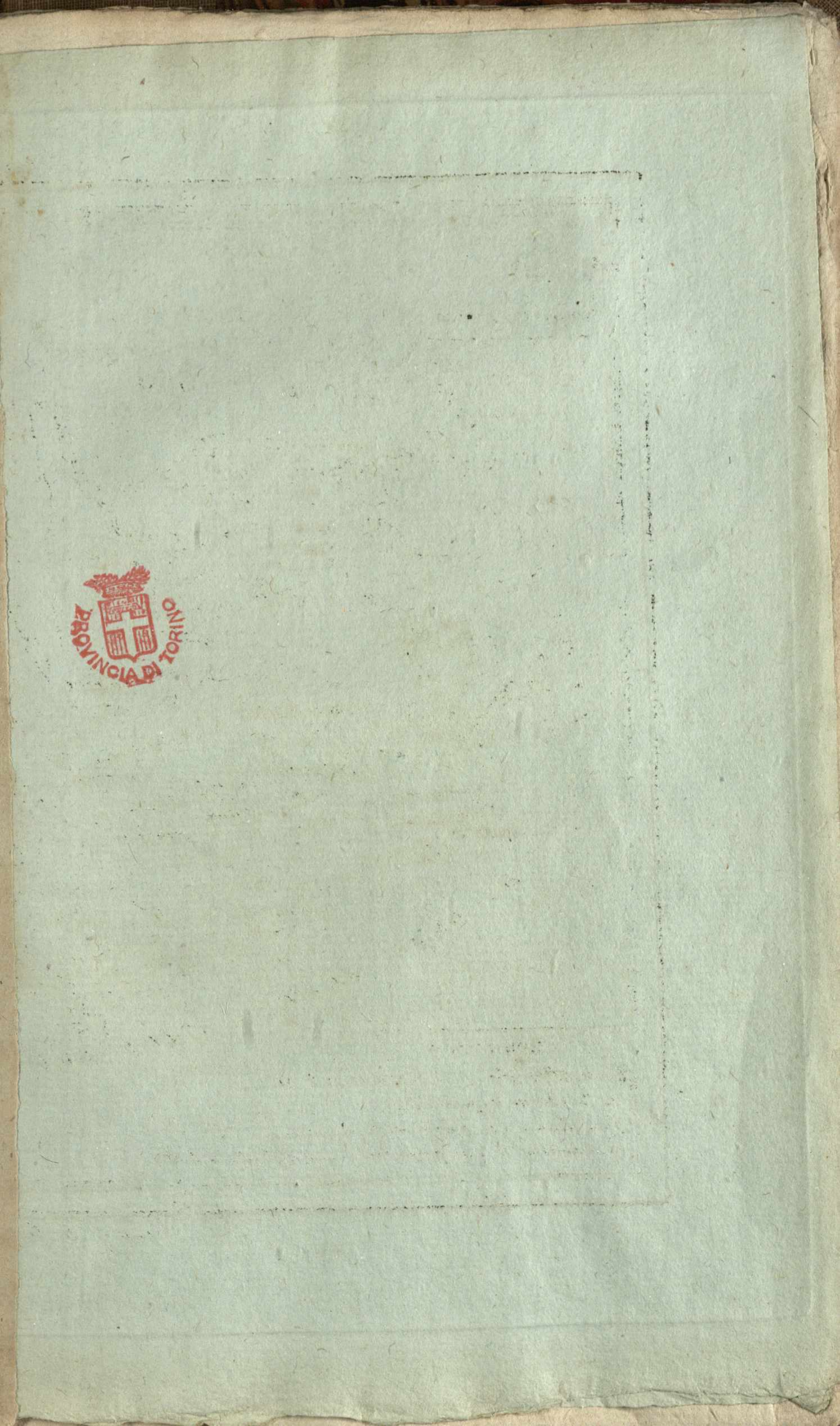
DÉPARTEMENT DE LA STURA.

Nous avons vu de nos jours quels funestes effets pouvoient produire les discussions en matières politiques : nos descendans auront peine à croire les excès qui furent commis pour soutenir de vaines abstractions ; à peine pouvons-nous le croire nous-mêmes.

D'autres discussions qui avoient la religion pour prétexte, ne furent pas moins funestes, il y a trois siècles, après, qu'en 1517, Luther eût prêché la réformation.

Ce fut alors qu'on vit sur toute la surface de l'Europe, des forcénés défendre, le fer à la main, des dogmes théologiques. Catholiques, protestans, tous furent également coupables, parce qu'ils étoient entraînés par le même délire.

La réforme avoit fait des progrès considérables dans le midi et dans le sud-est de la France : le gouvernement alarmé, envoyoit des troupes pour convertir de force, les habitans dissidens ; et c'étoit peut-être la sévérité d'une semblable mesure qui perpétuoit la révolte. La plupart des protestans, persécutés, furent contraints à se réfugier dans les déserts par-delà les Alpes. Il existoit entre les parties les plus arides de ces montagnes et les pays plus rians de la plaine, d'immenses vallées qui


PROVINCIA DI TORINO

Long. de Par

30 5

45

Signes.

Préfecture.

Sous Préfecture.

D. DU PÔ

D. DES HAUTES ALPES

M.t Viso

le Pô R.

Sanfront

Gambasca

Saluces

Château Dauphin

S.t Peyre

Vraita R.

Maira R.

Melle

Stroppo

Castiglione

S. Diamant

D. DES BASSES ALPES

R.te de Barcelonnette

30

Marmora

Cervallo

l'Argentiere

Grana R.

Petra porzio

Vinadio

Bernesse

Stura R.

Vaudier

Robilla

Roasobia

Limon

R.te de Nice

D. DES ALPES MARITIMES

Remarque

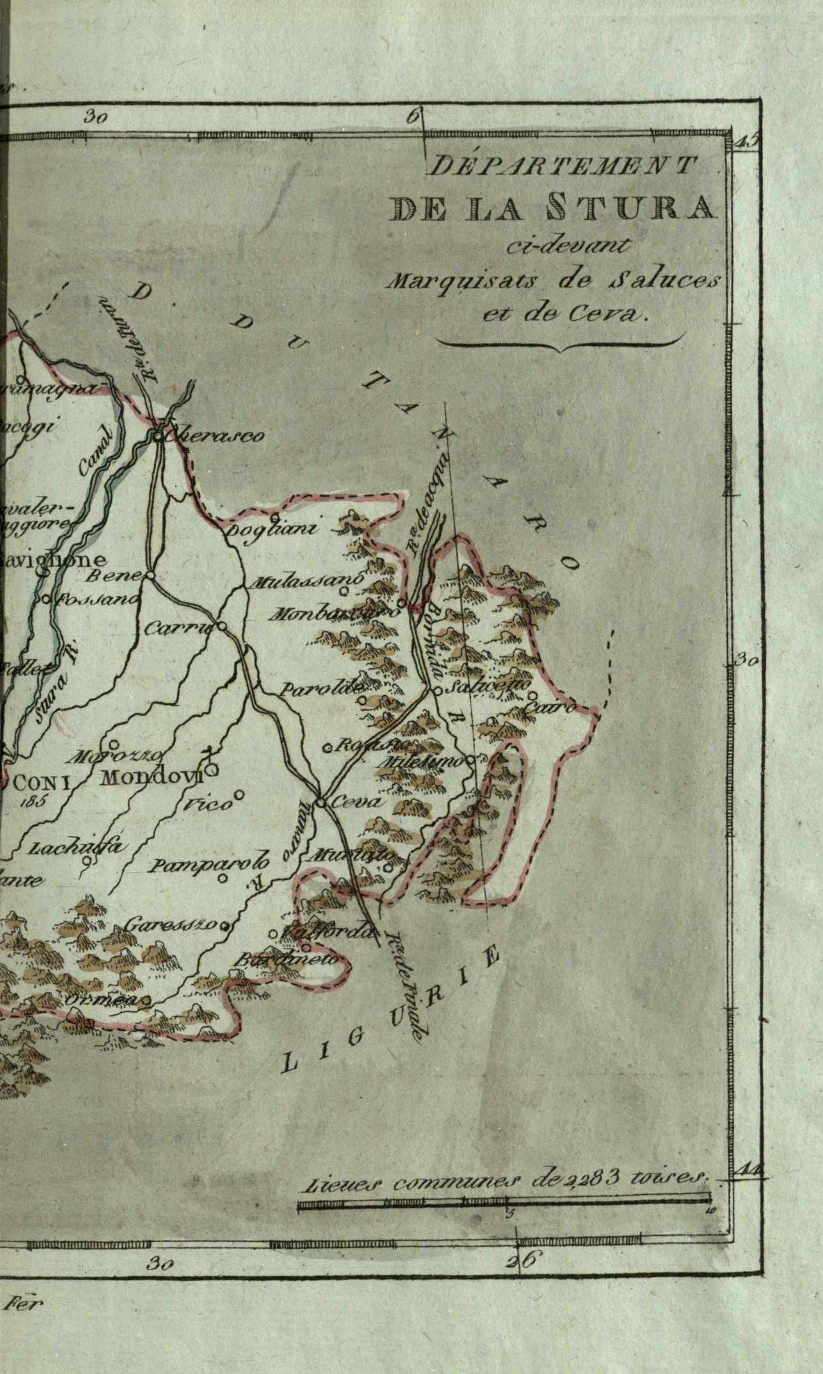
l'Etendue de ce Département est de 315 lieues quarrées.

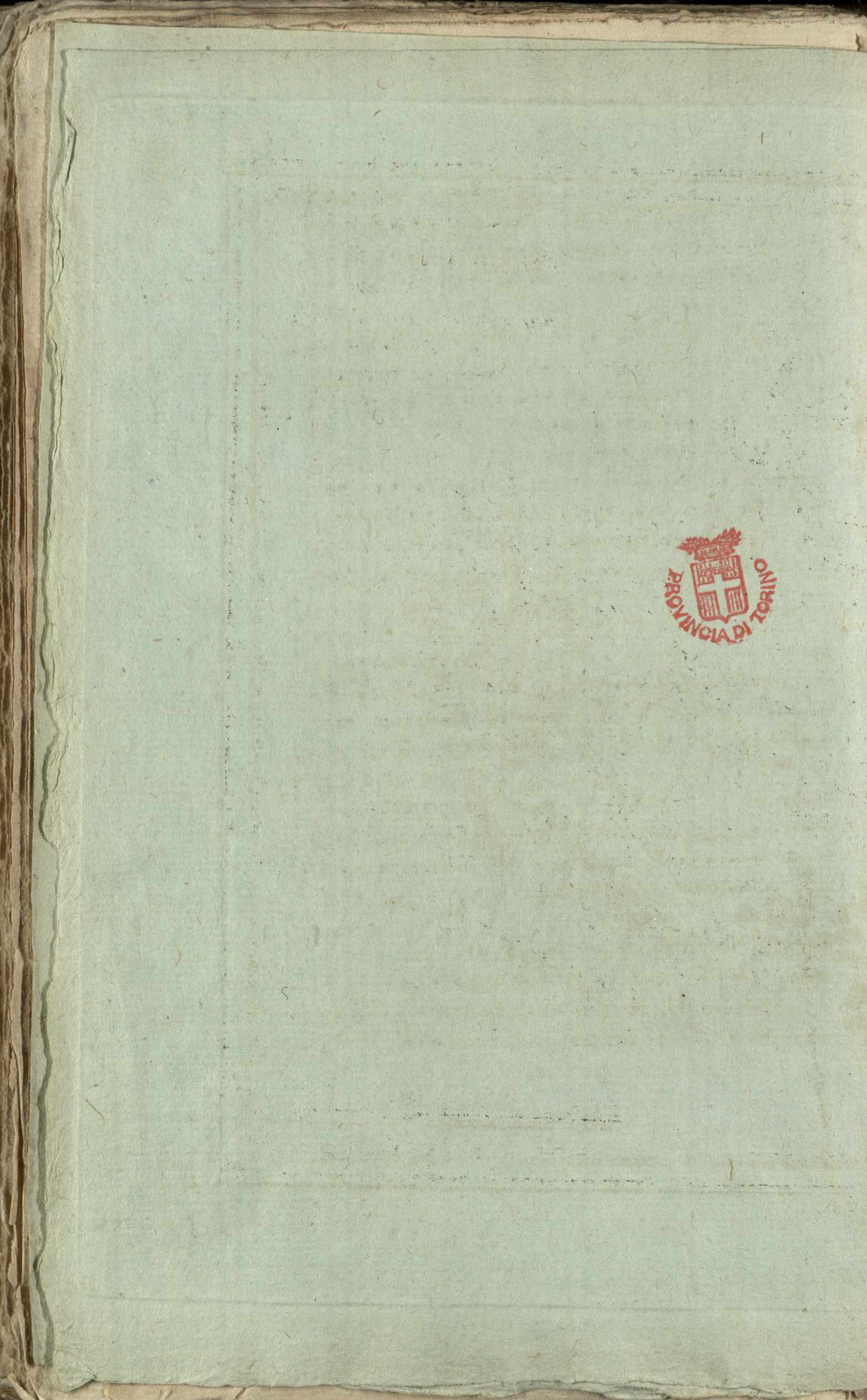
Il se divise en 4 arrondissemens communaux. Sa population est de 396,500 hab.s

44

30 25

Long. de l'I. de


DÉPARTEMENT
DE LA STURA
ci-devant
Marquisats de Saluces
et de Ceva.
D. DU TANARO
LIGURIE
Cherasco
Dogliani
Mulassano
Monbarcaro
Bene
Fossano
Carru
Parolde
Salcetto
Cairo
Roasco
Millesimo
Morozzo
CONI
185
Mondovi
Vico
Ceva
Lachiusa
Pamparolo
Murialto
Garessio
Calforda
Bardineto
Ormea
Canal
Stura R.
Tanaro R.
Bormida R.
R. de Pinale
R. de acqua
Lieues communes de 2283 toises.
5
10
30
6
26
45
30
44
Fer


PROVINCIA DI TORINO

réclamoient les soins de la culture. Les infortunés religionnaires s'établirent sur ces terrains, les défrichèrent; et la nature sourit un instant à cette foible réparation de tant de dévastations qui l'avoient outragée.

Les *Vaudois* (c'étoit ainsi que l'on appeloit ces tribus exilées) étoient là en sûreté contre les attaques de leurs ennemis. Cette sécurité leur donna bientôt de l'ambition et de l'orgueil. Non contens d'avoir imité dans leur doctrine le petit nombre d'habitans qu'ils avoient pu trouver dans les vallées, ils conçurent des projets d'envahissement. Ils voulurent propager dans les plaines du Piémont la croyance religieuse pour laquelle, eux ou leurs ancêtres, avoient tant souffert.

Indignés d'une pareille conduite, les ducs de Savoie voulurent chasser cette poignée de novateurs dangereux : ils envoyèrent des forces imposantes contre les Vaudois. Mais ceux-ci, forts de leur position, trouvant autant de forteresses naturelles sur toutes les hauteurs qui bordoient leur pays, ne redoutant point un blocus, parce que leur territoire suffisoit à leur nourriture; ignorant ces besoins qui mettent tous les peuples arrivés au dernier degré de civilisation, dans l'impuissance de se passer de leurs voisins, osèrent résister; et ils résistèrent même, avec tant d'avantage, que les ducs de Savoie eurent la loyauté d'arrêter l'inutile effusion du sang humain. On fit, avec les Vaudois, des traités qui avoient pour but

de les isoler en quelque sorte des provinces voisines. On mettoit des entraves à la circulation des denrées et des objets de luxe; on leur défendoit de posséder des biens immeubles hors de leur pays.

Tous ces arrangemens étoient faits pour éviter la propagation parmi les Piémontois, des dogmes religieux que professoient les Vaudois. On croyoit ainsi anéantir les suites de la réforme. Mais il me semble au contraire qu'on se méprenoit, et qu'on prenoit justement les mesures propres à conserver, dans les vallées, un foyer de protestantisme. En effet, les Vaudois, privés d'une foule de priviléges, dont jouissoient les autres sujets du duc de Savoie, ne devoient point attirer, parmi eux, de catholiques : ils devoient, au contraire, se grossir de nombreux schismatiques, partisans de la doctrine de Calvin, de Luther, et de tant d'autres qui se sont établis réformateurs. Il auroit mieux valu peut-être, pour l'intérêt même de la religion romaine, abandonner les choses à leur cours naturel.

Ce n'est pas cependant que nous méconnoissions les intentions sages qui ont présidé, dans les temps, à de pareils réglemens. Lorsqu'on parle de tolérance, il n'est pas peu important de considérer les époques.

En effet, supposons que tous les peuples du globe, ou du moins toutes les nations civilisées, ne professent qu'une seule et même religion, que diroit-on de l'insensé qui oseroit prêcher une doc-

trine nouvelle, qui oseroit amener la désunion dans le corps social sur un point aussi important que la croyance religieuse? ne seroit-ce pas un être dangereux qu'il faudroit mettre sur-le-champ, hors d'état de nuire?

Mais une fois le mal opéré, une fois que trop d'indulgence dans les commencemens, et ensuite une sévérité intempestive, plus fatale encore, l'ont rendu sans remède, de quoi serviroit l'intolérance? Lorsque plusieurs sectes sont formées, lorsque chacune compte un nombre à-peu-près égal de partisans, il seroit impolitique de chercher à établir l'uniformité. Le tenter, seroit combattre une chimère.

On déclame donc ordinairement, avec un peu trop de violence, contre les mesures sanglantes, par lesquelles on a prétendu réprimer les innovations, en matière de religion. Il étoit alors nécessaire d'arrêter les progrès d'une fiévre qui consumoit l'Europe; mais une fois qu'il s'est établi une espèce d'équilibre; que chaque nation a adopté, presque unanimement, le culte qui lui convenoit; que la manie de changer de religion a cessé; qu'on n'a presque plus vu d'exemples de ces transfuges, oh! c'est alors que la tolérance devenoit d'une nécessité absolue.

Aussi, dans les derniers temps de leur régne, les souverains du Piémont s'étoient-ils beaucoup relâchés de leur rigueur à l'égard des Vaudois: si cette nation étoit encore opprimée; si elle étoit

écrasée par des abus, c'étoit moins la faute du maître que celle des intendans et des préposés subalternes.

L'entreprise de l'Angleterre avoit procuré à ces montagnards des ministres de la religion protestante. C'étoit cette puissance qui salarioit leurs prêtres, et s'étoit engagée à garantir l'indépendance et le libre exercice de leur religion.

On doit concevoir néanmoins que les événemens de l'an 7, qui livrèrent à la France toutes les possessions continentales du roi de Sardaigne, ne dûrent pas être indifférens pour les habitans des vallées. Ils se voyoient désormais appelés à jouir de tous les droits des Piémontois : il n'en falloit pas davantage pour leur faire embrasser, avec chaleur, la cause de la révolution.

L'invasion de Suwarow, dans le Piémont, attacha à son parti, une foule de paysans, que les suites inévitables de la guerre avoient mécontentée. Déjà, les habitans de Cherasco, de Mondovi, de Ceva, avoient pris les armes, et s'étoient joints aux Austro-Russes; mais les habitans des quatre vallées protestantes se joignirent aux Français.

Le général russe chercha à les en détourner par une proclamation, où il leur rappeloit, fort adroitement leurs relations avec le gouvernement anglais. Au reste, ce qui étoit plus fort que tous les argumens possibles, c'étoit le voisinage et la puissance de l'armée austro-russe; les Vaudois déposèrent

rent les armes ; mais, après la bataille de Marengo, ils virent, avec joie, les Français reprendre possession de leur pays.

Les habitans de ces vallées, et notamment de celle de Château-Dauphin, par laquelle nous entrons dans le département de la Stura, sont maintenant retombés dans une sorte d'apathie. Ils ont parfaitement adopté, quoique sans la connoître, cette maxime de Pope :

On forms of government, let the fools dispute.

Peu leur importe à quelles sortes de lois ils soient soumis, pourvu qu'ils jouissent paisiblement de l'exercice de leur religion et de leur industrie. L'ignorance est d'ailleurs universelle parmi eux : à peine leurs adjoints municipaux savent-ils lire et écrire.

Du reste, ils ressemblent par la simplicité de leurs mœurs et leur genre de vie à ceux de l'arrondissement de Suze. Comme ceux-ci, ils occupent un territoire qui ne sauroit suppléer à tous leurs besoins, à cause de leur nombre : ils sont donc obligés, dans certaines saisons de l'année, de descendre de leurs montagnes, et d'aller chercher, dans les plaines du Piémont, des occupations lucratives. Un petit nombre d'entr'eux fait plus : il gravit les cimes élevées des Alpes, et se répand en deçà des anciennes limites de la France, concurremment avec les Savoyards et les autres ha-

bitans des vallées par-delà les Alpes ; ces pauvres montagnards vont chercher, hors de leur pays, des moyens d'existence qu'ils ne sauroient y trouver : puis, lorsqu'ils ont recueilli une petite somme, fruit de leurs sueurs et de leur industrie, ils reviennent dans le sein de leur famille. C'est ainsi que l'excès même de la pauvreté de ces bonnes gens faisoit entrer annuellement dans les caisses des ducs de Savoie, une quantité considérable de numéraire étranger.

Aussi, bien loin d'empêcher ces émigrations, ils les favorisoient de tout leur pouvoir.

Du reste, cette manière d'agir étoit une suite inévitable de l'ordre naturel des choses ; il en est encore de même aujourd'hui.

On ne peut se refuser à admirer la force de l'amour de la patrie que ces hommes industrieux déploient à cette occasion. Leur exemple démontre bien la fausseté de cet axiome, *ubi benè, ubi patria* ; car leur expérience les convainc qu'ils peuvent être mieux partout ailleurs que chez eux. Mais ils sont rappelés par un attrait invincible, par le besoin de revoir les lieux qui les ont vu naître, les lieux qui ont été témoins des premiers événemens de leur vie.

Il sembleroit que cet amour, naturel à tous les hommes, dût circonscrire pour eux la patrie, la borner à la ville, au village où ils sont nés ; mais l'imagination en aggrandit la sphère. Tout ce qui

a quelques rapports avec ces lieux de peu d'étendue, tout ce qui est soumis aux mêmes lois, nous le regardons aussi comme notre pays.

Par exemple, je sors de l'ancienne France; je parcours le Piémont : je vois des mœurs, des habillemens, des productions, un climat, absolument différens de ceux que je connois. Rien ne me rappelle ma patrie; tout, au contraire, me semble étranger comme la langue qu'on y parle. Mais supposez que je revienne d'un voyage de long cours; que, soupirant de revoir celle des villes de France où je suis né, j'arrive sur les frontières piémontoises. Oh! alors, mon cœur éprouvera un serrement voluptueux : je réfléchirai, avec délices, que je suis enfin parmi des compatriotes, que j'ai les mêmes droits, les mêmes priviléges que tous ceux qui m'entourent.

Dans les communes de Château-Dauphin, Marmora, Stroppo, et autres de *la même ligne*, on se plaint aussi d'une surtaxe dans la répartition des impôts; des réclamations ont été adressées aux autorités supérieures; on y aura certainement égard. Nous avons particulièrement, sous les yeux, l'ouvrage de l'administrateur d'un des arrondissemens de ce pays. Il s'élève contre les *sous additionnels*.

Rien n'est plus juste que d'ajouter aux contributions destinées à acquitter les dépenses générales, une somme modique, qui est presque insensible pour les contribuables, et qui sert à payer

les frais d'administration locale. Mais remarquons que, malgré les exactes proportions que l'on observe, ces sous additionnels deviennent beaucoup plus onéreux, lorsqu'ils s'appliquent à de petites sommes, que lorsqu'ils sont réunis à des sommes plus considérables.

Ainsi, par exemple, un homme riche, taxé pour le principal, à trois mille francs, donnera, en sus, trois cents livres sur le pied de dix centimes pour franc, et ce surcroît de dépense ne l'appauvrira certainement pas ; mais le malheureux, imposé à une modique somme de dix francs, quoiqu'il ne paie également en sus qu'un dixième, quoiqu'il ne donne que vingt sous, se verra cependant ainsi obligé de sacrifier une journée entière de son travail.

Que sera-ce donc si, outre les dix centimes affectés aux dépenses communales, on exige de lui dix-sept autres centimes pour les non-valeurs, les traitemens fixes et les dépenses variables, tant du département que des arrondissemens ?

Mais une autre considération vient encore à l'appui de ce raisonnement : tout le monde sait que les départemens règlent le montant des sous additionnels. Eh bien ! les pays les plus pauvres de la France, sont ceux où cette proportion est la plus forte. Dans les vallées du Piémont, surtout, les sous additionnels s'élèvent au *maximum*, encore assure-t-on qu'à peine ils satisfont à la moitié des dépenses indispensables.

La raison en est simple : c'est qu'il faut pres-

que le même nombre d'administrateurs pour tous les cantons, quelle que soit leur richesse et leur population; que la contrée soit ou ne soit pas riche, il n'en faut pas moins réparer les chemins, les ponts et les bâtimens destinés au service public. On croiroit d'abord que les routes des vallées du Piémont moins fréquentées, ont moins besoin de restauration; c'est précisément tout le contraire: le voisinage des Alpes, les irruptions fréquentes des torrens qui s'en échappent, l'éboulement des terres, l'entretien des digues, la réparation continuelle des murs de soutenemens, la construction d'une multitude d'ouvrages, dont la nécessité n'est pas connue dans des terrains plus heureux, sont une source incalculable de déboursés.

Le plus petit hameau a un fonctionnaire public, un instituteur, des gardes champêtres, des gardes taureaux, et une foule de menus frais qui ajoutent singulièrement au tableau des dépenses générales.

Il est impossible, sans doute, que le gouvernement puisse embrasser d'un coup-d'œil, tous ces inconvéniens; qu'il y porte subitement remède: il suffit qu'il en ait connoissance, pour qu'il se hâte de les réparer. S'il tarde à prendre des mesures que réclament certains cantons, c'est qu'il mûrit dans sa sagesse un plan général pour le recouvrement des contributions, soit directes, soit indirectes.

Dans les pays montueux qui sont situés au nord-est du département, nous avons traversé un modeste ruisseau, dont les habitans pouvoient à peine

nous dire le nom : quelques centaines de toises plus loin, un autre ruisseau de même étendue, roulant sur un lit de cailloux, embarrassé, de distance en distance, par de petites cascades, n'offroit pas une apparence plus majestueuse; enfin, plus loin encore, nous avons vu d'autres courans d'eau si peu abondans, qu'ils sembloient menacer de se perdre dans les sables et de se tarir entièrement.

Nous avons pris des informations, et l'on nous a dit que c'étoient les sources du Pô, d'un fleuve, qui, à quelque distance de là, déjà grossi par les torrens, prend la forme et le volume d'une petite rivière, et roule en bouillonnant au milieu des rochers qui bornent son cours.

On se feroit difficilement une idée du plaisir qu'on éprouve à contempler l'origine, même de la plus petite rivière. Quel aliment un pareil spectacle n'offre-t-il pas à la méditation ? On ne peut s'empêcher d'admirer la marche étonnante de la nature, la gradation remarquable qui existe dans tous ses ouvrages. Un fleuve qui sortiroit tout formé des flancs caverneux d'une montagne, seroit un prodige, dont il ne se trouve peut-être pas d'exemple dans l'univers.

Ceux qui ont ainsi fait des pélerinages philosophiques vers le berceau des grands fleuves, conçoivent que le voyageur anglais Bruce se soit exposé à tant de périls, à tant de difficultés de tout genre, pour remonter jusqu'aux sources du Nil.

Il est difficile de faire un pas dans les gorges de ces montagnes, depuis le Mont-Viso où le Pô a sa source, jusqu'au col de l'Argentière, où naît la rivière de la Stura, sans rencontrer la source d'une rivière naissante. La Vraita, la Maira, la Grana, cent autres moins considérables, divisent la grande vallée en une multitude de vallons plus petits.

Le Mont-Viso sépare les Alpes cottiennes des Alpes maritimes; c'est donc au pied de ces dernières que se trouve toute la partie du Piémont qui nous reste à parcourir. La ville de Saluces, qui fut jadis le chef-lieu d'un petit Etat, est la première ville importante que nous rencontrons. On assure que c'est l'*Augusta Bagiennorum* dont parlent Ptolémée et Pline; mais il n'en reste aucune trace dans son nom. On croit avec quelque vraisemblance qu'elle le tire d'un collége de *Saliens* (prêtres de Mars) qu'on y aura autrefois établi.

Il est facile de voir, à la seule inspection de cette ville, qu'elle a éprouvé de grands changemens: sa cathédrale, placée hors de l'enceinte de ses murailles, prouve qu'autrefois les maisons dont se composoit cette cité étoient dans la plaine; mais elles s'en sont peu-à-peu éloignées. A mesure que des édifices tomboient en ruine, on les rebâtissoit sur le penchant de la colline, afin de les mettre plus en sûreté contre des invasions ennemies.

La ville basse paroît être le plus ancien quartier de la ville; l'autre qu'on appelle le *Bourg-Neuf*, est, comme son nom l'indique, d'une origine beaucoup plus moderne.

Du haut de cette ville, on jouit d'un coup-d'œil ravissant; on plonge en quelque sorte sur tout le Piémont. On admire le contraste qu'en offrent les différentes contrées : on voit, à droite et à gauche, sur la base des montagnes, d'immenses forêts de châtaigniers, dont les fruits ne se consomment pas seulement sous leur forme naturelle; les paysans en écrasent la pulpe, la pétrissent en farine, et en forment un biscuit un peu lourd, mais qui se conserve longtemps, et a la saveur la plus agréable.

De-là on contemple aussi le Mont-Viso, cette borne imposante que la nature a placée entre les Alpes cottiennes et les Alpes maritimes.

Qui croiroit que ces glaciers où toute végétation est inconnue, ne laissent cependant pas de faire vivre des hommes; qu'on en exporte des denrées?

Ces denrées sont tout simplement de la glace : on en détache des massifs, et on les transporte dans les plaines du Piémont et de la Lombardie, où elles servent à la confection de ces glaces factices, de ces liqueurs sucrées converties en neige, qui sont pour les habitans de l'Italie un besoin de première nécessité. Malheureusement l'étendue de la chaîne des Alpes, les matériaux immenses qu'on peut s'y procurer à peu de frais, en font un commerce peu brillant; mais tout le monde sait qu'en Sicile où l'Etna seul est couvert de glaces, cette denrée est d'un énorme revenu. Le droit d'y prendre de la glace est affermé. L'évêque de Catane regarde ce trafic comme la branche la plus importante de

ses revenus, puisqu'il en retire plus de douze mille écus par an.

De Saluces, nous nous sommes rendus à Centallo, petite ville, remarquable cependant par un assez joli château où les marquis de Suze faisoient leur résidence. De-là, jusqu'à Coni et Mondovi, d'un côté; Savigliano et Racconis, de l'autre, on jouit de la vue des plaines les plus riantes et les plus fertiles qu'il soit possible d'imaginer.

Si les Piémontois n'adoptent que fort lentement les théories des agronomes, sur les méthodes de culture, et particulièrement sur les engrais; au moins on ne peut leur contester qu'ils excellent dans l'agriculture pratique.

Les routes qui coupent le pays que nous traversons, semblent de belles allées d'ormes et de peupliers. Dans le printemps, les prairies offrent l'aspect d'un jardin nouvellement fauché : elles sont unies comme une glace; on n'y voit point de ces élévations stériles, amassées par les taupes, et les fourmis. La méthode des arrosemens, indépendamment de ses autres avantages, chasse ces animaux nuisibles, et surtout nivèle, et égalise le terrain.

Les Italiens d'ailleurs fauchent avec une netteté singulière. Leurs faux sont garnies de branchages d'osier qui retiennent les tiges du foin, et les forcent à se coucher toutes du même côté; ils les enlèvent ensuite avec beaucoup de soin. Autrefois, ils les transportoient sur-le-champ dans

les aires spacieuses de leurs granges; mais ils ont reconnu l'utilité des *meules*. Ils font donc sécher le foin par monceaux. Ils ne les entassent pas avec moins d'industrie que nos paysans ; et ce genre de travail exige plus de soins et d'adresse qu'on ne le croiroit.

Lorsqu'on voit, pour la première fois, construire de semblables meules, on ne peut s'empêcher d'en admirer l'exécution, et surtout la promptitude avec laquelle les villageois s'acquittent de ce travail.

Notre dessein étant d'examiner d'abord les cantons méridionaux de ce département, nous avons laissé derrière nous Coni, qui en est le chef-lieu, et nous sommes arrivés à Savigliano, ville assez considérable, située au milieu d'une plaine ; mais que la hauteur de ses édifices permet d'apercevoir de fort loin.

Nous sommes ici, au centre du Piémont.

Tout le territoire de Savigliano, de Racconis et des cités voisines, peut être regardé comme le grenier de cette nouvelle acquisition de la France.

Charles-Quint lui-même, qui y passa en 1536, assura qu'il n'avoit jamais vu de contrée plus propre à la subsistance d'une armée. En effet, lorsque les principales villes du Piémont étoient fortifiées, le théâtre de la guerre devoit naturellement se porter du côté de Coni, Mondovi, Tortone, Verrue, et des différens passages, soit des Alpes, soit de l'Apennin. Le milieu du pays devoit éprouver

moins de ravages, et le parti qui en étoit maître, ne pouvoit manquer de s'y procurer des vivres en abondance. C'est aussi ce qui est arrivé, toutes les fois qu'une prévoyance fatale n'a pas forcé les armées belligérantes à détruire les magasins, incendier les fermes, ruiner les récoltes, en un mot à s'affamer elles-mêmes, pour affamer plus sûrement les phalanges ennemies!

Racconis n'est pas moins bien partagée que Savigliano pour la fertilité de son terroir. Cette ville même possède ce précieux avantage, que la température y étant plus élevée qu'elle ne l'est, et ne peut l'être dans les pays de montagnes, les orangers, les citronniers, peuvent y croître en pleine terre, et sans le secours des serres chaudes. Mais quelques précautions que l'on prenne pour garantir et abriter ces belles plantes, contre l'influence des vents du nord et du nord-est, il arrive souvent que, soit dans l'hiver, soit dans le cœur même du printemps où une sorte de sécurité empêche de prendre les soins convenables, les arbres sont tout-à-fait gelés et irréparablement détruits; et même lorsqu'ils ont échappé à ces ravages, les fruits ou ne mûrissent point, ou contractent un goût d'amertume qui les rend peu propres à être servis sur la table. Aussi ne cultive-t-on guère, dans ce pays, d'orangers, de bergamottiers, et d'autres arbres de la même famille que par amusement, et pour le plaisir de dire qu'on a des orangers en *pleine terre*.

Les rivières de Grana et de Maira, les branches nombreuses qu'elles forment dans la plaine, baignent les murs de Racconis. L'une de ces rivières est tellement renommée par la salubrité, et par la saveur agréable de ses eaux, qu'on lui a donné le nom de *Meleta*, comme si elles participoient du goût délicieux du miel, que d'innombrables essaims d'abeilles composent sur ses rives fleuries. Une autre branche, plus rapide et plus profonde, rend aux habitans des services d'un autre genre. On y a établi des moulins, des pompes, et d'autres usines et machines hydrauliques de diverses espèces.

On fabrique, dans cette même ville, des gazes, des étoffes de soie, etc. Ces produits industriels, joints aux productions plus précieuses encore peut-être du sol, indiquent quel est le genre d'occupation de ses habitans.

La ville de Quiérasque, en italien *Cherasco*, est située sur la Stura, un peu au-dessous du point de jonction de cette même rivière avec le Tanaro. La salubrité du lieu, et le nom latin *Clarascum*, ont fait croire que cette dénomination provenoit de la *clarté*, de la pureté de l'air qu'on y respire. Au surplus, il paroît que Quiérasque ne fut bâtie qu'en 1220; il n'existoit, dans ses environs, avant cette époque, qu'un château, à-peu-près du même nom, qui fut détruit par les guerres. Les habitans de ce château-fort et des maisons qui s'étoient élevées sous sa protection, furent donc obligés de

transporter leurs pénates au lieu où est actuellement cette ville. Leur nombre fut grossi de plusieurs citoyens d'Albe que ceux d'Asti avoient mis en fuite. Ils eurent la sagesse de ne point construire leur ville précipitamment et en désordre, comme cela eût dû arriver dans un temps de désastres et de tumulte. Ils s'astreignirent, au contraire, à un plan régulier : la ville de Quiérasque forme en effet un carré, presque parfait. S'il s'y trouve quelque irrégularité, cela provient des aggrandissemens.

Bène dispute avec Saluces, la gloire d'avoir été l'*Augusta Bagiennorum*, dont il est parlé dans les auteurs de l'antiquité. On y voit encore des traces de la splendeur dont elle a joui. On y remarque une partie assez considérable d'un aqueduc, ouvrage de la patience, de l'activité et de la politique des Romains, de ces généreux conquérans, qui n'avoient pas plutôt enchaîné un peuple par la force de leurs armes, qu'ils se hâtoient de l'enchaîner plus étroitement encore par des bienfaits.

Les peuples de cette contrée se déclarèrent en faveur d'Annibal, après qu'il eut franchi les Alpes. C'est un fait dont Silius Italicus a consacré la mémoire par le distique suivant :

Et pernix Ligur, et sparsi per saxa Vagenni,
In decus Annibalis, duros misêre nepotes.

« Le Ligurien agile, le Vagienne habitant des

» rochers, envoyèrent leurs enfans, sauvages et
» belliqueux, partager la gloire d'Annibal ».

Fossano, sur la rive droite de la Stura, n'étoit, dans l'origine, qu'un village : il dut son accroissement aux guerres qui aggrandirent certaines villes aux dépens de celles qu'elles avoient ruinées. La salubrité de son exposition, les fontaines qui sourdent au milieu des plaines des environs, ont fait donner à cette ville, le nom de *Fonte-Sano*, d'où est dérivé, par abréviation, celui qu'elle porte aujourd'hui.

Les peuples de ce canton étoient une nation indépendante des Bagiennes.

C'étoit, dans le principe, une colonie d'hommes du nord, venus avec Alaric. La plupart de ceux qui s'établirent dans cet endroit, étoient des Sarmates européens; c'est ce qui les engagea à donner le nom de *Sarmatori* à une montagne sur laquelle ils établirent une forteresse, et où l'on voit encore un petit village.

Mondovi, célèbre par la bataille décisive qui y fut livrée le 24 germinal l'an 4, est au pied de la chaîne apennine, dans la situation la plus agréable que l'on puisse se figurer. Cette ville occupe le sommet d'une colline et s'étend jusques dans la plaine. On la divise en plusieurs quartiers. Le plus élevé, bâti sur le plateau même de la montagne, s'appelle *la Piazza;* c'est là qu'étoit la citadelle. De ce même endroit, on con-

temple toute la plaine du Piémont : on plonge sur toutes les vallées voisines de l'Apennin. Plus bas est le quartier nommé *Carassoni*, disposé en amphithéâtre, sur la pente même de la colline : à l'occident, est un autre quartier connu sous le nom de Bréo. Enfin, au bas de la montagne, dans la plaine même, est le quartier auquel l'uniformité du sol, sur lequel il est assis, a fait donner le nom de *Piano della valle.*

C'est là que la petite rivière d'Eléro distribue inégalement ses eaux, peu limpides, il est vrai, mais qui servent néanmoins à différens usages domestiques et économiques ; elles sont utiles surtout pour féconder les riches campagnes de la plaine.

Mondovi, redevable de sa première fondation, aux anciens Liguriens, a subi, par la suite des temps, une foule de métamorphoses. Le quartier de la *Piazza* étoit habité et florissant, longtemps avant le XIe. siècle, époque où Garassoni, Guasco, et plusieurs autres seigneurs qui possédoient des fiefs dans le voisinage, chassés de leurs domaines, vinrent s'y établir avec ceux de leurs vassaux restés fidèles à leur cause. Ils s'emparèrent donc de cette montagne qui jusques-là avoit appartenu au village voisin, nommé encore aujourd'hui *Vico.*

Il paraît que ces différens seigneurs, s'en étant partagé le territoire, formèrent comme une espèce de fédération, et ne songèrent point d'abord

à le comprendre sous une seule domination générale. Ils donnèrent simplement leur nom aux quartiers que chacun d'eux s'étoit réservé : mais, en 1237, tandis que l'on faisoit des préparatifs pour repousser l'attaque des Sarrasins, tandis que l'on abattoit des arbres pour fermer les passages et garnir les retranchemens, un petit volatile, un *roitelet* s'échappa d'un hêtre qu'on venoit de couper. Il est assez difficile de concevoir qu'on ait pu attacher de l'importance à un fait aussi simple en soi : mais, par une suite de cette superstition qui faisoit tirer des pronostics et des inductions du vol des oiseaux, on crut que cela présageoit un grand événement. On regarda le roitelet comme le prophète et l'avant-coureur du succès que l'on obtint ensuite contre les Sarrasins. La reconnoissance fit donner à la ville le nom de *Mont-Royal.* Mais, cette même cité ayant continué de s'administrer sous une forme républicaine, le mot *royal* parut impropre, on changea son nom en celui de *Mondovi*, qu'elle porte encore à présent.

La population de Mondovi est tout au plus de trois à quatre mille ames. On y remarque une église consacrée à la Vierge, d'une architecture un peu massive, mais qui ne manque cependant ni de goût, ni de graces.

Entre Mondovi et la Chiusa serpente la petite rivière de Pezio. L'inégalité de la vallée où elle coule, produit souvent des perspectives fort agréables. Le paysage y est aride et sauvage. Les montagnes

tagnes se couvrent de forêts épaisses ou de broussailles ; l'hiver y est d'une longueur insupportable. La neige séjourne sur la terre pendant plusieurs mois de l'année.

Ce sol impropre à la culture n'est cependant pas inutile pour le pâturage des bestiaux : de plus, on y exploite des carrières de diverses pierres et marbres, et surtout de pierre à chaux.

L'austérité des sites, l'âpreté de cette contrée et du climat qui y régne, ont engagé, sur la fin du XIIe. siècle, un vertueux cénobite, *Areno de Morozzo*, à y instituer une abbaye de chartreux. Le couvent passe pour un des plus beaux et des plus magnifiques que cet ordre ait jamais possédé en Italie.

Au reste, dans la vallée de la Pezio, il se trouve beaucoup d'endroits où le climat est moins rigide et le terroir moins ingrat. Il est quelques cantons où le terrain, plus uni, se prête aisément à l'industrie du laboureur, et récompense ses soins avec usure. Les collines, couronnées de forêts, sont, pour les paysans, un vaste jardin où ils recueillent les châtaignes, ce fruit précieux et nourrissant qui forme quelquefois tous les mets de leur table. Ils en composent du pain comme nous l'avons déjà dit : ils les dépouillent de leur peau, les font bouillir dans de l'eau imprégnée de sel, ou bien ils les rôtissent sous la cendre, et même les mangent crues ; ils se procurent ainsi avec un seul fruit, une variété de plats, presque aussi grande que celle dont jouissent les citadins de nos villes.

Ajoutez à cette production spontanée du sol, les pâturages exquis qu'offrent les collines, aux chevaux, aux bœufs, aux moutons, aux chèvres; les laitages que fournissent abondamment les femelles des bêtes à laine et à cornes, et vous aurez une idée du contentement dont ces heureux cultivateurs doivent jouir, quoiqu'ils soient privés de ce *superflu*, dont nos usages et nos caprices ont fait le *nécessaire*.

Ceva, sur le Tanaro, est voisine de Millesimo où se livra également, en l'an 4, une bataille célèbre. C'étoit le chef-lieu d'un marquisat; son territoire a passé de tout temps pour être d'une singulière fertilité.

Du temps de Pline, les Romains opulens faisoient venir des laiteries et des fromages de ce pays. Cet auteur nous l'atteste lui-même. Le fromage qu'on y fait aujourd'hui n'a point dégénéré de son ancienne qualité : on le nomme, en italien, *Rubiola*. Le goût en est si délicieux qu'on en consomme même dans le Milanais, et dans le pays d'où vient le fameux fromage de Parmesan. Il ne faudroit peut-être qu'une petite circonstance due au hasard, pour mettre le rubiola en vogue dans toute l'Europe.

Les campagnes produisent d'ailleurs abondamment des trufes d'un goût exquis. Cette plante qui paroît une excroissance spontanée de la terre, une sorte de moisissure que, jusqu'à présent, l'art des hommes n'a pu ni multiplier, ni faire naître à volonté, est déterrée, non pas à l'aide des porcs,

comme nos trufes du Périgord, mais à l'aide des chiens qui sont dressés à les chercher dans les entrailles de la terre.

La ville de Céva, quoique située dans un fond, est abritée des vents du nord, par un énorme rocher qui la protége.

La population y étoit autrefois très-nombreuse : mais, vers 1625, il éclata, dans le Piémont, une maladie contagieuse qui fit des ravages plus ou moins considérables dans les différentes villes, suivant leur salubrité naturelle, ou plutôt suivant les précautions qu'on avoit prises, soit pour se garantir de ce fléau, soit pour en arrêter les progrès.

La ville de Céva fut en proie pendant six années consécutives à cette maladie pestilentielle. La maladie ne cessa que lorsque presque tous les habitans furent détruits ou dispersés.

Depuis, la population y est revenue ; mais elle n'est pas aussi considérable qu'on devroit s'y attendre, d'après les ressources sans nombre que présente le territoire. Cette ville est néanmoins dans une situation peu favorable, soit pour le commerce intérieur, soit pour le transit du commerce maritime.

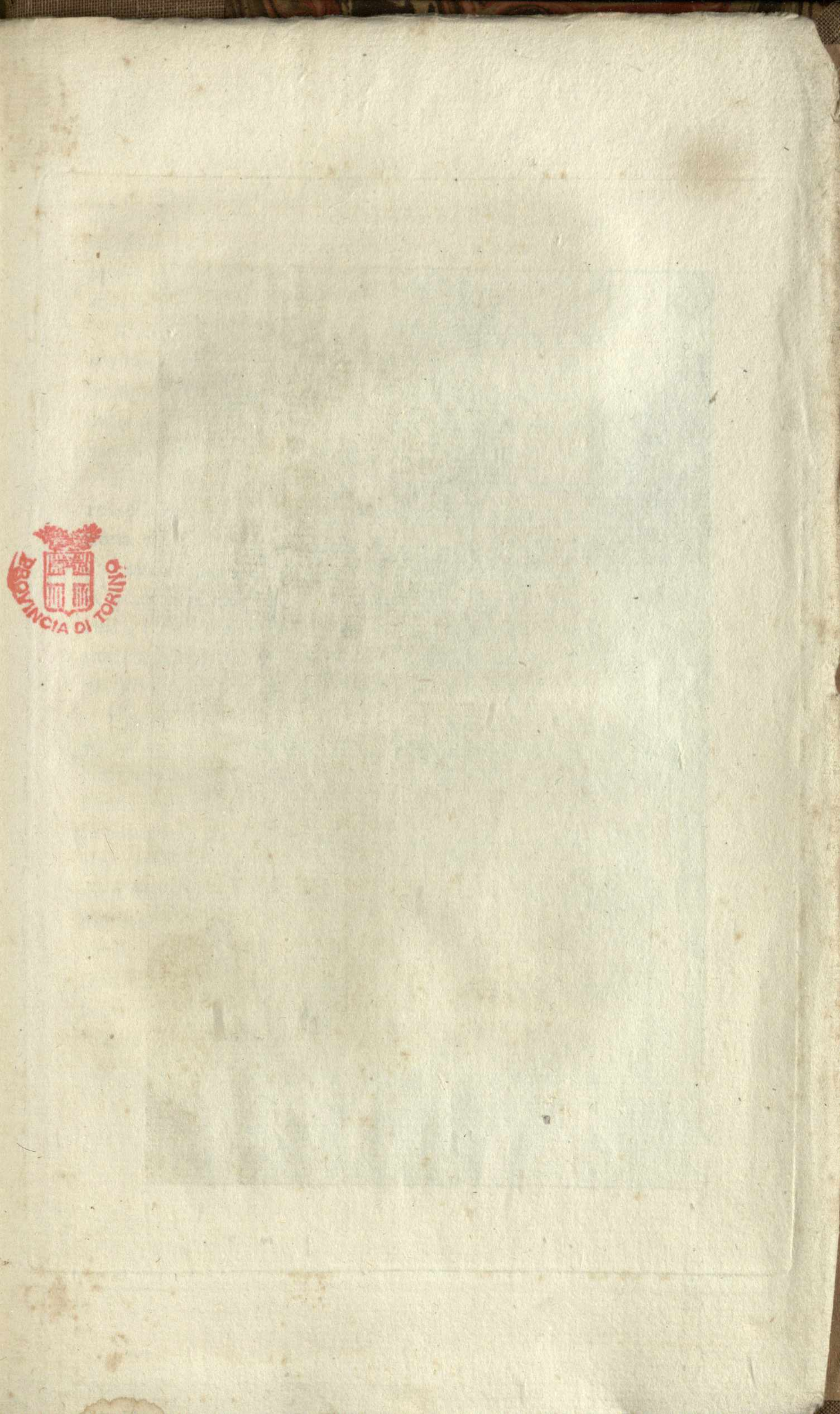
En effet, elle est trop enfoncée dans le sud-est du Piémont, pour servir d'utile intermédiaire entre les principales villes de chacun des six départemens et les états voisins. Elle est à la vérité à fort peu de distance de la Ligurie : elle est située sur la grande et belle route qui conduit à Garezzio

et à Oncille. A Céva, cette même route fait intersection avec celle de Finale : mais le premier de ces grands chemins fait, à travers les gorges apennines, des détours considérables, qui en alongent infiniment l'étendue. Celui de Finale est plus en ligne directe ; mais, par malheur pour cette partie du département de la Stura, les ports et les principales villes de la Ligurie ont, avec les cités commerçantes du Piémont, des communications encore plus courtes et plus commodes.

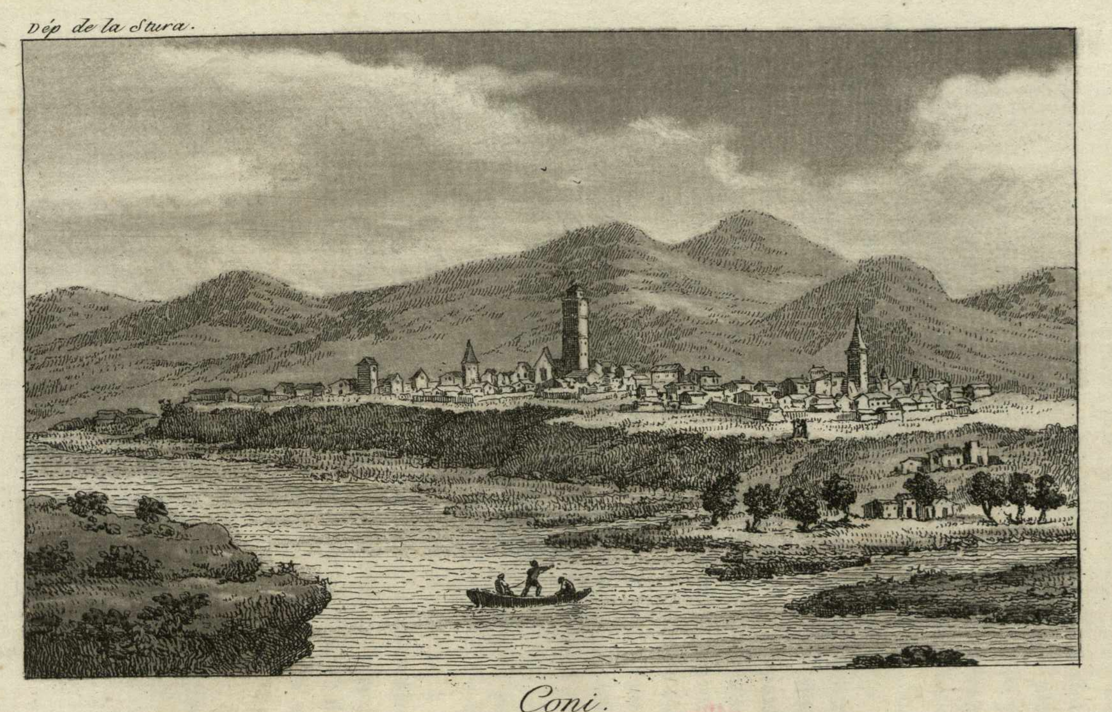
La petite ville de Garezzio, que nous rencontrons en dirigeant notre route vers Coni, est agréable par la beauté des paysages. La plupart des maisons qui la composent, pourvues de vergers et de jardinages, lui donnent un air champêtre.

Sur l'une des montagnes du territoire de Garezzio, l'on montre encore une caverne où l'on prétend qu'habita, pendant plusieurs années, le Saxon Aléran. Ce seigneur, aimant éperdument Alasie, fille de l'empereur Othon Ier., et ne pouvant se flatter de l'obtenir en légitime mariage, prit le parti de l'enlever, et de se réfugier dans la caverne en question, où il gagnoit sa vie à faire du charbon. Othon Ier. fut d'abord très-irrité, et mit à prix la tête du ravisseur ; mais l'intervention de l'évêque d'Albenga arrangea l'affaire ; l'empereur pardonna à Aléran, et à sa fille, sanctionna leur union, et donna un marquisat à son gendre.

Coni, où nous arrivons, étant, du côté des


PROVINCIA DI TORINO

Dép de la Stura.



Coni.

Alpes maritimes, le boulevard du Piémont, on ne doit pas s'étonner que les ducs de Savoie, et, après eux, les rois de Sardaigne, aient mis tant de soin à la fortifier.

Il ne faut, au reste, que jeter un coup d'œil sur l'estampe que nous joignons à notre texte, pour reconnoître que la nature favorisoit tellement, dans ce lieu, l'établissement d'une forteresse, qu'il restoit peu de chose à faire à l'art.

Bâtie sur une langue de terre, dont la forme, ressemblant à l'angle d'un coin, a fait naître le nom de *Cunéo* ou de *Coni*, cette ville est comme exhaussée sur un plateau qui commande à toute la plaine. Des hauteurs environnantes, on pourroit, il est vrai, incommoder beaucoup la place; mais la garnison a toujours soin de s'en emparer, et de s'en faire un boulevard de plus.

C'est à l'avantage de sa position que Coni a dû, et sa naissance et son accroissement rapide. On construisit d'abord une chapelle à la Vierge, sur l'extrémité de la langue de terre, formée par le confluent de la Stura et de la rivière de Gezzo. En 1120, la réputation de cette chapelle y attiroit déjà un concours extraordinaire de pélerins et de dévots. Un petit village y avoit été bâti pour recevoir et rafraîchir les voyageurs. Mais, en 1127, une insurrection, qui éclata dans cette contrée, lui donna plus d'importance.

Les paysans, indignés des vexations, sans nombre, auxquelles leurs suzerains prétendoient les

assujétir, ne pouvant surtout supporter *le droit du seigneur*, qu'ils s'arrogeoient sur les nouvelles épouses, se soulevèrent de toutes parts; et, pour mieux cimenter leur révolte, ils bâtirent une forteresse dans le lieu où est aujourd'hui Coni.

Cette place fut depuis l'objet d'un grand nombre de siéges. Elle fut inutilement attaquée, en 1125, par François Stampa, général d'une armée suisse; en 1142, par le fameux Claude Annebaud, qui depuis fut amiral de France; par le maréchal de Brissac, en 1557.

Bugonde, général français, et le prince de Conti, ne furent pas plus heureux, en 1544; mais, le 15 septembre 1641, notre armée, réunie aux troupes du prince de Savoie, réussit à s'en emparer.

Il est vrai que les habitans de Coni prétendent qu'ils ne furent point, en cette occasion, subjugués par la force; mais que, comme on étoit en guerre civile, ils s'étoient rendus à un prince de leur parti.

Le feld-maréchal Suwarow ne tenta rien contre Coni; du moins, il ne l'attaqua point dans les règles.

La garnison nombreuse de cette place faisoit des excursions fréquentes dansles plaines, et livroit des escarmouches avec les bandes insurgées. Après le départ de Suwarow, le général autrichien Mélas, qui lui succéda dans le commandement de l'Italie, s'empara de la ville de Coni; mais la résistance de la garnison fut opiniâtre.

La population de cette ville n'étant guère que de huit ou neuf mille ames, on y trouve peu d'objets remarquables.

Plusieurs églises et couvens, des oratoires et des paroisses, situés hors de la ville, sont les seuls monumens publics qu'on y puisse voir. Au reste, la situation de Coni, est des plus commodes.

Le terrain y étant élevé de deux cent cinquante toises au-dessus du sol de Turin, le climat en est fort salubre.

La campagne des environs, baignée par quatre canaux superbes, produit du bled et d'autres graines céréales en abondance. Nous sommes persuadés que, quelques années de paix, et la facilité des communications avec l'ancienne France, feront de Coni le centre du commerce de toute cette partie du Piémont.

Il est inutile maintenant de nous appesantir sur les détails qui concernent les autres petites villes du même département. Celles d'Orméa et de Demonte n'ont rien qui se distingue de tout ce que nous nous avons vu ailleurs.

Notre voyage est achevé : nous n'avons plus qu'un mot à dire sur la manière de compter les heures, usitée en Italie, et même dans le Piémont, quoique le voisinage de la France ait tant soit peu affoibli cette habitude.

A l'instar des Juifs, des Athéniens, et de quelques peuples orientaux, les Italiens comptent les vingt-quatre heures de suite, à partir du coucher

du soleil. Trente ou quarante minutes, après que cet astre a disparu de l'horizon, la cloche de l'*Ave Maria* annonce la vingt-quatrième heure. Il en résulte que de inq en cinq jours à-peu-près, il faut régler sa montre, parce que le milieu du jour ne se retrouve pas uniformément à la même heure. En été, lorsque le soleil ne se couche qu'à neuf heures du soir, les Italiens ne comptent encore à minuit que trois heures. En hiver, au contraire, où le coucher du soleil à lieu vers la quatrième de nos heures, les Italiens comptent huit heures, lorsque nous comptons minuit.

Cette variation est, certes, peu commode; aussi dans plusieurs grandes villes, est-on sur le point d'y renoncer : mais il faut convenir aussi qu'elle est beaucoup plus naturelle que la méthode dont nous nous servons.

En effet, le coucher du soleil est de tous les points de la journée, celui qui est le mieux indiqué à tous les hommes. Le lever de l'aurore en surprend une grande partie dans les bras du sommeil : le midi, lors même que le ciel n'est pas couvert de nuages, ne peut être reconnu que par des yeux bien exercés; mais la chute du jour est le signal universel du repos.

Ainsi, la manière de compter les heures, en Italie, a dû être la première employée dans l'enfance des sociétés; mais les progrès de l'astronomie ont dû opérer un changement. En effet, il est difficile, même avec des instrumens, de déterminer, d'une

manière précise, le moment où le soleil se cache sous l'horizon ; le matin, la réfraction des vapeurs nous fait apparoître son disque, longtemps avant qu'il soit réellement sur l'horizon ; le soir, l'effet de la même réfraction prolonge le jour de quelques instans. Tout bien considéré, il vaut mieux s'en tenir à la méthode que l'usage a consacrée dans tous les pays de l'Europe, excepté en Italie.

Notre tâche est terminée. Nous avons fait mention de toutes les particularités sur lesquelles le plan de notre ouvrage nous permettoit de nous étendre. Cette contrée n'est pas, comme la Belgique, un pays de manufactures, un pays florissant par son commerce : il faut même l'avouer, sa position topographique est un obstacle à ce que le génie commercial y fasse des progrès ; mais le Piémont est susceptible de produire une si grande abondance de matières premières en tout genre, que, pour peu qu'on facilite les écoulemens, il ne faut pas désespérer, d'y voir naître des établissemens utiles, de voir s'accroître et prospérer ceux qui existent déjà.

FIN.

NOTES.

(1) Witikin étoit un général saxon duquel beaucoup de princes et de grands seigneurs d'Allemagne se flattent de descendre. Son génie entreprenant causa beaucoup d'embarras à Charlemagne. Son armée battit, en 780, les troupes de l'empereur, à la fameuse bataille de Sintal. Charlemagne répara complétement cet échec. Il finit par forcer Witikin à se faire baptiser.

(2) Que ceux qui expliquent tout, avec la régularité des couches de la terre, nous disent comment il se fait qu'à Paris les deux rives de la Seine, contenant l'une et l'autre des carrières de pierre calcaire, celles de la rive gauche sont de sulfate de chaux ou pierre à plâtre, et celles de la rive droite, de carbonate de chaux ou pierre à chaux ordinaire.

Il existe sur les confins de l'Egypte et de la Syrie, une montagne entière, composée de petites pierres rondes et plates, juxtà - posées les unes sur les autres, comme des écailles. Jusqu'à présent aucun physicien n'a pu déterminer la cause qui a ainsi disposé des cailloutages de la même forme. Les gens du pays ne sont pas si embarrassés : ils prétendent que le diable, ayant amassé un trésor immense dans cet endroit, Dieu, pour le punir, changea toutes les pièces d'or en autant de cailloux.

(3) Le mot de *Simplon* est une abréviation de *Mons Simpronii*, du nom d'un consul romain, sous les auspices duquel on y avoit pratiqué un passage pour les gens de guerre et les voyageurs.

(4) Les Italiens appellent *il fior di terra* (fleur de la terre) l'espèce de limon que les rivières déposent sur les guérets inondés. Dans la province de Lodèse, où l'on élève beaucoup de bestiaux, il n'y a point de prairies constantes. L'usage est de les labourer tous les trois ans, et de les remettre en pré, après avoir fait deux récoltes de bled et une de lin, de millet ou de maïs. Cette méthode est indispensable, parce que si on y laissoit perpétuellement subsister les prairies, la terre deviendroit trop grasse et trop pleine de sucs nutritifs. La végétation acquerroit une force excessive; l'herbe seroit trop grossière et altéreroit le goût du lait, avec lequel on fabrique les délicieux fromages de Parmesan.

Dans les environs de Milan, au contraire, où les prairies ne sont jamais inondées, le même inconvénient n'a pas lieu : les prairies y sont permanentes. Certains districts du Piémont sont dans le même cas.

(5) Dans les beaux pays de l'Asie, on élève les vers à soie sur les mûriers même et sans avoir besoin de dépouiller les arbres de leurs feuilles. Ils s'y nourrissent, y prospèrent et se multiplient comme les chenilles de nos jardins. En Piémont, et dans le midi de l'ancienne France, le climat n'est ni assez chaud, ni assez serein, pour permettre l'imitation de cette méthode. Les vers à soie sont à couvert, dans de vastes angars, où on leur apporte, à fur et mesure, les provisions dont ils ont besoin. On en élève, dans ces endroits, un si grand nombre, que le

bruit qu'ils font, en mangeant les feuilles, produit un bourdonnement très-bruyant, quoique deux ou trois vers à soie isolés ne fassent pas entendre un son bien sensible. Cette observation prouve que le son s'étend à des distances prodigieuses, et que la divergence seule des rayons sonores empêche que nos oreilles n'en soient frappées.

(6) Dans les temps d'inondation, on entretient sur le Bas-Pô, à tous les cents ou deux cents pas, des huttes recouvertes de chaume, où sont stationnés des hommes que l'on appelle *guardia di Pò*. Leurs fonctions sont, en effet, de surveiller les débordemens de ce fleuve et les dégâts qu'il fait aux digues. Au moindre signal d'alarme, tous ces gardes se réunissent sur le point menacé, et réparent les brêches, si cela est possible. Les dévastations, occasionnées par ces ruptures, sont si considérables, que des fermiers, pour sauver leurs propriétés, ont recours à un affreux expédient que désavouent la morale et la justice. Ils passent le fleuve pendant la nuit, et font des trous aux digues, du côté opposé, de telle manière que toute la force du courant se portant sur ce point, ils n'ont plus rien à craindre, à moins que les propriétaires de l'autre rive ne les aient prévenus, et qu'ils ne se trouvent mutuellement victimes de leur vil égoïsme. C'est pour empêcher de semblables désordres, et en même temps pour veiller sur la garde du fleuve, que l'on a établi des postes militaires qui font des rondes jour et nuit. On ne permet même, dans ces circonstances, la navigation qu'aux barques privilégiées, telles que les *corrieri* (ou coches d'eau), et l'on fait feu sur toutes les autres.

(7) Nous observerons cependant que l'on est obligé, dans plusieurs contrées de l'Italie, de cultiver des arbres

pour en conserver les feuilles pendant l'hiver, et en faire du fourrage pour les bestiaux. Dans la Lombardie, au lieu de soutenir les vignes avec des échalas, on les accolle pour la plupart à des ormes, et quelquefois à des peupliers. Ainsi, l'on tire des vignobles, et du bois de chauffage et un supplément de fourrage : mais malheureusement la vigne ne laisse pas d'en souffrir. Il n'y a point de nourriture sèche qui soit plus agréable aux bêtes à cornes et aux moutons que les feuilles bien conservées. Cette sorte d'aliment les fait engraisser fort vîte ; mais aussi le lait se trouve d'une qualité inférieure à celle qu'il auroit eue, si les animaux eussent été seulement nourris de foin.

(8) On lit dans les divers commentaires sur Molière, que cet admirable auteur comique, ne se contentant point d'avoir mis sur la scène Cotin, dans la comédie des Femmes Savantes, et de l'avoir indiqué aux moins clairvoyans, par le nom de *Tricotin*, qu'il changea ensuite, par un raffinement de cruauté, en celui de *Trissotin*, lui fit emprunter un de ses habits pour les premières représentations. Bret observe que Trissotin n'étant point un ecclésiastique, il étoit impossible que le costume du pauvre abbé pût lui convenir ; mais le passage d'Hamilton, que nous avons cité, prouve que, du temps de Louis XIV, les gens de cour et les hommes d'église ne différoient pas beaucoup, par leur costume. Il ne devoit donc y avoir que de légères modifications qu'il étoit facile à l'acteur de suppléer.

(9) Alexandrie, ville d'Egypte, a été fondée par Alexandre le Grand : on croit qu'elle fut bâtie sur les ruines de l'antique Memphis. Ce n'est donc point celle que ce conquérant consacra à la mémoire de Bucéphale.

(10) En Angleterre, les spectacles et les bals publics sont fermés le dimanche ; ce jour est moins consacré au repos qu'à la méditation religieuse : à peine est-il permis de prendre chez soi d'innocentes recréations. Si un officier de police entend jouer du violon ou de tout autre instrument, chez un particulier, il y monte pour lui imposer silence. Le prix des barrières est doublé, afin de mettre une sorte d'entrave aux promenades ou aux courses de campagne. Dans les Etats-Unis d'Amérique, on a porté le scrupule encore plus loin : si l'on rencontre une voiture dans une rue, ou sur un chemin public, on l'arrête et on l'empêche de passer outre, à moins que les personnes qui s'y trouvent n'allèguent, pour leur justification, qu'elles se rendent à l'office divin. Et c'est là un pays où l'on se vante d'avoir atteint le plus haut degré de liberté politique et religieuse ! Et c'est là un pays où l'on taxe de superstitions ridicules les dogmes de la religion romaine !

(11) Les poissons se multiplient d'une manière étonnante. Le hareng porte dix mille œufs ; le maquereau, cinquante mille ; le carrelet, un million ; et la morue, neuf millions trois cent quarante mille. Quel nombre prodigieux ! comment est-il possible de concevoir le rassemblement d'une telle multitude d'êtres dans un seul, surtout si l'on admet le systême de différens physiciens qui assurent que les œufs des animaux ovipares contiennent en petit l'abrégé de tout l'animal, comme la graine contient l'abrégé et tous les élémens de la plante entière ? Que de milliards de parties organiques, parfaitement distinctes dans un si petit espace ! Les parties osseuses qui servent seulement à la respiration de la carpe, que l'on peut séparer et réunir ensuite aux autres, sont au nombre de quatre mille trois cent quatre-vingt-

six. Les organes de tous les animaux que nous venons de citer, doivent se subdiviser en un nombre à-peu-près égal de parties intégrantes ; et tout cela se trouve réuni dans un œuf; et tous ces œufs sortent par millions des entrailles de la mère !

(12) Chacun de ces personnages masqués étoient, dans l'origine, destinés à caractériser les villes principales de l'Italie. *Pantalone* étoit un marchand vénitien ; *Dottore*, un médecin de Bologne ; *Spaviento*, un ferrailleur ou spadassin de Naples ; *Pullicinella*, dont nous avons fait Polichinelle, un goguenard de la Pouille, province du même royaume, dont on prétendoit que la plupart des habitans étoient bossus ou contrefaits. *Giangurlo* et *Covielle* figuroient des paysans de la Calabre ; *Gelsomino*, un petit maître de Rome ; *Beltrame*, un niais de Milan ; *Brighella*, un intrigant de Ferrare ; et enfin, *Arlecchino*, représentoit un valet de Bergame.

Il paroît qu'il fut un temps où cette manie de mettre sur la scène une foule de dialectes, plus inintelligibles les uns et les autres, pour la nation devant qui on jouoit ces comédies, étoit en grande vogue. Un des membres de l'académie *della Crusca*, Michel-Ange Buonarroti, littérateur qu'il ne faut pas confondre avec l'artiste célèbre du même nom, composa un ouvrage dramatique d'une espèce fort originale. C'étoit une comédie formée de cinq pièces, chacune de cinq actes, ou plutôt une comédie qui contenoit en tout vingt-cinq actes. Il l'avoit intitulée la *Fiera*, parce que le lieu de la scène étoit une foire, et qu'un pareil cadre lui fournissoit natnrellement le moyen d'y introduire des hommes de toutes sortes de nations et de professions.

Aussi y fit-il entrer une quantité prodigieuse de termes techniques qui appartenoient à tous les états, à toutes les conditions.

Ce drame singulier fut représenté, pendant cinq jours de suite, aux dépens du grand duc, sur le théâtre de Florence ; on en jouoit cinq actes par jour. Il paroît que le but principal de l'auteur avoit été de rassembler une foule de mots difficiles, rares et peu connus, pour la confection du dictionnaire de l'académie *della Crusca*.

(13) Il faut tout dire pour être impartial. La pierre de Rosette ne contient pas seulement du grec et des hiéroglyphes : il s'y trouve de plus quelques lignes en langue copte ; et ces lignes ont paru la traduction exacte de l'inscription grecque, qui elle-même contient beaucoup de mots coptiques. Mais quelle induction en tirer ? si ce n'est que ces trois versions ne sont point d'une date contemporaine. Au dessous d'une inscription hiéroglyphe, dont personne ne pouvoit donner l'interprétation, on aura écrit une autre mention en langue copte ; puis, lorsque ce dernier idiome a commencé à devenir moins familier, on a cru nécessaire d'en donner la traduction dans un langage moderne.

(14) Les taillis sont les bois qui, après la coupe, se repeuplent d'eux-mêmes par les cépées qui sortent du tronc. Les bois de haute-futaie sont ceux qui se reproduisent par les sémis que répandent les baliveaux sur le terrain d'alentour, ou par des *rachées*. Nous sommes entrés dans quelques détails sur l'exploitation des forêts, à l'article du département des Forêts, dans notre voyage de la Belgique : nous y renvoyons nos lecteurs. Voyez le tome second, p. 45 et suivantes.

TABLE
DES MATIÈRES

Contenues dans ce Voyage.

DEPARTEMENT DE LA DOIRE.

DÉPARTEMENT DE LA SESIA.

DÉPARTEMENT DE MARENGO.

DÉPARTEMENT DU TANARO.

DÉPARTEMENT DU PÔ.

DÉPARTEMENT DE LA STURA.

Fin de la Table.

TABLE
DES PLANCHES.

Les six cartes se trouvent chacune en tête de leur département respectif.

ERRATA.

Page 32, ligne 11, infacillible, *lisez* infaillible.

Page 74, ligne 12, dont, *lisez* où.

Page 97, ligne 8, c'étoient, *lisez* leurs habitans étoient.

Page 208, ligne 4, l'entreprise, *lisez* l'entremise.

De l'imprimerie d'Hacquart, rue Gît-le-Cœur, nº. 16.



